UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01795827 3

Art
Drama
B
F
Roba

UN COMÉDIEN D'AUTREFOIS

1750-1822

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Le Crime de Roger (*Epuisé*).

La Chanoinesse Rouge (*Epuisé*).

L'Amoureux de Tante Annette (BERNARD GRASSET).

FLEURY

de la Comedie Française

Art
Drama-B
F

JEAN DE BOURGOGNE

UN
COMÉDIEN D'AUTREFOIS

1750-1822

PARIS
BERNARD GRASSET
ÉDITEUR
61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61

MCMXIV

140229
11/10/16

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

UN COMÉDIEN D'AUTREFOIS

1750-1822

I

De tout temps, le comédien a tenu place dans la vie publique, même lorsqu'il était considéré comme un simple instrument de plaisir et relégué, une fois le rideau tombé, parmi les êtres marqués d'une tare dont on ne s'occupait que pour les mépriser.

Seule, la Grèce les porta au Pinacle et, estimant que savoir déclamer de beaux vers et mimer des gestes nobles conférait la science infuse, n'hésita pas à envoyer Aristodème, le favori des foules, comme ambassadeur auprès de Philippe de Macédoine. Je ne sais si sa politique fut à la hauteur de son jeu ; mais on a voulu, il n'y a pas fort longtemps, quand nous jouissions d'une république Athénienne, employer également comme diplomate un Scapin célèbre qui ne réussit, s'il me souvient bien, qu'à se faire siffler dans ce rôle en dehors de son répertoire.

L'ancienne Rome, jusqu'au moment où les Cé-

sars devinrent eux-mêmes des histrions, tint les comédiens pour vils et infâmes, les privant de tout droit civil et les faisant passer sous le bâton pour la moindre incartade, lorsque seulement ils jouaient moins bien qu'à l'ordinaire. Aujourd'hui, si l'on agissait ainsi lorsque nos étoiles ont des défaillances, ça ferait renchérir le bois vert !

Le Christianisme ne se montra pas plus clément pour eux que ne l'avaient fait les impies, joignant en plus, à ses dédains et à ses bourrades, une solide excommunication qui leur fermait les portes de l'Eglise en ce monde et celle du Paradis dans l'autre.

Il faut reconnaître que les mécréants animés du feu sacré de la rampe eurent besoin de courage pour braver ainsi le temporel et le spirituel, d'autant plus qu'ils ne recueillaient pas en avantages présents et palpables ce qu'ils perdaient d'espérances dans l'avenir.

Mal payés, mal vêtus, mal nourris, hués par le populaire dès qu'ils descendaient de leurs tréteaux, tenus en suspicion par le bourgeois et en mépris par le seigneur, ils formaient encore une caste réprouvée, sans lien avec personne, jusqu'au XVIIe siècle qui vit l'aurore de leur triomphe par l'arrêt de Louis XIII, du 16 avril 1641, leur permettant d'être gentilshommes.

Mais c'était une victoire tout en mots, le fait manquait. Il fallut Molière jouant lui-même ses œuvres et s'asseyant à la table du plus orgueilleux

des monarques pour donner le véritable élan à leur réhabilitation mondaine, sans pour cela que l'Église, tenace, les délivrât de ses foudres.

Ils n'en marchèrent pas moins à grands pas, gagnant du terrain, tantôt avec la tragédie, tantôt avec la comédie, passant de Corneille, Racine et Molière à Marivaux, Dorat et Beaumarchais, sans oublier le roi Voltaire dont la Muse, tour à tour terrible et railleuse, faisait brûler les planches aux plus placides, en attendant que de menaçants alexandrins révolutionnaires changeassent la Comédie-Française en une sorte de club fréquenté par les sans-culotte et les tricoteuses, public du ruisseau, abonnés du couperet, vociférant de joie à certains vers et hurlant : « A la lanterne ! » à certains autres.

Alors, le théâtre était pompeusement appelé le Cerveau de la Nation, la Voix de la Patrie !... Rien que cela !

Fleury vint à Versailles au bon moment, quand Louis XV, ayant dit : « Après moi le déluge », voulait que l'on s'amusât autour de lui pour essayer de se distraire à la gaieté des autres, mais il avait débuté bien avant et d'une manière peu banale dans la vie comme au théâtre.

Enfant de la balle, né entre deux décors pendant un voyage de la troupe du roi Stanislas de Pologne, le futur Fleury, de son nom patronymique Bénard, fut confié à une sage-femme comprenant singulièrement ses devoirs professionnels.

Chargée de trouver pour lui une nourrice de tout repos, elle n'en découvrit pas de meilleure que l'Assistance Publique. Elle mit tranquillement l'infortuné marmot aux Enfants-Trouvés et toucha sans vergogne l'argent destiné à la supposée nourrice, qu'elle accusait d'ailleurs de se faire payer beaucoup trop cher, mais qui soignait si bien le petit !...

Comment s'en tira-t-elle quand sonna l'heure des explications?... Fleury lui-même paraît l'ignorer. Toujours est-il qu'à sept ans révolus, le jeune Joseph, — voilà un nom prédestiné — retrouva ses parents comme par miracle et leur prouva, de façon non moins merveilleuse, que bon chien chasse de race, en tenant presque au pied levé le rôle du petit valet, dans le *Glorieux*.

Il eut un triple succès dû à sa gentillesse, à son art précoce de bien dire et probablement aussi aux extraordinaires aventures à la bavette dont il s'était trouvé bien innocemment le héros.

Beaucoup mieux stylé qu'on n'aurait pu le demander à un gamin élevé par charité chez des cardeurs de matelas, il ne fut emprunté ni sur la scène, ni dans la loge du roi Stanislas qui le fit venir pour le complimenter.

Comme la jolie marquise de Boufflers se bornait à quelques félicitations, le précoce courtisan déclara, d'un air à la fois contrit et quémandeur : « Que toutes les belles dames, en bas, l'avait embrassé. » Cette façon adroite de réclamer ce qu'il

considérait comme dû à son jeune talent amusa Stanislas qui d'ailleurs, en haut et en bas, n'en connaissait pas de plus belle que sa séduisante amie. Le roi s'empressa de présenter le petit bonhomme et, aux applaudissements du parterre, il y eut échange de baisers entre la marquise et l'enfant, aussi à l'aise sur les genoux de la noble favorite qu'il aurait pu l'être sur ceux de sa mère adoptive, la cardeuse de matelas.

— Ce sera un artiste, dit avec plus ou moins de conviction M. de la Galissière, que les mauvaises langues de Nancy accusaient d'être bien plus le chambellan de la marquise que celui du roi.

— En tout cas, appuya le comte de Tressan, il commence selon la formule de Baron, cet acteur dont l'ambition demandait que les comédiens fussent élevés sur les genoux des reines.

Cette allusion indiscrète passa le plus naturellement du monde, sans que la marquise bronchât, sans que Stanislas, en belle humeur, la relevât autrement que par un plaisant geste de menace adressé à ses courtisans.

Tels furent les débuts de Fleury à la Cour et au théâtre, en 1757.

Pendant les années qui suivirent, Fleury ne fit rien que se préparer à sa future profession, ce qui ne demandait pas, suivant les mœurs d'alors, une instruction bien solide. Savoir lire pour apprendre ses rôles, griffonner pour les copier, cela suffisait, disait monsieur son père, comédien après avoir

été soldat et qui, de toute l'histoire civile et militaire de son pays, ne connaissait que le siège de Fribourg-en-Brisgau, parce qu'il y avait assisté.

Ce fut le seul fait important dont Fleury eut connaissance jusqu'à l'âge de quinze ans. Mais, en revanche, il commençait à posséder à merveille les belles manières, le ton et le langage de la bonne compagnie, éducation extérieure, vernis élégant que plus tard Bonaparte appela, avec beaucoup de justesse : « l'éducation de la peau. »

Fleury n'eut pas de peine à acquérir cette allure agréable, étant doué d'un tact naturel et d'une facilité d'assimilation fort précieuse en pareil cas. Accompagnant partout ses parents, à la fois acteurs et directeurs des spectacles de la Cour de Lorraine, il quittait Nancy pour Lunéville ou Commercy que Stanislas habitait tour à tour, retrouvant partout une société choisie qui le traitait en enfant gâté et lui donnait d'incomparables leçons de choses. Magisters en robe de brocard et habit de satin dont les enseignements de goût, d'urbanité, d'élégance, tombaient sur un terrain favorable et devaient, dans l'avenir, faire de Fleury le prototype du grand seigneur à la scène.

Parmi ces professeurs sans le savoir se trouvait le prince de Beauvau, l'homme le plus représentatif de la Cour ; le prince de Beaufremont, un traditionnaliste de la politesse française ; le comte de Tressan, Mme de Lénoncourt, Mme du Châtelet, « la divine Emilie », escortée de son mari comme

chaperon, de Saint-Lambert comme personnage d'agrément et de Voltaire comme panache de gloire ; tous les grands et les petits chevaux de Lorraine, sur lesquels régnait, autant et même plus que Stanislas, la marquise de Boufflers.

Celle-ci, d'abord chérie par M. de la Galissière, n'avait pas tardé à faire tourner la tête de Stanislas, si heureux d'avoir pour gendre le roi de France qu'il se serait reproché de ne pas l'imiter en toutes choses, même en prenant ses favorites de seconde main et en leur passant beaucoup de fantaisies sentimentales, dont il ne tirait vengeance que par d'assez mordantes épigrammes. Certains de ne pas être punis davantage, la marquise et ses cavaliers servants, le perpétuel la Galissière en tête, donnaient à ce bon philosophe de roi de fréquentes occasions de se montrer spirituel, et tout allait pour le mieux dans cette aimable petite Cour.

Fleury fut admis à partager les jeux du fils de la favorite : le chevalier de Boufflers, dont la malice déjà vive s'exerçait faute de mieux sur son précepteur : l'abbé Porquet, qui était en même temps aumônier et lecteur du roi.

Ce pauvre abbé, bien qu'il fût piqué de la tarentule poétique et commît nombre de couplets pas plus mauvais que bien d'autres, n'obtint aucune célébrité, sauf celle de ses bévues, mais elle est grande.

Dès le premier jour qu'il parut à la table

royale, il débuta par oublier son bénédicité et resta bouche béante devant Stanislas assez mécontent d'une pareille entrée en fonction. Peu après, un soir qu'il lisait un passage de la Bible au roi et qu'il s'endormait, sans doute plus vite que son auditeur, il marmotta que Dieu apparut à Jacob en singe... ce qui fit bondir Stanislas. Effaré, l'abbé déclara aussitôt, dans l'espoir de réparer sa sottise : « que rien n'étant impossible à la puissance de Dieu, il avait pu tout aussi facilement apparaître à Jacob en singe qu'en songe. »

Par la suite, on ne compta plus les impairs de l'abbé Porquet, ils faisaient partie de sa manière d'être.

Tant que l'étiquette trouva Boufflers et Fleury trop jeunes pour les séparer, les deux camarades s'entendirent très bien. Ils se permettaient de réjouissantes parties d'école buissonnière, faisaient des armes ensemble et étudiaient de concert les rôles de Fleury, que le chevalier de Boufflers lui faisait répéter en lui donnant d'utiles indications. Cela dura jusqu'à leur quinzième année.

Vers cette époque, le père de Fleury, le jugeant mûr pour un travail régulier, voulut lui confier l'emploi des valets, mais il trouva de la résistance. Le jeune homme n'entendait pas endosser la souquenille ; il rêvait, au contraire, d'habits pailletés, luxueux, et se mit en révolte ouverte contre l'auteur de ses jours qui n'en revenait pas d'une telle indépendance. Encore trop jeune cepen-

dant pour s'émanciper tout à fait en quittant la maison paternelle, Fleury se jugeait fort à plaindre quand le mariage inattendu de sa sœur, la plus délicieuse des ingénues, vint lui donner la clef des champs.

Tous les officiers de la garnison étaient plus ou moins férus de cette jolie fille, mais la surveillance des parents rendait leur passion platonique par force, et ils y renonçaient l'un après l'autre, cherchant ailleurs de plus faciles succès. Un seul s'obstina, le vicomte Clairval de Passy, ce dont on s'étonna beaucoup, car l'idée qu'il pouvait songer à épouser une petite actrice ne venait à personne, pas plus aux intéressés qu'aux curieux, tellement le sacrement du mariage était peu usité dans la corporation. Même on trouvait qu'en se mariant un comédien enfreignait les convenances sociales qui, pour lui, se bornaient à l'union libre.

Quoi qu'il en fut, le vicomte finit par se décider pour la légalité, faute probablement de pouvoir réussir autrement. Il mit sa personne, son nom, sa fortune, aux pieds de la charmante Félicité qui devint devant Dieu et devant les hommes Mme de Clairval.

Cette première surprise fut suivie d'une seconde moins agréable, mais encore plus originale.

Dès le lendemain des justes noces, le marié jeta l'uniforme aux orties, se baptisa du nom bien cabotin de Sainville et déclara à sa nouvelle famille

que, pour mettre plus d'harmonie entre lui et sa chère épouse, il changeait de carrière, entrait au théâtre où l'appelait d'ailleurs une vocation irrésistible.

Les Bénard trouvèrent la plaisanterie de mauvais goût, cette façon d'intervertir l'ordre des facteurs, de supprimer une vicomtesse et de créer un comédien leur parut fâcheuse, mais il fallut se résigner. Le nouveau ménage partit pour Genève où, séance tenante, Sainville ayant une fort jolie voix, il fut engagé dans la troupe d'Opéra-Comique. Fleury, enchanté de cette occasion de voir enfin du pays, obtint de son père l'autorisation de l'accompagner.

Le temps de donner quelques représentations et, l'enthousiasme helvétique étant épuisé, la troupe se sépara. Les Sainville parlèrent de retourner à Nancy, mais Fleury, qui avait à peine tâté de l'indépendance, se désolait d'une solution dont le plus clair résultat était de le remettre en tutelle, et pour combien de temps !

Un réconfort inespéré lui vint. Voltaire, toujours heureux de peupler Ferney d'admirateurs nouveaux, fit prier les acteurs de s'arrêter chez lui, car il désirait entendre la jeune Mme Sainville qu'on lui avait dit être excellente dans quelques rôles de ses pièces.

L'accueil fut aimable, si aimable que Fleury oublia ce qu'il devait à son illustre amphitryon et ce qu'il pouvait craindre de sa rancune. Entraîné par

l'étourderie de son âge, il conçut le projet déplacé de mettre à mal la perruque du philosophe en y accrochant je ne sais quel objet ridicule. Mais il n'avait pas effleuré de ses doigts sacrilèges ce qu'il appelait sans respect : « le sanctuaire mal peigné d'un vaste génie », que Voltaire se retourna, le fixa de ses yeux pétillants de malice et lui dit en scandant les mots, semblant chercher quel nom il devait donner à si mince et si impertinent individu.

— Per-met-tez-moi, mon-sieur-de-Fleu-ry, de-vous-dire que-je-ne-suis-pas-assez-royal-pour-tolérer-les-tours de page. A-la-cour-de-Ferney, on respecte-les-perruques-en-faveur-de-ce-qui-peut-se-trouver-dessous.

Puis, tenant pour satisfaction suffisante la confusion de Fleury, bien qu'il y distinguât pas mal d'hypocrisie, il lui prit le menton, lui releva la tête, l'assurant de son pardon par ces mots prononcés nettement cette fois :

— Allons, regarde-moi, tu seras mauvais sujet, mais tu deviendras comédien.

Fleury voulut justifier les deux prédictions de Voltaire. Il y réussit assez bien, et il reconnaît que s'il s'est distingué dans ce que l'on appelait l'ironie de Fleury, il l'a dû à la mordante leçon du seigneur de Ferney.

Si Voltaire supportait mal les facéties, il adorait en faire à autrui, et de très mauvaises. Une des plus douces à son cœur était de perfectionner l'instruction de ses visiteuses en les faisant assis-

ter aux... voyons, comment dire cela?... aux crises de passion de ses chevaux favoris, ce qu'il appelait un spectacle digne des dieux.

Mme du Bocage, de passage à Ferney, en resta tout éberluée, n'ayant jamais chanté, même dans son fameux pastiche de Milton, *Le Paradis Perdu*, la poésie de la nature à ce point de vue-là. Elle ne reprit ses esprits que lorsque Voltaire, pour la consoler, déposa majestueusement une couronne de laurier sur son bonnet papillon.

— Couronne d'occasion, bien bonne pour une poétesse de cet acabit, marmonnait-il par derrière, tout en faisant une abominable grimace à la chère consœur qu'il semblait porter aux nues, et qui pleurait d'attendrissement.

Je me suis laissé dire que cette comédie d'admiration se répète de nos jours sous une autre forme, mais ce doit être une calomnie, nos illustres écrivains devant posséder toutes les qualités de Voltaire sans avoir aucun de ses défauts.

II

De retour en Lorraine, Fleury dut reprendre sa vie habituelle, plus monotone encore pour lui, sa sœur et son beau-frère étant partis pour l'Autriche où la bonne harmonie du ménage ne dura pas longtemps.

Sainville fut le coupable. Jaloux des succès artistiques de sa femme, il voulut en obtenir d'autres tout à fait personnels. Mauvais acteur, il se crut un parfait don Juan, eut des bonnes fortunes souvent coûteuses, se ruina, joua, fit des dettes; enfin se trouva si compromis que sans l'estime qu'inspirait sa femme, il eût payé cher le plaisir d'avoir tenu un rôle pareil. Forcé de se réfugier en Suède, il y mourut très taré et qui plus est, bigame, en 1792.

Restée seule, sans fortune, Mme Sainville trouva assez d'appuis, en tout bien tout honneur, paraît-il, pour être recommandée à l'impératrice Marie-Thérèse, qui la chargea de perfectionner l'archiduchesse Marie-Antoinette dans la prononciation du français et l'étude des meilleurs auteurs.

Personne, en Autriche, ne s'offusquait de ce rap-

prochement d'une actrice réputée honnête et d'une future reine de France, mais Louis XV, qui avait des préjugés s'il n'avait pas de principes, chargea le marquis de Durfort, son ambassadeur, d'exprimer à l'impératrice son mécontentement d'une telle inconséquence. Mme Sainville dut céder la place à l'abbé de Vermond, lequel, plus tard archevêque de Toulouse, membre du Conseil du roi, abusa de l'influence qu'il avait prise sur Marie-Antoinette pour la diriger assez mal au début de la Révolution.

Fleury ne resta pas longtemps auprès de ses parents. Un beau jour, sans crier gare, riche de peu d'écus et de beaucoup d'espérances, il quitta Commercy pour Troyes, se disant qu'en un pays où quatre-vingt-dix-neuf habitants et un mouton donnent un total de cent bêtes, il avait chance de rencontrer un public assez bénévole pour faire la joie d'un débutant.

Sans le vouloir, son père avait encouragé sa fugue en répétant souvent que pour devenir adroit comédien il fallait changer de public, acquérir ce qui plaît aux uns, se défaire de ce qui choque les autres, ne pas se fier à un succès de clocher, toujours le même, tenir compte des traditions, des ressources, des procédés laissés par les artistes applaudis, comme aussi des goûts et des exigences de spectateurs différents.

Fleury le père ne comptait pas que le grain germerait si vite et jetterait avant l'heure son héritier

sur les grandes routes, mais le mal était fait, Fleury voulait apprendre, fût-ce à ses dépens, ce qui pouvait le conduire à la gloire. Puis, aussi, il faut l'avouer, il avait hâte de secouer la domination exagérée à son avis et combien gênante de sa famille !

Pour tout dire, Fleury se trouvait trop vertueux, Fleury était las de mériter encore son nom de Joseph, Fleury voulait être un amoureux ailleurs que sur les planches, autrement qu'en hémistiches, et pour cela Troyes lui semblait aussi favorable que n'importe quelle autre ville.

Avec quel orgueil il annoncerait ses succès de tout genre au chevalier de Boufflers, ce caustique camarade dont sifflait encore à ses oreilles la dernière raillerie : « J'ai fait un madrigal pour la sœur, une épigramme contre le beau-frère, quand donc ce paresseux de Fleury me donnera-t-il l'occasion de faire un épithalame ? »

Par la suite, cette occasion ne devait pas manquer, mais, en attendant, elle faisait partie du trésor de chimères de Fleury, beaucoup plus important que son bagage matériel.

Dès son arrivée, il se rendit chez Mme Nicette, directrice du théâtre, se recommandant de son père, très avantageusement connu parmi les comédiens. Sa jeunesse, sa bonne mine, son aimable aplomb qui montrait déjà de l'acquis, plurent à Mme Nicette. Elle l'engagea sur-le-champ pour jouer les amoureux tragiques et comiques, en chef

et sans partage, mais ce pompeux emploi ne comportait pas dans son théâtre des appointements égaux à tant d'emphase, car elle lui alloua, avec une générosité discutable, vingt écus par mois.

Voilà donc Fleury en possession de la liberté, d'une situation artistique et de quarante sols à dépenser par jour. Quel rêve !...

Avant de rencontrer l'amie qu'il jugeait indispensable à son bonheur, Fleury trouva, sans le chercher, un véritable ami dans un acteur de la troupe, nommé Paulin Goy, qui jouait tout modestement les valets, bien qu'il fût de noble origine anglaise, très distingué et monté sur les planches par pur amour de l'art. Peut-être aussi était-ce pour toucher des appointements égaux à ceux de Fleury, car les deux compères, ayant tout mis en commun, ne se trouvèrent qu'à la tête de deux culottes, l'une en drap fin, l'autre en soie, qu'ils revêtaient alternativement pour avoir chacun sa part d'élégance. En sa qualité de petit-maître, Fleury abusait de la situation, portait la culotte de soie plus souvent qu'à son tour, sans que Paulin, bon garçon, se plaignît d'être voué à la culotte de drap. Mais un jour, prié d'aller dîner en ville, il réclama le vêtement de cérémonie que Fleury, ayant résolu d'aller saluer au relai une actrice d'Amiens dont on disait merveille, refusa non moins énergiquement de lui céder.

Il y eut conflit entre ces amis du Monomotapa. En dépit des sentiments chevaleresques que Fleury

assure qu'ils avaient gagné *dans leurs relations hors du théâtre*, nul des deux ne voulut se sacrifier à la volonté de l'autre. Des mots aigres furent échangés, des menaces émotionnantes, comme celle proférée par Paulin d'aller dire partout que Fleury se pavanait dans une culotte dont il n'était pas le propriétaire, ébréchèrent l'amitié, et les deux jeunes cabotins, emportés par l'habitude, jouèrent une véritable scène de comédie.

— Paulin, si vous osez dire cela, nous nous brouillerons.

— Que m'importe l'attachement d'un égoïste ?

— Et moi les propos d'un impertinent !

— Monsieur Fleury, vous prenez trop l'esprit de vos rôles.

— Monsieur Goy, vous ne prenez l'esprit de personne, vous !

— Je prendrai au moins la culotte, Monsieur de Moncade.

— Monsieur Mascarille, vous ne l'aurez qu'avec ma vie.

— Il suffit, vous êtes homme d'honneur.

— Je vous entends.

Et du même pas, les deux enragés gagnent la campagne, tombent en garde dès qu'ils trouvent un coin favorable, non loin de la grande route sur laquelle Fleury comptait si bien faire le joli cœur.

Ils allaient s'entretuer plus sérieusement qu'au théâtre, quand un cri les arrêta. Une femme jo-

lie, jeune, vêtue avec luxe, se précipita en leur reprochant de se battre ainsi sans témoin, car si l'un d'eux succombait on accuserait son adversaire d'assassinat. Cette interruption rendit aux combattants leur bon sens. Paulin, le premier, déclara leur querelle stupide, attendu que s'il était naturel d'en découdre pour un cotillon, il n'en était pas de même pour une culotte...

Là-dessus, ils s'embrassèrent, tandis que leur médiatrice semblait se demander si elle avait affaire à des aliénés. Avant qu'ils aient pu lui donner aucune explication, on vint l'avertir que sa chaise de poste l'attendait et Fleury comprit que la délicieuse femme, dont l'intervention les sauvait d'une dangereuse sottise, était justement l'actrice Clermonde, cause indirecte de leur duel si la culotte en était le prétexte.

En partant, elle laissa tomber son gant. Fleury le ramassa et, dans l'honnête intention de le lui rendre, abandonna Troyes et ses vingt écus d'appointements. Il s'en fut à Amiens, ne doutant pas, dans sa juvénile audace, de voir s'ouvrir toutes les portes devant lui, y compris celle de Clermonde, bien qu'elle fût gardée par de rudes alguazils : un protecteur en titre, le comte de la Touche-Tréville, et un amoureux peu commode, Desforges, acteur-auteur, qui avait quitté la Comédie-Française pour suivre la jeune femme dont il était fou.

En dépit de la garnison de la place, Fleury en

fit le siège, pour parler le langage du temps, et, peu à peu, gagna du terrain. Il finit par être reçu en ami, mais en ami qui aspire à un autre titre et que l'on ne décourage pas trop, ce qui amena d'inévitables rencontres avec les premiers occupants, des scènes telles que le vaudeville de tout temps en a présenté pour l'amusement du public. Naturellement, la farce finit mal, malgré la générosité de Desforges qui prévint son heureux rival d'avoir à prendre garde, M. de Tréville ayant des soupçons. Celui-ci, en effet, las d'être berné, provoqua Fleury. C'était un honneur, car il aurait pu le faire rosser par ses gens, aussi le comédien, doublement flatté de se battre pour Clermonde avec un gentilhomme de haute race, reçut presque avec plaisir un grand coup d'épée au travers du bras. Cela le posait et Boufflers pouvait enfin préparer son épithalame.

L'engagement de Clermonde étant terminé ainsi que celui de Fleury, tous deux cherchèrent fortune à Versailles, où la troupe de Mlle Montansier partageait la faveur dont jouissait sa fameuse directrice, aussi célèbre à la ville qu'au théâtre.

Avec Montansier le Midi triomphait, le vrai, le pétulant Midi, chaud de cœur, exalté de tête, exubérant de gestes et de paroles, jetant l'esprit à tort et à travers, du bon et du mauvais, du naturel plus que du cultivé et rencontrant juste quelquefois à force de se permettre des exagérations. Venue de sa province avec son seul bagage de jeunesse et de gentillesse, augmenté de l'idée bien

arrêtée de réussir, Montansier ne savait qu'aimer, mais comme l'époque était favorable pour ce genre d'occupation, elle ne tarda pas à se faire une flatteuse renommée. On vanta jusqu'à ses défauts ; son accent, son terrible accent lui-même trouva grâce devant les Parisiens auxquels cette nouvelle venue faisait si gracieusement les honneurs du Midi, suivant son expression.

Un moment, elle fit partie de ce que l'on appelait « la maison de Soubise » et que formaient les nombreuses favorites de ce prince, ayant toutes le même luxueux état de maison, la pareille livrée, les semblables équipages, comme si leur propriétaire n'eût voulu changer que le portrait en conservant le cadre familier. Puis, Barras, fort d'un passé d'amour déroulé, à leurs débuts, sous le ciel de la Provence, émit la folle prétention d'obtenir de sa compatriote une fidélité dont il se piquait peu d'ailleurs. Mais il y renonça, découragé par la profession de foi de la Montansier assurant : « que si la vie est un bienfait, on ne la reçoit qu'avec l'obligation d'embellir celle des autres par tous les moyens possibles. »

On pouvait aller loin avec une maxime pareille et la Montansier ne resta pas en route.

Fleury débuta à Versailles avec un certain succès, dû plutôt à ses allures qu'à son talent encore mal formé. Il avait alors dix-huit ans et voici le portrait que trace de lui son ami Paulin.

« Fleury, sans être précisément un bel homme,

ni même ce que l'on appelle un joli homme, plaisait généralement. De stature plutôt petite que grande, mais bien fait, mince, alerte et très adroit à tous les exercices du corps, il possédait cette grâce naturelle qui ne se donne pas.

Sa physionomie, vive et spirituelle, était en accord avec ses yeux perçants dont on pouvait à peine soutenir l'éclat. Fleury avait l'esprit peu cultivé, mais assez d'esprit naturel, et doué d'un tact et d'un jugement sûrs, il se distinguait d'abord par un ton de bonne compagnie que personne ne pouvait lui refuser. A des dehors très prévenants, il joignait des qualités solides ; tous ceux qui l'ont connu savent que l'honneur et la probité faisaient le fond de son caractère, et il n'est pas surprenant, qu'avec de tels avantages, il soit devenu à la fois un homme du monde à la mode et un acteur renommé, mais ce n'est pas sans beaucoup de travail et de peine qu'il a pu parvenir à être un des principaux artistes du Théâtre-Français. »

Fleury en était bien loin à ce moment et commençait à trouver des épines autour de ses roses. Le succès était encore mince, mais en revanche le trouble était grand dans son joli ménage, constitué par la force des choses après les événements d'Amiens qui avaient privé Clermonde de l'appui de M. de Tréville. Les reproches y remplaçaient les mots d'amour. Clermonde, horriblement vexée de ne pas avoir été engagée par la Montansier, partait de cette blessure d'orgueil pour accuser

Fleury d'être au mieux avec sa directrice. La différence d'âge, du simple au double, n'arrêtait pas la jalousie. Ce n'était pas chose rare, à cette époque, que l'adolescence masculine protégée par l'âge mûr féminin, mais Fleury n'en voulut jamais rien avouer et se posa en victime d'injustes soupçons.

En tout cas, dans sa joie d'être bientôt père de famille, comme le lui promettait sa maîtresse, il fit honnêtement son devoir, jura à Clermonde d'aller la retrouver à Caen où l'appelait un assez bon engagement, et lui signa une promesse de mariage fortifiée par un dédit de deux mille francs. Tout cela fut d'ailleurs inutile. L'enfant mourut et Clermonde, dédaigneuse, renvoya promesse et dédit à Fleury, lequel, c'est bien humain, fut repris d'une rage de passion en se voyant évincé. Il ne formait rien moins que le projet sanguinaire d'aller tuer Clermonde, tuer Desforges qu'il soupçonnait d'être son remplaçant, et de se tuer après... Quel beau cinquième acte !

Il avait plutôt mauvaise mine, ayant passé toute la nuit à exécuter ce massacre en imagination, quand un mot de Mlle Drouin, actrice de la Comédie-Française, lui rappelant qu'elle l'attendait pour se rendre chez Mlle Dangeville, vint remettre ses idées d'aplomb. Renonçant à la vengeance, il ne songea plus qu'à l'ambition, se pomponna avec soin et partit d'un pied léger... Que lui importait Clermonde et ses caprices, alors qu'il allait trouver toutes les illustrations du

théâtre et des lettres faisant leur cour à celle que l'on avait surnommée « l'inimitable », la ravissante soubrette qui avait su conquérir l'estime du public, l'affection de ses camarades, la déférence des auteurs et conservait encore, dans sa retraite, une influence dont elle ne se servait que pour être utile à ses amis.

Mlle Dangeville avait près de soixante ans. Depuis sept ans elle avait renoncé à ses rôles pour n'en plus jouer qu'un seul, appris d'instinct : celui de grande dame ; vivant noblement d'une assez grande fortune composée, en dehors de ses réserves personnelles, par d'importantes pensions de la Comédie-Française, de la Cour et de l'Amirauté.

Pensionnée sur le budget de la Marine !... On se demande quels services nautiques avait pu rendre la Dangeville pour être rentée comme un loup de mer, quand tant de corvettes manquaient de canons et que la plus belle marine de France était celle de Vernet !

Mais, glissons, rien n'est nouveau sous le soleil et rien ne change complètement. Si l'on pénétrait aujourd'hui le mystère des fonds secrets, on y trouverait peut-être des attributions non moins extraordinaires.

Installée à Vaugirard, dans une petite maison délicieuse, Mlle Dangeville réunissait autour d'elle tout ce qui comptait sur les planches et tout ce qui aspirait à y monter. Par ses souvenirs inté-

ressants, ses manières naturelles, ses paroles affables, elle charmait malgré son âge; ses rides lui seyaient et n'empêchaient pas l'esprit et la gaieté de mettre sur son visage un joli reflet de sa grâce d'autrefois.

Présenté comme un artiste ayant le feu sacré, Fleury se vit bien accueilli, non seulement par la maîtresse de la maison, mais encore par l'élite de la Comédie-Française : Mlles Fanier, Lamothe, le célèbre Lekain, Préville, et par des littérateurs en vogue, parmi lesquels brillaient Dorat et Rochon de Chabannes, homme d'Etat, auteur à ses moments perdus, joué aux Français avec un certain succès.

Par le seul pouvoir de Mlle Dangeville, Chabannes fut envoyé à Dresde comme chargé d'affaires du roi. L'ex-comédienne lui annonça au dessert qu'elle n'avait eu qu'à réclamer au ministre, pour qu'il haussât d'un cran dans la carrière le diplomate dramaturge, et personne ne s'étonna de cette façon de parvenir, pas plus le favorisé que les autres.

Afin de terminer dignement la soirée, Dangeville, telle une reine, donna l'ordre de laisser pénétrer dans le jardin le populaire massé à la grille, fit distribuer des rafraîchissements, autorisa même des contredanses au son d'un crincrin qui se trouva là comme par hasard, tout Vaugirard champêtre fut de la fête... Fleury s'en alla parfaitement consolé.

III

La visite de Fleury chez Dangeville raviva son désir d'arriver à la Comédie-Française le plus promptement possible. Ce devint une idée fixe, il ne manqua aucune occasion d'apprendre, par l'étude du jeu des grands acteurs, tout ce qui lui faisait encore défaut et dont il se rendait compte sans sot amour-propre.

Les principaux artistes des Français venaient souvent à Versailles. Lekain lui-même s'y montrait quelquefois et, bon prince malgré sa colossale réputation, ne dédaignait pas de donner à Fleury d'utiles indications pour la tragédie; leçons dont l'élève profitait fort mal, du reste, n'étant pas né pour chausser le cothurne. Mais il fallait quand même essayer de comprendre l'âme des héros, puisque l'usage exigeait qu'on fît ses preuves dans les genres les plus opposés, qu'on se montrât au moins passable dans la tragédie si l'on prétendait exceller dans la comédie. Fleury, faisant donc le sacrifice de ses prétentions, prit la Comédie-Française pour institutrice, assista aux représentations en écolier studieux, docile, d'une ténacité exem-

plaire dans l'espoir de pénétrer le secret du talent de ses illustres maîtres.

A cette époque, la Comédie pleurait Dangeville à jamais disparue, et Clairon dont on espérait le retour après une capricieuse absence.

Tout le monde désirait revoir la célèbre actrice, devenue Melpomène après avoir été Frétillon, mais la duchesse de Villeroi plus que personne. Elle employait ouvertement son crédit pour ramener l'enfant prodigue avec les honneurs de la guerre, et s'ingéniait à profiter pour cela des préparatifs de fêtes commencés à l'occasion du mariage du dauphin avec l'archiduchesse Marie-Antoinette.

Une répétition d'Athalie vit reparaître Clairon plus majestueuse que jamais; aussi fut-on stupéfait quand le bruit courut qu'elle serait remplacée sur le théâtre de la Cour par Mlle Dumesnil, protégée de la comtesse Dubarry. Ce fut alors la guerre ouverte entre les deux actrices et davantage encore entre leurs partisans. Mme de Villeroi fit feu de toutes ses armes, luttant contre la coterie de la favorite et même contre Louis XV, que l'influence de Cotillon III faisait pencher pour Dumesnil. Elle finit par l'emporter. On déclara, avec autant de solennité que s'il se fût agi d'un traité de paix, que Mlle Clairon jouerait Athalie.

La suite ne donna pas raison aux vainqueurs. Mlle Clairon parut au-dessous de sa gloire en déclamant son rôle sans en marquer les nuances.

On jugea sévèrement alors l'injustice commise envers Mlle Dumesnil et, pour comble, les chœurs introduits dans l'action la ralentirent, causant un ennui à peu près général, malgré la splendeur de la mise en scène et l'éblouissant coup d'œil de la salle.

Le véritable triomphe fut pour la dauphine, si charmante sans être une beauté accomplie, ayant déjà, malgré son extrême jeunesse, cette incomparable séduction qui devait lui attirer tant d'amours et tant de haines, lui être comptée d'abord comme une faute, ensuite comme un crime.

Mlle Dumesnil ressentit vivement l'injure qui lui était faite par la préférence accordée à sa rivale, mais ne la témoigna qu'en cherchant à se surpasser elle-même. Reléguée au second plan, elle voulut se montrer toujours digne du premier et retrouva, par dépit, toute la force de son talent sujet, depuis quelques années, à de fâcheuses inégalités. Elle prit brillamment sa revanche à la Cour, en jouant Sémiramis par les soins de sa puissante alliée, Mme Dubarry, qui lui offrit, pour cette rentrée sensationnelle, un costume tout battant d'or et étoilé de pierreries.

On la déclara sublime. La façon aussi passionnée que tragique dont elle jouait parut si impressionnante qu'on tint alors pour véridique une légende : celle qui lui prêtait tant de farouche énergie dans le rôle de Cléopâtre que le parterre, comme un seul homme, s'était refoulé en arrière

pour mettre plus d'espace entre lui et une personne si terrible.

Naturellement, de part et d'autre on clabauda, et comme chacun rimait peu ou prou, il courut pas mal de méchants vers, aux deux sens du mot, tels que ceux-ci, en l'honneur de Dumesnil :

De la Cour, tu voulais en vain
Expulser, ô Clairon, ton auguste rivale,
Dumesnil paraît et soudain,
D'elle à toi, on voit l'intervalle.
Renonce, crois-moi, au dessein
De surpasser cette héroïne,
Ton triomphe le plus certain
Est d'avoir en débauche, égalé Messaline.

Fleury eut, l'un des premiers, connaissance de cette aimable poésie dans la loge de Mlle Dumesnil, dépouillée de son prestige en même temps que de son costume, ayant en jupon court et casaquin, tenue vulgaire qu'elle affectionnait beaucoup, infiniment plus de ressemblance avec son habilleuse qu'avec la reine de Babylone. Cette toilette de bonne femme lui rendait l'âme indulgente, puisqu'elle se déclara fort chagrine d'être ainsi exaltée aux dépens d'une collègue, les différends qu'elles pouvaient avoir ensemble ne regardant personne et ne devant se juger qu'au théâtre, chacune se défendant avec les alexandrins des grands auteurs dont elles tiraient leur renommée.

Que dirait-elle maintenant que, pour la moindre pique entre artistes, tous les journaux partent en guerre et immolent tour à tour les adversaires ?

L'ambition n'étouffait pas chez Fleury tous les sentiments. Bien qu'après sa rupture avec Clermonde, il se fût juré à lui-même de faire fi désormais d'un sexe si décevant, il ne s'en laissa pas moins prendre aux beaux yeux d'une aimable camarade : Mlle Besse, qui avait pour spécialité de plaire aux officiers de la maison du roi. Les chevau-légers, entre autres, lui faisaient une cour assidue, tous alliés dans l'attente du triomphe d'un des leurs, jugeant que ce succès flatterait l'orgueil du régiment et permettrait l'espoir aux amis du favorisé.

Mlle Besse avait un cœur spécialement ouvert aux choses du théâtre ; elle préféra Fleury et eut l'imprudence de le laisser voir. L'effet d'une telle franchise ne tarda pas à se manifester aux dépens du comédien, qui fit alors connaissance avec les différentes façons dont un public hostile exprime ses sentiments.

Tant que la rancune de ces messieurs ne se traduisit que par des interruptions gênantes, des airs railleurs aux moindres applaudissements, des manières insolentes de détourner l'attention, Fleury n'en eut cure, tout en se promettant de se tenir sur ses gardes et de se défendre si l'attaque devenait plus dangereuse. Elle eut lieu un soir, après

le spectacle, quand Fleury escortait à pied, les mains dans son manchon, Mlle Besse nichée dans une chaise à porteurs, et ne témoigna pas d'une grande générosité chez les assaillants, au nombre de dix-sept contre un.

Fort heureusement, le valet de Fleury qui le suivait en portant son costume de Tancrède, le théâtre étant trop mal gardé pour qu'on y laissât rien, joua du sabre de ce personnage, se fit faire place par ses moulinets et vint se ranger près de son maître, non sans crier à tue-tête. Les bons bourgeois de Versailles, réveillés en sursaut, se mirent aux fenêtres et firent leur partie dans le concert en appelant la garde, laquelle, par extraordinaire, arriva à temps pour arrêter cinq des officiers, malgré leurs épées et leurs gourdins, car ils avaient encore plus l'intention de bâtonner Fleury que de l'assassiner.

L'affaire ébruitée tourna assez mal. Fleury reçut, bien que plaignant et lésé, l'ordre de se constituer prisonnier pendant l'enquête, c'était alors l'étrange coutume, et les jeunes gens incarcérés ayant été reconnus pour des officiers de la maison du roi, le rapport en vint à Louis XV lui-même.

En cette circonstance, le souverain fut très juste. Il déclara son intention de châtier les coupables.

Il y eut alors une agitation générale. On mit tout en œuvre auprès de Fleury, sorti de prison avec les honneurs de la guerre, pour obtenir son

désistement. Le duc de Duras s'en mêla, lui offrit les plus larges dédommagements pécuniaires, sa haute protection, tout ce qu'il exigerait enfin, pourvu qu'il consentît à retirer sa plainte qui mettait en mauvaise posture de grands noms de France. A toutes ces offres, Fleury n'opposa que cet ultimatum : il voulait, accompagné de témoins désignés par lui, en première ligne le duc de Duras, se rendre auprès de ses ennemis toujours sous les verrous. Là, on connaîtrait sa volonté. Il fallut lui céder, mais personne ne s'en repentit, car le comédien sut ramener à lui ses adversaires, aux regrets d'ailleurs d'avoir commis une action indigne d'eux.

— L'honneur me défend de transiger, dit Fleury dans la phraséologie pompeuse de l'époque, venez me combattre l'un après l'autre ou soyez mes amis, tombez dans mes bras !....

Les chevau-légers, heureux d'en être quittes à si bon compte, ne se firent pas prier. Ils choisirent le second procédé, et la tuerie finit par des accolades, ce dont Louis XV, satisfait au fond de n'avoir pas à punir sa noblesse pour des querelles de coulisses, félicita vivement Fleury.

IV

En 1771, l'administration de la Comédie-Française était à peu près la même qu'en 1680, lorsque les deux théâtres furent réunis, sept ans après la mort de Molière. Il y avait sur les recettes vingt-deux parts divisées entre les sociétaires. Les premiers sujets avaient part entière, les autres, quart, demi ou trois quarts, suivant leur mérite ou leurs services. Elle réglait les comptes tous les mois et payait les pensions de retraite, pour lesquelles on faisait des retenues proportionnelles sur les appointements, d'après la règle instituée par Molière qui voulait que dans leur vieillesse les sociétaires eussent la tranquillité matérielle.

Les acteurs reçus à l'essai touchaient de simples appointements et pouvaient être renvoyés à volonté.

Sous la surveillance et la direction assez autoritaires de MM. les gentilshommes de la Chambre, les comédiens gouvernaient leurs finances et s'efforçaient de rester maîtres quand il s'agissait d'admissions nouvelles. Ce n'était pas toujours

facile, il fallait compter avec les protections, mais si un candidat n'était pas soutenu, il payait pour les autres, se voyait évincé ou ajourné avec la plus entière autocratie.

Fleury eut l'occasion de le constater. Bellecourt, Molé et Monvel se réservaient l'emploi auquel aspirait le jeune comédien. Aussi, quand celui-ci vint timidement frapper à la porte de la Comédie-Française, Bellecourt déclara, en premier rôle sûr de son importance : « Que l'on n'avait besoin de personne. » Molé se permit un douteux calembour en affirmant que la Comédie fleurirait bien sans le postulant, et Monvel, ayant beaucoup d'influence sans faire encore partie du comité, se garda de pousser un concurrent possible.

Battu sans espoir de revanche pour le moment, Fleury suivit le conseil de Lekain. Il partit pour le grand théâtre de Lyon, dirigé par Mme Lobreau, dont l'administration habile rivalisait avec celle de Mlle Montansier, tout en en étant l'opposé sur beaucoup de points.

Plus juste, plus exacte, plus entendue aux affaires que la bouillante méridionale, elle gouvernait en souveraine son royaume théâtral, sans s'inquiéter d'être surnommée « fée Urgèle », par sa troupe quelquefois mécontente. Si elle savait gouverner, elle savait aussi se défendre, lutter contre de plus forts qu'elle, au risque de se briser et, dans une aventure où elle pouvait laisser

sa situation et sa fortune, elle conserva tout et renversa.... Turgot, l'austère ministre, victime en la circonstance de la confiance qu'il accordait à un subordonné.

Le Grand Théâtre de Lyon marchait si bien que des gens sans préjugés, arrivistes de premier ordre, eurent l'idée de faire « sauter » Mme Lobreau pour prendre sa place. C'est vieux comme le monde, cette petite opération, et la manière de la réussir n'est pas davantage nouvelle, il s'agit toujours de payer des gens constamment prêts à recevoir.

Le chef de bureau au Contrôle général se prêta à la combinaison. Moyennant une rente annuelle de 18.000 livres pendant l'exploitation des nouveaux directeurs et un fort pot-de-vin, ce fonctionnaire complaisant enleva d'autorité à Mme Lobreau le privilège qu'elle tenait du duc de Villeroi, gouverneur de la province, et le passa à ses associés.

Mais il comptait sans la fermeté de la jeune femme. Usant des mêmes moyens dont elle se trouvait victime, intriguant, prodiguant l'or, Mme Lobreau parvint à se procurer une copie en règle du traité qui la dépouillait et, munie de cette arme, se rendit à Versailles, fit ses plaintes au duc de Villeroi, demanda une audience à Marie-Antoinette. La jeune reine la reçut avec bienveillance et se chargea de remettre à Louis XVI un placet accompagné des pièces justificatives.

Dès le lendemain, Turgot, sidéré, entendit le roi lui reprocher d'avoir un personnel de fripons et lui enjoindre de faire rendre gorge à l'indélicat chef de bureau, en même temps que Mme Lobreau reprendrait tous ses droits.

Ne connaissant pas le premier mot de cette affaire, Turgot s'engagea à s'informer, à sévir s'il était nécessaire et promit au roi la plus prompte solution. Malheureusement, le coupable appelé à se disculper, le fit avec tant de chaleur, tant d'apparente honnêteté que le ministre y fut pris. Au premier conseil, il retourna la proposition, présenta son aigrefin de bureaucrate comme un modèle d'intégrité, méritant toute confiance, et finit par réclamer justice contre ses calomniateurs. Sans vouloir en entendre davantage, Louis XVI jeta sur la table les papiers qu'il tenait de la reine et tourna le dos en disant : « Qu'il n'aimait pas les fripons ni ceux qui les soutiennent. »

Cette histoire de tréteaux amena la retraite de Turgot et celle de Malesherbes. Si Lyon y trouva une adroite directrice de théâtre, la France y perdit deux honnêtes ministres.

Ce fut, je crois, un peu cher.

Fleury se trouvait à Lyon quelques années avant cet incident et là, comme à Versailles, ses débuts furent pénibles. Il y eut même aggravation, car il entendit appeler Azor, discret euphémisme voilant la pire infortune dont sont menacés les comédiens, le traître coup de sifflet qui

vient rappeler aux rois de théâtre qu'ils ne sont que les sujets des spectateurs.

On attribue généralement à Fleury l'histoire d'Azor. C'est une double erreur, car le Fleury dont il s'agit jouait la tragédie vers 1735, bien avant que son homonyme fût né.

Il était souvent sifflé et ne s'en affligeait pas outre mesure, tout étant affaire d'accoutumance. Mais son père, hôtelier de profession et cent-suisse par-dessus le marché, ne pouvait tolérer pareille insulte et, pour y mettre fin, se promit de secouer le public. Dans cette belliqueuse intention, il quitta son costume de marmiton pour endosser son bel uniforme, ceignit non sa broche, mais sa grande latte de parade, puis escorté d'un chien énorme nommé Tarquin, se rendit au théâtre où on le laissa se placer dans un coin, lui et sa bête tenue en laisse.

Fleury jouait Achille dans *Iphigénie en Aulide*. Dès son apparition, le parterre lui fit son bon accueil coutumier qui mit le cent-suisse en fureur, tandis que le chien, flairant son jeune maître, arrachait sa corde et sautait sur la scène.

L'énergie des siffleurs en redoubla. C'était une cacophonie telle que le père Fleury, fou de colère, allait changer la comédie en drame, quand un homme prudent l'arrêta en lui disant : « Mais vous ne comprenez donc pas qu'on appelle votre chien ?... Et comme Fleury Achille, pour se débarrasser de l'animal, criait de son côté à son

père de siffler Tarquin, le mot fit écho dans les coulisses. Quand on siffle un infortuné, on appelle Tarquin, devenu Azor pour plus facile compréhension.

Fleury II entendit donc aussi appeler Tarquin ou Azor, comme on voudra, ce qui lui fut extrêmement pénible sans toutefois le décourager. Il fit la sourde oreille et travailla ferme, suivant sa voie, voulant devenir quand même « l'homme de qualité » qu'il rêvait d'incarner et qu'il étudiait partout, répétant chez lui, dans un cercle de chaises et de fauteuils vides, s'adressant à de chimériques interlocuteurs, jetant une épigramme, saluant une femme, relevant une impertinence, l'épée au côté, le chapeau sous le bras, avec une aisance sans pareille qui devait bientôt empêcher que l'on appelât jamais Azor pour lui.

A force de persévérance, Fleury parvint à conquérir le public, et chose encore plus difficile, mais dérivant de la première, à être accepté dans le monde qui était toujours pour lui la principale école, le comédien devant *voir*, si l'auteur dramatique doit *écouter*.

Il finit même par amadouer cet être bizarre, grognon, difficile à vivre, qui vient au théâtre pour tuer le temps et tue souvent, du même coup, les acteurs et les pièces, qui bâille, siffle ou parle, qui est dangereux sans être méchant... et qu'on appelle l'abonné ! L'abonné, le souverain, l'oisif riche, agissant dans sa loge comme chez lui, connaissant

le fort et le faible de la direction et de la troupe, se piquant de littérature, de goût, de discernement, jugeant que pour son argent il a droit non seulement de contrôle, mais encore de haute et basse justice sur le personnel du théâtre et sur les simples habitués dont il conteste les préférences.

Du moins, était-ce comme cela au XVIIIe siècle ; je ne doute pas qu'il y ait aujourd'hui du changement.

Fleury s'habituait donc à sa situation, lorsqu'il reçut du duc de Duras, qui lui avait promis son appui lors de l'affaire des chevau-légers, un ordre de début pour la Comédie-Française. Le jeune homme crut voir enfin luire la gloire, mais rendu prudent par ses premiers avatars, il ne rompit pas son engagement avec Mme Lobreau, lui promettant au contraire de venir le terminer, même s'il réussissait à Paris.

Sa première visite fut pour Lekain. Le tragédien l'accueillit en camarade, lui indiqua les rôles les plus avantageux pour se produire et la conduite à suivre la plus favorable, ajoutant qu'il devait surtout se cuirasser contre le découragement probable, ses débuts pouvant être abondants en déboires. Lekain s'était trouvé dans le même cas, il n'en était sorti qu'à force de travail et de volonté, et s'en souvenait généreusement quand il s'agissait de guider un jeune qu'il sentait capable d'arriver au but.

Plein du courage des néophytes, Fleury jura

tout ce que voulut Lekain ; rien ne lui coûterait pour parvenir, la peine lui serait douce et l'énergie facile avec un pareil exemple et une si précieuse protection.

Le soir même, il vit jouer Lekain dans *Venceslas*, le chef-d'œuvre de Rotrou, remanié maladroitement par le gros Marmontel, duquel le tragédien disait à ce propos : « C'est un eunuque du Parnasse qui s'efforce en vain de rajeunir Hercule dans le plus raide de ses travaux. » Jamais l'artiste ne consentit à tenir compte d'aucun changement ; il jouait du Rotrou, non du Marmontel, et s'en trouvait bien, le public aussi.

Le 7 mars 1774, Fleury débuta dans le rôle d'Egyste, ayant Mlle Dumesnil en Mérope pour partenaire. Le pauvre garçon, si sûr de lui en province, faillit perdre la tête en entrant en scène. Il ne perdit heureusement qu'un peu la mémoire. Dumesnil, bonne personne jusque sur les planches, la lui rendit en lui soufflant le premier vers de sa réplique et en le galvanisant par des mots, des regards, qu'elle lui jetait sans cesser de transporter les spectateurs par son jeu admirable.

Puis, dans les entr'actes, elle le réconforta par de nombreux : « Saprestie ! mon enfant !... Allons, mon enfant !... » corsant ses encouragements par quelques gorgées de vin mêlé de bouillon de poulet, infâme mixture qui faillit faire chavirer le cœur du débutant, mais que Dumesnil déclarait

souveraine et dont elle usait largement pour son compte.

Qu'elle bût cela ou autre chose, l'actrice devait à ses fréquentes libations dans les coulisses une fâcheuse réputation d'intempérance. Ses ennemis ne se gênaient pas pour dire qu'elle personnifiait Iphigénie en Champagne bien plus qu'Iphigénie en Aulide, et que son inspiration tragique venait de la surexcitation de l'ivresse, ce que Fleury dément, dans sa profonde reconnaissance pour le secours qu'elle lui porta.

Fleury n'en fut pas moins assez mauvais ce soir-là, et le public le lui fit sentir sans aucune indulgence. Après ce début peu brillant, le jeune homme pensa que Paris pourrait bien lui être défendu, mais, plein d'amour-propre, il affecta de s'en peu soucier, comme le renard qui trouvait les raisins trop verts, et continua de jouer par acquit de conscience, prêt à s'en aller dès qu'on lui signifierait son congé. Il profita de son stage pour étudier ses chefs de file ; Bellecourt, Molé, Monvel et Préville, ces grands rôles qui prétendaient ne pas même céder un peu de place derrière eux.

Cependant, Bellecourt était d'âge à prévoir un prochain successeur. Il allait bientôt prendre sa retraite et au surplus son talent, quoique réel, n'avait rien de si extraordinaire que ce fut impossible de le remplacer.

Très bel homme, Bellecourt était surtout décoratif, son jeu trop correct manquait de flamme. Il

dissertait ses rôles plutôt qu'il ne les exprimait et dépassait souvent la mesure au delà de laquelle le métier, le convenu, l'acquis remplacent l'art véritable. Irréprochable, il paraissait épluché, on l'aurait voulu quelquefois moins exact, mais il savait écouter en scène, qualité importante pour les camarades, et n'avait pas de rival quand il s'agissait de saluer et d'aborder une femme suivant son rang et sa renommée.

Vestris ! l'outrecuidant *Diou* de la danse, affirmait gravement qu'après lui, Vestris ! il n'y avait que Bellecourt pour se montrer noble et élégant dans un menuet.

Ce grand acteur des petites choses faisait ressortir par son talent composé les dons naturels de Molé dont on exaltait d'ailleurs jusqu'aux défauts. Et Molé n'en manquait pas, il hésitait, bégayait, prenait des temps trop longs ou déblayait avec volubilité, entremêlant les vers de : *ou*, *ou*, *au*, *au*, *in*, *in*, suivant la rime, qui étaient le comble de l'insolite. Seulement tout cela avait un charme qui n'appartenait qu'à lui et venait de sa jeunesse, de sa grâce et de sa vivacité.

Sa façon de tirer ses manchettes, de chiffonner son jabot, de manier son chapeau lorsqu'il éprouvait une absence de mémoire, lui faisait tout pardonner. Il éblouissait, on adorait ses inégalités, on ne l'aurait pas compris autrement, et il montait au sommet avec des procédés qui auraient fait tomber tous les autres.

Si l'on joint à ce talent bien particulier un joli visage et une rare élégance, on croira sans peine que Molé était encore plus apprécié à la ville qu'au théâtre. On le vit quand il tomba malade. Ce fut un désespoir parmi les belles dames, il y eut des pleurs et des attaques de nerfs en permanence, la circulation fut entravée dans sa rue par tous les carrosses de l'Armorial, et Louis XV lui-même, conciliant comme n'importe quel mari aveugle ou résigné, fit prendre deux fois de ses nouvelles pour rassurer la Dubarry dont l'inquiétude était grande.

Lorsque la convalescence de Molé nécessita des vins généreux pour le remonter promptement, Tout Paris, Tout Versailles, se chargèrent d'exécuter l'ordonnance. Les caves furent mises sans dessus dessous, on pilla les réserves, les courriers trottèrent et, dans les vingt-quatre heures, deux mille bouteilles de vin des plus célèbres crus s'alignèrent chez l'intéressant personnage, sorte de propriété nationale, dont la sotte maladie lésait tant d'intérêts sentimentaux.

Molé, ou plutôt Molet de son vrai nom, était également sympathique aux auteurs parce qu'il s'attachait aux ouvrages, les soutenait, s'entêtait à faire partager sa conviction, vraie ou fausse, aux spectateurs, et arrivait ainsi à provoquer des succès quand la chute était prévue. Il s'ensuivait que l'on n'écrivait plus que pour lui, son rôle contenait tout l'ouvrage, comme dans l'*Inconstant*,

le *Jaloux*, l'*Amant bourru*, etc..., ce qui amenait une certaine monotonie.

Cela se voit encore de nos jours, si je ne fais erreur.

Monvel venait ensuite et présentait la plus complète opposition avec Molé, étant petit, malingre et aussi déplaisant d'aspect que l'autre était séduisant. Sophie Arnould dépeignait cruellement son air minable par une de ces phrases dont elle avait le secret : « C'est un amant auquel on a toujours envie de faire donner à manger. » Et Mlle Clairon exprimait la même opinion en d'autres termes, trouvant que : « lorsqu'on annonçait sur la scène un héros ayant vaincu de formidables ennemis, ou bien un prince Charmant ayant conquis tous les cœurs et que l'on voyait arriver ce maigre petit homme, sans force et la voix fêlée, il ne pouvait plus y avoir d'illusion. »

Monvel, pourtant, la faisait naître par la chaleur de son âme qui passait dans ses yeux, animait ses gestes, modifiait son organe défectueux. Il était pathétique sans fracas, semblait contenir avec peine sa sensibilité exaltée, se faire violence pour ne pas éclater, il *cuisait dans son jus*, selon l'expression admirative et culinaire de Dumesnil, et arrivait à bouleverser le public par son calme affecté tout autant que Molé par sa fougue.

Préville, le dernier en ligne et simplement casé dans les comiques, était peut-être le plus dangereux pour Fleury, car son talent flexible se pliait

à tout. Il menaçait de tenir n'importe quel emploi, étant parfait dans tous, saisissant toutes les nuances avec une facilité redoutable pour les postulants, jouant tour à tour les *Manteaux*, les *Comiques*, les *Financiers*, les *Pères Nobles*, tenant avec aisance six rôles différents dans la même pièce : le *Mercure Galant*.

Dans cette dernière comédie, il suscita l'amusante colère d'un soldat du régiment de Conti, qui l'avait beaucoup applaudi précédemment quand il avait rempli, au gré du soudard, un rôle de cavalier. Mais, dans le *Mercure Galant*, Préville représentait Larissole, simple fantassin, et son admirateur, déçu, froissé dans sa dignité d'homme de cheval, exhala sans vergogne son indignation. Il se dressa, criant d'une voix de tonnerre : « Ne l'applaudissez pas, le chien ! il a quitté la cavalerie ! »

Ainsi arrêté en route, certain de marquer longtemps le pas derrière les favoris du public, Fleury balançait s'il ne valait pas mieux retourner en province où de plus faciles succès l'attendaient.

Lekain, toujours bienveillant, l'en empêcha.

— Bientôt, lui dit-il, Bellecourt va laisser une place libre ; Monvel, qui ne demande pas mieux que de jouer les vieux, la prendra. Préville ne saurait vous gêner, et quant à Molé il sera peut-être possible de lui enlever les *petits-maîtres*... Songez-y avant de désespérer.

Le mot ne tomba pas dans une oreille de pierre.

L'espoir, si lointain qu'il fût, de supplanter Molé, donna à Fleury une nouvelle énergie pour lutter et une patience plus forte pour savoir attendre.

Lekain ne pouvait se tromper. S'il jugeait la réussite possible pour son jeune camarade, c'est qu'il voyait en lui quelque chose de méritoire, une promesse de talent, la foi et la volonté qui font les artistes...

Et rasséréné, confiant en l'avenir malgré l'incertitude du présent, Fleury se jura encore d'arriver quand même, de s'établir à jamais sur cette Terre Promise qu'était pour lui la scène du Théâtre-Français.

V

Ayant vu de près la Cour de Stanislas et côtoyé celle de Louis XV, Fleury se croyait homme à ne s'étonner de rien, mais il fut émerveillé quand il assista au défilé de Longchamps, cette promenade ci-devant religieuse pour laquelle on déployait toutes les pompes de l'Enfer.

En 1774, on ne se souciait guère du pauvre office des Ténèbres. Il n'était plus permis d'entendre chanter les nonnes derrière les grilles de l'Abbaye fondée par la princesse Isabelle, sœur de saint Louis, mais la route restait à la mode, offerte au luxe, à la coquetterie, à l'amour, à la débauche, et tous les péchés connus s'y donnaient rendez-vous le mercredi, le jeudi et le vendredi saints.

Quelle théorie de grandes dames et de coquines, de hauts seigneurs et de financiers dont les voitures s'enchevêtraient au passage, de riches bourgeoises installées sur des chaises de chaque côté des Champs-Elysées, de piétons se pressant dans les contre-allées, bousculés par des baladins échappés des parades : Jeannot en bonnet rouge, por-

tant sa lanterne, Cadet-Roussel, effaré et grotesque, la famille des Pointus, puis des joueurs de vielle, des chanteurs italiens avec leurs harpes et leurs tympanons, des marchandes d'oublies et de coco, des Savoyards faisant danser leur marmotte, des colporteurs criant la liste des plus jolies femmes de Paris, comme pour amorcer les amateurs et faciliter les transactions, tout cela sous un soleil printanier qui faisait étinceler les bijoux, chatoyer les rubans, rendait les yeux plus vifs, les chairs plus éclatantes et les sourires plus prometteurs.

Le jeudi de cette année-là, Mlle Duthé remporta la palme avec son carrosse doré, ses six chevaux non moins empanachés qu'elle-même, et parée de tant d'atours, embellie par tant d'artifices qu'un promeneur fort en statistique découvrit que pour constituer Duthé rien que jusqu'à la ceinture, il avait fallu cent-soixante ouvriers.

Le vendredi, Mlle Cléophile, petit papillon d'Opéra, changea la face des choses en apparaissant dans une étourdissante voiture ciselée, fouillée comme une œuvre d'orfèvrerie, attelée de chevaux d'un prix fou que maintenaient un harnais et des guides incrustés de pierres fines, et qui semblait le char d'Apollon ; l'ensemble était éblouissant.

La nouvelle idole l'emporta aussi par ses grâces moins connues que celles de Duthé. On alla même jusqu'à l'applaudir, ce qui l'étonna beaucoup, n'ayant pas été habituée à ce genre d'hommages à l'Opéra. Ses chevaux en furent aussi tel-

lement surpris qu'ils se jetèrent sur un autre équipage à prétentions dont la propriétaire se leva, exaspérée, voulant des excuses, quoique le marquis de Bièvre, son compagnon de promenade, prît l'accident en riant, disant que ce n'était qu'un entrechat malheureux. Malgré la colère de l'offensée, il n'en fut pas davantage, car Mlle Cléophile, protégée par le comte d'Arraud, ambassadeur d'Espagne, devait naturellement jouir de l'immunité diplomatique.

Cette personne si jalouse de ses droits était Mlle Saucerotte, que Fleury avait rencontrée petite fille à Nancy et qui était connue sous le nom de Raucourt, qu'elle devait illustrer plus tard par un talent hors de pair. Elle avait eu déjà des débuts éclatants aux Français, dans Didon, mais avait tout abandonné pour suivre sa fantaisie, d'essence plutôt légère, et ne jouissait en ce moment que de la plus fâcheuse réputation, bien qu'à la suite d'une conférence intime avec Louis le Bien-Aimé, elle s'imaginât en conserver quelque chose comme un reflet du droit divin.

Cette renommée équivoque ne la gênait du reste pas plus que les médisances répandues sur leur compte ne fâchaient nombre de femmes du meilleur monde. Cependant on leur prêtait autant d'aventures que de quartiers de noblesse, dont toutes se flattaient d'avoir trois fois plus qu'il n'était nécessaire pour être chanoinesses dans les plus fiers chapitres. Une seule tenait à passer pour

vertueuse... sur le tard : la princesse de Luxembourg, et l'on raconte que, pour éviter plus sûrement les tentations, elle ne faisait sa toilette qu'avec de l'eau bénite par un vicaire de sa paroisse en y mettant des intentions spéciales.

Fleury, encore peu au courant de la chronique scandaleuse, s'instruisit vite chez Lekain où la causerie, dirigée avec humour par Mme Benoit, la très mûre et très chère amie du tragédien, effleurait tous les sujets scabreux avec une si fine malice, un si délicat persiflage que l'on comprenait la chose sans avoir entendu le mot. C'était le grand art de l'époque : savoir causer, médire avec grâce, rire de tout, avant Figaro, sans jamais avoir envie d'en pleurer.

Cependant, il régnait une mode absurde, celle du calembour, chère au marquis de Bièvre et que l'on appliquait à tout et à tous, souvent aux dépens du bon goût et même de l'esprit. On annonça ainsi la mort de Louis XV : La cave royale change de maîtres ; les *Barils* s'enfuient, l'*Aiguillon* ne pique plus, la *Vrille* est usée ; manière de dire en charabia que Mme Dubarry, les ducs d'Aiguillon et de la Vrillère étaient chassés du pouvoir par ce décès.

Fleury était retourné à Lyon pour continuer son engagement avec Mme Lobreau, quand le roi mourut. Il était là fort tranquille, un peu désabusé de Paris qui ne lui avait pas été clément, et trouvait au Grand Théâtre l'accueil le plus consolant.

Tenant enfin la situation d'acteur aimé, il faisait son deuil de la Comédie-Française, mais quatre ans après son essai malheureux, il reçut de messeigneurs de Duras et de Richelieu un ordre de second début, auquel il fallut obéir.

Il arriva à Paris, le 8 février 1778, juste pour voir mourir Lekain, tué, si l'on peut employer ce mot en la circonstance, par la jalousie de Mme Benoit, à laquelle il voulut affirmer sa tendresse quand son état de santé lui commandait d'éviter toute émotion.

Ce fut une douleur générale. Le théâtre et la littérature dramatique perdaient un merveilleux interprète, les artistes un ami fidèle, un Mentor bienveillant. Aussi, son convoi fut-il suivi d'abord par les deux Comédies réunies dans le même sentiment de regret, puis, par tous ceux qui avaient admiré le talent du mort, apprécié l'élévation de son esprit et la bonté de son cœur.

Ce jour-là, Voltaire rentrait à Paris, après vingt-sept ans d'absence, comptant sur Lekain pour jouer sa tragédie d'Irène. Ce lui fut un coup terrible quand, la Comédie-Française venant le recevoir à son arrivée, il apprit que celui qu'il attendait le premier ne viendrait jamais plus. Emu profondément, lui que rien ne touchait, il tomba presque en défaillance. Il tenait à Lekain et comme à son élève, car il l'avait formé, et comme à l'acteur qui avait le plus contribué à sa gloire. Il le mettait de beaucoup au-dessus de Baron, Beaubourg,

Dufresnes, Sarrazin, Lanoue et Grandval, disant qu'il réunissait presque toutes les qualités que chacun de ces artistes n'avait possédées que partiellement.

Le retour de Voltaire fit diversion aux regrets publics. En France, on aime le changement, et la présence du Grand Mamamouchi des Lettres émotionna tout Paris, on ne s'occupa plus que de lui, la seule préoccupation étant de pouvoir saluer l'hôte du marquis de Villette. Ce ne fut pas toujours facile, vu l'affluence des visiteurs, mais ceux qui pouvaient pénétrer dans le temple du quai des Théatins jouissaient d'un coup d'œil peu ordinaire.

Le philosophe, en robe de chambre de bazin blanc sur une culotte et des bas gris, sa perruque aplatie sous un bonnet de nuit entouré d'un crêpe en mémoire de Lekain, tenait ses assises dans un immense salon au plafond en coupole, flanqué de la grosse Mme Denis et de la longue Mme de Villette, acceptant les hommages de l'air d'un monarque recevant les prestations de ses peuples.

MM. d'Argental et de Villette faisaient l'office d'introducteurs, et ce dernier témoigna tant de vanité qu'on lui adressa ce quatrain :

Petit Villette, c'est en vain,
Que vous prétendez à la gloire,
Vous ne serez jamais qu'un nain,
Qui montre un géant à la foire.

La Comédie-Française vint lui rendre de nouveaux devoirs. Bellecourt prononça un petit discours bien senti, auquel Voltaire répondit de même, ce qui lui permit de constater, après le départ des artistes, que lui et Bellecourt avaient fort bien joué la comédie.

La représentation d'*Irène*, le 30 mars, eut lieu devant une splendide assemblée. Sauf le roi et la reine qui étaient à l'Opéra, toute la Cour y assistait. La pièce déplut, mais on applaudit quand même son auteur et quand, à la sixième représentation, Voltaire vint au théâtre, ce fut une apothéose, une de ces cérémonies enthousiastes dont la foule n'avait pas encore coutume et qui fut un des premiers souffles de l'opposition.

Entre deux pièces on couronna, on embrassa le buste du philosophe ; Mlle Fanier, trépidante comme une pythonisse, donna l'exemple, et le parterre faillit sauter sur la scène pour l'imiter, toutes les femmes agitaient leurs mouchoirs, tous les hommes poussaient des acclamations. Il n'y eut pas jusqu'au comte d'Artois, venu incognito afin de ne pas déplaire à son frère, qui ne s'associât à l'entraînement général en dépêchant son capitaine des Gardes, le prince d'Hénin, pour féliciter le héros de la fête.

Avant le couronnement, Mme Vestris, trop dodue dans son habit de chinoise de paravent, avait déclamé, avec une emphase exagérée, des vers de M. de Saint-Marc qui n'avaient pas dû fatiguer

beaucoup la Muse de ce noble poète, lequel avait, en toute occasion, des images bien personnelles... Quand il parlait de la *Poule au Pot*, il l'appelait tout simplement : « l'épouse du chantre du jour ! »

Porté dans les bras des spectateurs jusqu'à son carrosse bleu, étoilé d'or par les soins de M. de Villette, Voltaire demi-mort de joie et de fatigue, rentra chez lui escorté par une multitude délirante, dont les vivats frénétiques déchiraient peut-être ses oreilles, mais emplissaient son âme d'orgueil.

Deux mois plus tard, il trépassait, âgé de quatre-vingt-quatre ans, avec ou sans confession, on ne le sait pas au juste.

En tout cas, s'il ne croyait pas à la vie éternelle, il redoutait beaucoup la disparition totale de sa guenille humaine. Il vantait la façon d'embaumer des Egyptiens et enviait le bonheur d'habiter un pays où l'on pouvait devenir une momie présentable moyennant finances.

Ayant un nom immortel, il voulait aussi l'immortalité matérielle de son individu. C'était une idée de Pharaon bien plus que de philosophe !

Au moment de la mort de Voltaire, le Théâtre-Français, riche en excellents acteurs, manquait d'auteurs susceptibles de mettre en valeur ces différents talents. La littérature ne se renouvelait pas, suivait toujours la même méthode, n'apportant de variété que dans le détail des pièces nouvelles qui se ressemblaient toutes par le fond.

Dubellay et Lemière, poètes tragiques au style ampoulé, ne pouvaient remplacer les grands maîtres du genre, Ducis ne les suivait que de très loin, et d'autres écrivains ne produisaient que des drames bourgeois, larmoyants, qui ne plaisaient ni aux artistes ni aux spectateurs, ne rapportaient ni gloire ni argent en encombrant mal à propos le répertoire.

Parmi les pièces les plus manquées, il faut citer celle des *Barmécides* tirée par M. de Laharpe des Contes des Mille et une Nuits ou plutôt, suivant l'opinion générale, des Contes à dormir debout, et sur laquelle Monvel imagina une lamentable complainte en vingt-trois couplets. Cette tragédie fut ce que nous traiterions à présent de four noir ; l'avant-dernière représentation produisit 800 livres, résultat dont M. de Laharpe parut médusé. Il voulait absolument qu'on eût oublié un zéro. Cependant, pour garnir la salle, il avait dû mobiliser tous ses amis, que les acteurs, ennuyés de jouer cette platitude gratis, appelaient : Les Pères du désert.

Cela n'empêchait pas M. de Laharpe d'être de l'Académie, où l'avait conduit sa pièce *Mélanie*, la première dans laquelle on vit un prêtre et des nonnes et qui, interdite par Louis XVI à cause de cela, ne fut jouée que sur des scènes particulières. Pour protester contre l'ukase royal, on fit de Laharpe un des quarante, mais sa réception par Marmontel peut compter parmi les moins gracieu-

ses. Jamais récipiendaire n'entendit plus vif éloge de son prédécesseur, éloge appuyant sur toutes les qualités de feu Colardeau qui manquaient à M. de Laharpe et dont chaque terme était une ironie pour lui. Gilbert l'acheva par ces deux vers :

Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
Tombait de chute en chute au trône académique.

Fleury fit donc son second début pendant un certain désarroi. Ne redoutant plus autant un échec, sachant sa vie assurée d'un autre côté, il garda sa présence d'esprit, son assurance habituelle et fut accueilli beaucoup mieux que la première fois. Même, il réussit assez bien dans le rôle de saint Albin, du *Père de famille*, pour que la reine, assistant à la représentation, se montrât satisfaite et dit au duc de Richelieu que le débutant promettait.

Marie-Antoinette connaissait Fleury par sa sœur, dont elle conservait bon souvenir, et se montrait favorablement disposée à son égard. D'autre part, — et pour être plus humble, l'appui n'en était pas moins bon, — Mme Campan le soutenait de tout son pouvoir auprès de la reine. Il lui dut en partie d'être maintenu au Théâtre-Français, malgré l'opposition du duc de Richelieu, qui avait d'autres protégés à pousser et disait méchamment que Fleury se fermait la porte des Français en voulant être sociétaire avant l'heure, puis aussi en

le prenant de très haut avec les anciens, notamment avec Molé.

Sur les instances de Mme Campan, Fleury fut reçu par la reine. Il lui expliqua que s'il désirait tant être admis sociétaire, c'était pour avoir la certitude de ne jamais quitter les Français. Il tenait par-dessus tout au titre de comédien du roi et renonçait, pour l'obtenir, à un engagement en province beaucoup plus lucratif, puisqu'il ne demandait pas part entière, prêt à se contenter d'un quart et n'aspirant qu'à doubler les acteurs en titre.

Au sujet de sa tenue provocante avec Molé, l'éclaircissement fut aussi aisé. L'artiste le desservant âprement, Fleury l'avait prévenu qu'il finirait par lui demander raison de ses mauvais procédés ; mais Molé ayant depuis l'air de s'adoucir, l'affaire en restait là pour le moment et n'irait sans doute pas plus loin.

Congédié par la reine sans aucune promesse rassurante, Fleury passa huit jours dans une incertitude cruelle. Ne recevant nul avis de la Cour ni du théâtre, se croyant condamné, il jugea de sa dignité d'avertir le duc de Duras qu'il ne jouerait plus sans être fixé sur son sort. Le surlendemain, il reçut enfin son ordre de réception, d'après la recommandation expresse de la reine, dont la bienveillance décidait de la réussite de toute sa vie.

Ce qui semblerait futile ou choquant aujour-

d'hui, était alors tenu pour correct depuis Louis XIV. Tous les grands de la terre se faisaient un point d'honneur de faciliter le succès de leurs favoris aux dépens des autres ; cela se pratiquait ouvertement, on traitait les intrigues de coulisses comme des discussions du plus haut intérêt pour la France et, par goût naturel, Marie-Antoinette suivait la tradition. On le lui a assez reproché.

Nommé sociétaire un peu par force, Fleury ne marcha pas tout de suite sur des feuilles de roses. On le considérait comme un intrus, lui réservant les plus mauvais rôles et, tout d'abord, suivant l'usage qui voulait que l'on s'assurât du courage des nouveaux venus, ce qui s'appelait « tâter l'apprenti », Dugazon lui chercha une bonne noise d'Allemand, sans rime ni raison. Ce n'était pas pour inquiéter Fleury. Il alla gaiement sur le terrain et allongea un gentil coup d'épée dans la cuisse de son adversaire, qu'il trouvait d'ailleurs aimable et charmant et qu'il n'aurait pas voulu blesser grièvement. Une grande amitié suivit ce duel obligatoire.

Dugazon plaisait beaucoup, mais sa femme, Mlle Lefebvre, de l'Opéra-Comique Italien, encore davantage, ce qui exaspérait sa jalousie conjugale. Elle fut grande contre M. Decaze, maître des requêtes, qui, pour mieux s'approcher de la femme, affecta une passion effrénée pour le théâtre et devint élève du mari. Dans la ferveur de son enseignement, Dugazon ne s'aperçut pas du rôle

désastreux qu'il était en train de jouer, mais, éclairé par un indiscret, il se rendit chez Decaze, où l'on avait l'habitude de le voir, ferma les portes et, sans autre préambule oratoire, menaça son rival de lui faire sauter la cervelle s'il continuait à s'occuper de sa femme, exigeant en plus la remise des lettres de l'infidèle et de tout ce qui pouvait témoigner de sa faiblesse.

L'amoureux, terrorisé par de tels arguments, s'exécuta piteusement, pauvre Léandre humilié par Georges Dandin ! mais dès que le comédien eut tourné les talons, il crut prendre sa revanche en le poursuivant de cris furieux :

— Au voleur !... Arrêtez ce coquin !...

Dugazon, voyant accourir les laquais, ne se troubla pas le moins du monde ; d'un air satisfait il félicita son ingrat élève : « A merveille, très bien joué... On s'y laisserait prendre !... »

Et il partit là-dessus, sans que les domestiques osassent le toucher, malgré les vociférations de leur maître qu'ils prenaient pour la continuation de la comédie.

VI

Tout ce que Paris comptait d'illustrations dans tous les genres se réunissait au foyer de la Comédie-Française ; les grands seigneurs abdiquaient toute morgue et traitaient les artistes, les gens de lettres, en camarades avec lesquels l'esprit que l'on était tenu d'avoir servait de trait d'union. C'était de là que partaient la majorité des pointes amusantes que suscitaient le monde, l'armée, l'amour et la politique, là que venaient aboutir tous les propos aiguisés qui avaient déjà couru la ville, mais auxquels il fallait la consécration de cette réunion d'élite pour être reconnus bons, sans pour cela que l'on y mît de l'acrimonie. Tout se passait à fleur de peau, les discussions restaient courtoises, et le goût le plus parfait empêchait que l'on accentuât trop en paroles ce que l'on soulignait parfois avec excès dans les écrits.

Les gentilshommes de la Chambre : Duras protégeant Mme Vestris, Richelieu promettant son appui à tout le monde avec l'intention de ne le donner à personne, tous les habitués, talons rouges et cordons bleus, abbés de Cour et fermiers-généraux, évoluaient au milieu de la troupe ren-

forçée par les auteurs : Saurin, beau parleur depuis le succès de sa tragédie : *Spartacus ;* Beaumarchais, mordant ferme par habitude d'enlever le morceau ; Favart, triplement célèbre par la légèreté des échaudés qu'il fabriquait suivant les recettes de monsieur son père, par le brio de ses propres opéras-comiques et par la robuste vertu de sa femme, seule place forte que n'avait pu réduire le maréchal de Saxe ; Barthe, de caractère irascible, mais causeur incomparable ; le comte de Lauraguais, colportant les mots de Sophie Arnould qui auraient pu être les siens ; Goldoni, tout heureux d'avoir rénové le grossier art théâtral italien et fait représenter aux Français la charmante comédie : *Le Bourru bienfaisant ;* la jolie Fanier, la séduisante Contat faisant assaut de grâce et de gaieté, et tous et toutes, ceux que l'on admirait, celles que l'on désirait, vivaient là des heures délicieuses qui ne pouvaient se retrouver autre part.

Rochon de Chabanne, retour de Vienne, semait le foyer d'indiscrétions diplomatiques. C'est par lui que l'on apprit le pourquoi de l'alliance subite de la France avec la jeune Amérique contre la vieille Angleterre.

Ce fut une question de perruques qui décida M. de Sartine à marcher de l'avant. Elle était capitale pour l'ex-*Pluton* de la police, devenu le *Neptune* du Ministère sur lequel on rimait ce gracieux couplet :

Not ministre n'est pas le Pérou,
Et ce brave Monsieur de Sartine,
De la galiot de Saint-Cloud,
N'a fait qu'un saut (sot) dans la Marine.

Ayant la faiblesse de vouloir être l'homme le mieux coiffé de France et de Navarre, M. de Sartine possédait un important jeu de perruques adaptées à toutes les circonstances de sa vie, et les plus remarquables se produisaient dans des occasions bien différentes. L'une, qu'il mettait pour interroger les coupables : farouche, hérissée, sorte de coiffure de Méduse ; l'autre, qu'il choisissait quand il espérait entendre sonner l'heure du berger : coquette, coquine, avec certaines petites boucles évaporées pleines d'intentions égrillardes.

Trois coiffeurs avaient mission de bichonner cet arsenal capillaire sur lequel M. de Sartine n'entendait pas que l'on plaisantât.

On osa, cependant !... Et qui ?... Un infime gazetier de Londres, un vil folliculaire aux gages de la Chambre Haute !...

Alors, il éclata... une tempête sous une perruque. Le ministre, furieux d'être tympanisé dans ce qu'il avait de plus cher, prit une brusque résolution. Jusqu'alors, bien que les prétentions anglaises en Amérique fussent inquiétantes pour la France, bien que la *bouilloire à thé* grondât sur le feu d'une façon désordonnée, il hésitait, répugnant à provoquer les hostilités ; mais une raille-

rie sur des cheveux postiches acheva à Londres ce que l'impôt sur le thé avait commencé à Boston, et l'on finit à Paris par se ranger du côté des opprimés.

Sartine appela Franklin, ministre plénipotentiaire de la Fédération Américaine, qui attendait son bon plaisir à Passy, dans l'ancien hôtel de Valentinois, et comme ce citoyen avait dans les poches de son habit cannelle tous les pouvoirs pour traiter, l'alliance fut vite conclue. L'approbation de la France alla couronner de lauriers le marquis de Lafayette et la troupe de gentilshommes, aux vieux noms féodaux, issus de dix siècles d'autoritarisme, qui combattaient là-bas pour arracher l'indépendance du Nouveau-Monde aux griffes du léopard Britannique.

Par contre-coup, une pièce de Rochon, *L'Honneur Français*, où figurait Lafayette triompha à la Comédie. Les gens les plus titrés applaudirent ceux qui ne voulaient aucune distinction entre les hommes, les monarchistes acclamèrent les républicains, succès peu banal dont le théâtre national n'avait pas encore vu d'exemple.

Une fois lancé, Sartine ne sut pas s'arrêter. Il dépensa pour la flotte douze millions de plus qu'il ne pouvait le faire sans obérer le budget, prodigalité qui lui valut son renvoi du ministère et, comme adieu, les vers suivants :

J'ai balayé Paris avec un soin extrême,
Et voulant sur la mer balayer les Anglais,
J'ai vendu si cher mes balais
Que l'on m'a balayé moi-même.

La guerre déclarée à nos voisins d'outre-Manche déchaîna des idées belliqueuses jusque dans l'aimable foyer du Théâtre-Français. C'en fut fini des cordiales réunions, la camaraderie s'enfuit, il n'y eut plus que des belligérants. L'esprit se fit agressif, les propos s'envenimèrent et du foyer la contagion gagna la salle, se propagea au dehors, établit deux camps, aussi acharnés l'un que l'autre, dont le premier combattait pour Mme Vestris et le second pour Mlle Sainval l'aînée. Ce fut épique et grotesque, tellement on fit de bruit autour d'une rivalité de coulisses : Mlle Sainval revendiquant des rôles que Mme Vestris s'était indûment attribués, soutenue dans son pillage par le duc de Duras.

Pour faire montre de générosité, Mme Vestris, d'un air noble, abandonna neuf rôles à sa rivale, ce qui portait le répertoire de celle-ci à vingt-neuf rôles, tandis qu'il en restait cent dix-huit, et des meilleurs, à l'accapareuse. Le don parut une injure de plus, surtout quand il fut annoncé à grand fracas dans le *Journal de Paris* et que la dite gazette se refusa, par ordre, à insérer la protestation de Mlle Sainval. Dans sa juste colère, la victime dépassa les bornes. Associée à une façon

de femme de lettres, la Mazarelli, devenue marquise de Saint-Chamont après une jeunesse mouvementée, elles composèrent un mémoire justificatif ou plutôt accusateur, mettant au jour les abus de l'autorité théâtrale et reproduisant certaines lettres du duc de Duras qui le montraient, comme supérieur des artistes, homme de cour et académicien, beaucoup au-dessous de sa réputation.

Cela brouilla tout à fait les cartes ; le théâtre, le palais et la Coupole furent scandalisés et Sainval paya les frais de l'attaque. Exilée à Clermont en Beauvoisis, rayée du contrôle de la Comédie-Française, il lui fut défendu non seulement de jouer en France, mais aussi à l'étranger, sous la menace qu'on agirait auprès des ambassadeurs pour la faire mettre en interdit partout. Actrice en disgrâce, on la traitait comme une criminelle bonne à pendre ; c'était sévère !...

La persécution lui conquit des partisans encore plus résolus et tapageurs que le gros de son armée ; il fallut tripler la garde pour permettre à Mme Vestris de jouer, car dès son entrée en scène on sifflait à outrance, sans respect pour Racine, Corneille et même l'idole Voltaire. Puis, pour aggraver la bagarre, Sainval cadette refusa de jouer tant que sa sœur serait proscrite, et ce fut alors l'anarchie complète, la guerre civile sur les planches, la salle en état de siège, tout le public surexcité, tantôt battant, tantôt battu, sifflant, applaudissant éperdument sous l'œil effaré

de la maréchaussée qui ne savait pas au juste, dans ce hourvari, qui avait tort ou raison.

C'est à ce moment qu'apparut un pseudo supplément à la *Gazette de France* dont l'auteur, aimant l'actualité sous toutes ses formes, exposa la tragi-comédie du Théâtre-Français comme un événement maritime. La guerre navale était commencée entre la France et l'Angleterre ; elle servit de marraine à cette parodie qui se moque sans pitié des combattants de tous les partis sur l'Océan du tripot comique.

Voici ce document historique dans son intégralité :

Supplément à la Gazette de France

du vendredi 27 septembre 1779

La division s'est mise dans les flottes combinées des reines Vénus et Melpomène et les deux partis sont près d'en venir à une guerre civile. La jalousie est le principe du désordre.

L'amiral Vestris n'a pu soutenir l'éclat de la gloire de l'amiral Sainval l'aînée, et a résolu la perte de cette rivale dont les grandes qualités attiraient l'admiration publique.

Escadre blanche

portant le pavillon de la reine Vénus

Capitaines	Vaisseaux, Canons	Notes
Vestris Amiral.	*Le Duras*, 100. Vaisseau qui a plus d'apparence que de solidité.	Le Maréchal, duc de Duras, gentilhomme de la Chambre de service ; supérieur des comédiens. Son plus grand privilège est d'être sot à son aise.
Brizard.	*L'Intérêt*, 90. Vieux bâtiment.	Ce comédien, chef de parti de Mme Vestris, est âgé et très ladre.
Préville.	*Le Courtisan*, 75.	Ce comédien cherche à tout prix à se rendre le Supérieur favorable. Le génie ne met pas à l'abri des faiblesses.
Desessarts.	*Le Balourd*, 74. Mauvais voilier.	Acteur très épais et très bête.
La Rive.	*Le Beltâtre*, 74. Bâtiment mou.	Bel acteur, ayant des dents très blanches qu'il montre avec affectation, mais acteur froid.
Ponteuil.	*L'Inutile*, 64.	Comédien médiocre, qui a reparu depuis peu au théâtre.
Vanhove.	*Le Tartuffe*, 64. Louvoie supérieurement.	Avait d'abord paru du parti de Mlle Sainval, en a changé en voyant l'autre parti l'emporter.
Courville.	*Le Ridicule*, 64. Porte bien la voile.	Il est hué dès qu'il paraît et va toujours son train.
Bouret.	*L'Honnête*, 64. Bâtiment plat.	Comédien qui a des mœurs, mais est un pauvre homme.
Dugazon.	*L'Intrigant*, 64. Bâtiment sujet à ployer.	Comédien qui cherche à faire sa cour aux dépens de tous ses camarades.
Mme Préville.	*La Vengeance*, 50. Bâtiment long à la marche, mais sûr.	Bonne actrice, froide, facile à irriter et implacable.

Mme Bellecourt.	*Le Profond*, 50. Pesant voilier ne pouvant plus armer en guerre.	Vieille actrice fort aimante dans son temps, d'après l'histoire ancienne.

Frégates

Mlle Luzy.	*La Coquette*, 32. Mal radoubée.	La note manque.
Mlle Dugazon.	*L'Effrayante*, 32. Supérieure sous la voile.	Allégorie sans commentaire.
Mme Suin.	*La Fatigante*, 32. Supérieure sous la voile.	Allégorie sans commentaire.

Escadre rouge

portant le pavillon de la reine Melpomène

Capitaines	Vaisseaux, Canons	Notes
Sainval l'aînée Amiral.	*Le Talent*, 120. A une superbe batterie.	La meilleure actrice actuelle, dans le genre de Mlle Dumesnil.
Molé.	*Le Ferme*, 100. Peut servir longtemps encore.	C'est l'acteur qui a déployé le plus de vigueur dans le tripot en faveur de l'actrice expulsée.
Monvel.	*L'Ingénieux*, 90. Vaisseau rare pour les qualités.	Ce comédien est en même temps auteur et fait des pièces de théâtre applaudies.
Augé.	*L'Admirable*, 90. Vaisseau à conserver.	Excellent comédien dans les rôles de valets et d'un genre difficile.
D'Azincourt.	*Le Neuf*, 80. A examiner.	Ce comédien n'est reçu que depuis 1778.
Fleury.	*Le Véridique*, 64. Vaisseau d'une batterie qui fait fuir tout ce qui l'approche.	Eloge du caractère de cet acteur.
Mlle Sainval, cadette.	*Le Sensible*, 54. Bâtiment peu durable.	Cette actrice a de l'âme, mais de faibles moyens.

Mlle Doligny.	*Le Séduisant*, 64. Vaisseau à réformer.	Actrice sans moyens, mais qui a plu longtemps sans que l'on sache pourquoi.
Mlle Fanier.	*Le Prétendant*, 64. Vaisseau qui a besoin d'un fréquent calfatage.	Actrice très apprêtée dans son jeu et surtout dans sa toilette.

Frégates

Mlle La Chasseigne.	*L'Insouciante*, 32. Durera longtemps.	Caractère de cette actrice.
Mlle Contat.	*La Dédaigneuse*, 32 N'attrape rien.	Caractère de cette actrice qui, bien que fort jolie, est encore peu renommée pour ses conquêtes.

L'amiral Vestris a commencé les hostilités et donné chasse à l'amiral Sainval qui, contrarié par le vent, sans munition et mal secondé des siens, a été coupé et forcé de gagner quelque port neutre.

Pendant ce temps, toute l'escadre rouge affamée, s'est rendue au Duras, sauf le capitaine Molé ; il s'est expliqué hautement, au risque d'être démonté, et si les renforts de la reine Melpomène n'arrivent promptement, ses états sont absolument à la veille d'être dévastés.

*
* *

Bien entendu cette fantaisie, puérile dans sa malice tarabiscotée, n'arrangea rien. On continua à ergoter, à se provoquer comme des héros d'Ho-

mère et même à s'aligner à l'occasion sans que nul voulût céder.

Du reste, l'affaire ne paraissait bonne pour personne, car si Mme Vestris voulait trop jouer, Mlle Sainval voulait trop parler. Croyant la reine du côté de l'adversaire, elle avait perdu du terrain après le malheureux factum rédigé par Mme de Saint-Chamont, qui s'était aussi permis d'insinuer en mauvais français, mais encore trop compréhensible, que la Cour de Louis XVI n'avait rien à envier à celle du roi Pétaud, vu que la jeune reine gouvernait le roi à sa guise et dérogeait en se mêlant de conflits de comédiens.

Toute vérité n'étant pas bonne à dire, encore moins à entendre, Marie-Antoinette n'avait garde de s'inquiéter d'une inculpée si peu respectueuse. Passe de ridiculiser un maréchal de France fourvoyé dans les coulisses, mais toucher à la reine qui ne s'occupait des gens de théâtre que pour leur rendre service, c'était, en vérité, courir à sa perte. Marie-Antoinette, par l'intermédiaire de Mme Campan, reçut donc fort mal Fleury lorsqu'il vint implorer la protection royale pour sa camarade. Le pauvre ambassadeur n'en demanda pas davantage. La crête basse, il retourna vers Sainval cadette et lui prouva, clair comme le jour, qu'en s'obstinant dans sa révolte, elle compromettait tout le monde, à commencer par elle et sa sœur qui avait plutôt besoin qu'on fît le silence sur son cas.

Ayant compris, Sainval numéro deux réintégra la scène dans *Tancrède*, tenant le rôle d'Aménaïde qui fourmillait d'allusions. Toutes furent accueillies par des applaudissements beaucoup plus nourris que les sifflets, surtout celle-ci :

L'injustice à la fin produit l'indépendance.

La salle faillit crouler sous les trépignements, on réclama « les deux Sainval » si fort et si longtemps que le duc de Duras, terré au fond de sa loge, ne se risqua pas à employer la force contre le parterre chauffé à blanc. Mme Vestris connut donc les amertumes de la défaite, sans toutefois que Mlle Sainval l'aînée goutât les douceurs de la victoire. La paix ne devait être signée que plus tard.

Parmi les poètes, *fournisseurs* attitrés du Théâtre-Français, Dorat était un des plus souvent joués, sinon des plus célèbres, et personne ne protestait contre l'envahissement de la scène par ses œuvres, tellement il avait trouvé un sûr moyen de s'imposer. Ce n'était pas par son talent, oh ! non ; encore qu'il comptât sur le succès très relatif de sa tragédie : *Régulus* et de sa comédie : *La feinte par amour* pour forcer les portes de l'Académie qui faisait la sourde oreille à ses invites réitérées.

C'était tout uniment parce qu'il avait chanté sans réserve, dans son poème : *La déclamation*, presque tous les artistes de la maison, et qu'il

aurait fallu n'avoir pas le moindre savoir-vivre pour se montrer sévère envers quelqu'un de si bienveillant. Cet échange de bons procédés ne faisait pas toujours monter les recettes, mais comme il est d'usage de payer sa gloire d'une façon ou de l'autre, on ne soupirait pas trop en constatant le déficit. D'ailleurs, il avait dans la place un constant et charmant appui : Mlle Fanier, qui avait su l'arracher à son perpétuel papillonnage pour en faire un Sigisbée à peu près légitime, aussi attentif et fidèle que le permettait le caractère de Dorat.

Homme à la mode avant tout, ce poète, passablement laid du reste, était le type accompli de l'élégance de l'époque, le roi des petits-maîtres par ses allures et son ajustement. Les nuances de ses costumes s'harmonisaient à ravir, la coupe en était parfaite, ses jabots avaient des plis spéciaux, sa perruque montrait une frisure unique, et quant aux parfums dont il usait, il fallait reconnaître qu'il les dosait comme personne et les assortissait à l'ensemble de sa toilette, avec une sûreté que les envieux décriaient faute, peut-être, de pouvoir y atteindre.

Mignon, mignard, diseur de riens musqués, chantre des beautés en vogue, tombant souvent de la recherche dans la préciosité, de l'affèterie dans la fadeur, et parfois de la frivolité dans la licence, Dorat, avocat raté, mousquetaire manqué, vint à son heure comme poète pour être la coqueluche

des boudoirs, des ruelles et des coulisses, mais fat comme homme et enchanté de soi-même comme littérateur, il ne fut pas épargné par ses contemporains.

En dehors des femmes, qui se pâmaient à écouter ses jolis petits vers célébrant le plaisir et la beauté, on goûtait peu son talent et on le lui faisait bien voir par une grêle d'épigrammes dont la moindre était de l'appeler : Ver luisant du Parnasse. Il n'en paraissait pas autrement incommodé, son amour-propre ayant l'épiderme terriblement dur, et il continuait sa course sur ce qu'il appelait modestement le chemin de la gloire, sans s'inquiéter des railleurs.

Lorsque l'Académie était au complet, il lui rendait avec usure tous les brocards qu'il recevait d'autre part, il criblait « la vieille dame » de tous les traits que pouvait lui fournir sa malice, mais dès qu'un immortel avait l'air de se mal porter, c'était un brusque changement de front, il faisait la cour la plus chaude à l'insensible dont il ne comptait plus les dédains.

Mlle Fanier s'associait à lui pour cette difficile conquête. Elle flattait les trente-neuf en bonne santé dans l'espoir d'obtenir leur voix, tout en supputant quelles chances ils avaient de disparaître pour faire place à son cher Dorat. Elle tenait une statistique de leur âge et de leur manière de vivre, des accidents possibles à pied et en voiture, et consultait le thermomètre chaque matin,

en se flattant que les températures extrêmes pouvaient avoir une sérieuse influence sur les vacances espérées. D'ailleurs, ni elle ni Dorat n'auraient levé le petit doigt pour tuer le mandarin académique, leur cruauté n'était qu'à la surface et leurs amis en riaient sans jamais la prendre au sérieux.

Une fois, entre autres, le ménage Fanier-Dorat voulut forcer le Destin. Un fauteuil était libre, il fallait l'occuper coûte que coûte et la Comédie-Française fut réquisitionnée pour la circonstance. Elle reçut et joua les deux pièces nouvelles du poète : *Roseïde* et *Pierre le Grand*, dix actes, hélas ! ni meilleurs ni pires que ceux qui les avaient précédés dans la carrière et qui s'effondrèrent comme eux, malgré tout l'appui qu'on leur prêta.

On corrigea en vain *Pierre le Grand* après la première représentation. Pourtant toute la coterie Dorat y mit du sien, apportant qui un mot, un point ou une virgule à l'œuvre qu'on imaginait géniale, surtout la comtesse Fanny de Beauharnais qui avait somptueusement fourni deux vers bien à elle, l'un au commencement, l'autre à la fin de la tragédie. Sacrifice méritoire de la part d'une Muse dont on disait qu'elle faisait sa figure et ne faisait pas ses vers.

Rien n'amena le succès et Dorat mourut comme Piron, sans être... même académicien.

Ce philosophe à l'eau de rose trépassa dans l'impénitence, mais coiffé, frisé, pomponné comme pour un rendez-vous galant, car il ne voulait pas

faire peur à une femme, fût-ce à Mme la Mort. Son dernier mot attesta que rien ne pouvait modifier ses goûts changeants. Au prêtre, entré un peu par surprise, qui lui promettait, en échange d'un instant de repentir, la joie de voir éternellement Dieu face à face, il répondit, horrifié par cette idée : « Toujours de face, jamais de profil,... c'est terrible ! »

Fleury affectionnait beaucoup Dorat qui avait très gentiment agi à son égard, l'aidant à donner une leçon à Molé, acharné contre le nouveau sociétaire auquel il créait tous les tracas possibles.

A cette époque, le nom des acteurs n'était pas indiqué sur l'affiche du jour, de sorte que les spectateurs, venus en l'honneur de leurs artistes préférés, ne se gênaient pas pour témoigner leur mécontentement s'ils ne voyaient en scène que des doublures.

Molé voulut tirer parti de cela contre sa malheureuse bête noire. Il fit dire un jour, qu'étant indisposé il ne jouerait pas le rôle de Nérestan, dans *Zaïre*. Fleury le remplaça au pied levé, causa naturellement une forte déception aux fanatiques de l'acteur bien-aimé et, s'il n'entendit pas appeler Azor, il s'en fallut de peu. Rentré tout bouleversé dans la coulisse, il se heurta contre Molé, très bien portant et venu pour se délecter de sa mésaventure prévue; aimable attention qui mit le comble à la rancune de Fleury et le poussa à essayer de se venger.

Au second acte, le comédien s'avança vers le public, salua de son air le plus gracieux et dit en appuyant bien sur les mots : « Messieurs, j'ai dû remplir mon devoir en tenant à l'improviste le rôle de Nérestan, mais M. Molé est en ce moment au théâtre, et j'ai l'honneur de vous annoncer qu'il est en parfaite santé. »

— Oui, oui, le voilà ! cria aussitôt Dorat placé dans une avant-scène, en montrant Molé qui tendait imprudemment la tête pour mieux voir ce qui se passait et restait là, un peu étourdi par la tournure que prenaient les choses.

Par un de ces revirements propres à la foule, quelle que soit sa catégorie, le public, outré du sans-gêne de Molé, applaudit à tout rompre Nérestan, et l'auteur de la machination en fut seul victime.

Par la suite, Molé laissa Fleury un peu plus tranquille.

VII

A peine en repos de ce côté, Fleury eut d'autres attaques à subir, et lesquelles?... les plus imprévues et les plus difficiles à parer, celles qui s'en prenaient à la fois à son orgueil et à son indépendance, sans lui laisser la possibilité de dire non, quand on voulait qu'il dît oui. Projet saugrenu, s'il en fut, né dans l'esprit dominateur tout en voulant être bienveillant de Marie-Antoinette, et qui consistait à marier Fleury!... Fleury, l'ennemi né de tout joug familial.

Si encore la fiancée imposée eût été au goût du futur par ordre, on aurait pu sans doute réduire le farouche amour de la liberté que professait Fleury. Mais s'il la trouvait séduisante, faite au tour et belle comme un ange, il appréciait moins sa célébrité galante, sa renommée de prodigue, ses succès d'amour assez nombreux pour faire oublier ses premiers triomphes de théâtre, car il s'agissait de Mlle Raucourt.

La brebis, longtemps égarée, désirait rentrer au bercail, obtenir l'amnistie de ses frasques et, protégée par tous ses adorateurs, par le duc de Duras en haine de Sainval l'aînée, par la ville, par

la Cour, elle frappait hardiment à la porte de la Comédie d'où elle avait été expulsée pour 100.000 écus de dettes et un nombre incalculable d'incidents scandaleux.

On rendait Voltaire responsable de la chute de cette beauté, non qu'il en eût profité, il ne jouait plus ce jeu-là, mais parce qu'il l'avait amenée par une de ses médisances coutumières, écrites ou parlées. En la circonstance, une lettre adressée au duc de Richelieu causa le mal. Le maréchal la reçut chez la princesse de Beauvau où il dînait. Les convives, nombreux, faisaient fête à Mlle Raucourt, récente étoile dont l'éclat, dans le répertoire, retardait l'apparition des *Lois de Minos*, pièce nouvelle du patriarche de Ferney qui en attendait un surcroît de gloire. En quoi il se leurrait, cette tragédie n'ajouta rien à ses lauriers.

Par sa lettre, lue à haute voix sans qu'il fût possible d'escamoter à temps les passages scabreux, Voltaire s'exprimait sur Mlle Raucourt en termes plus qu'acerbes, l'accusant d'avoir couru les aventures en Russie et en Espagne, alors qu'en France on parlait de sa vertu comme d'une forteresse inexpugnable, que le père Saucerotte affectait, en plus, de défendre le pistolet au poing.

Chacun fit mine de ne rien admettre de ces propos, les assurances de respectueuse admiration consolèrent la pauvre Raucourt indignée, pleurant d'un œil, menaçant de l'autre, mais bien que Voltaire, sur les instances de d'Alembert, se ré-

tractât gracieusement, il resta quelque chose de sa diatribe. On ne voulut pas croire à de si rares mérites, et, dans la peur d'être dupe, on affirma sans les voir que l'idole avait des pieds d'argile. Tant et si bien que Raucourt, fatiguée de se sacrifier en vain, donna raison à son soi-disant calomniateur par les caprices amoureux les plus variés, par une telle rage de dépense que Mlle Bertin, cherchant à lancer une coiffure d'actualité, créa le chapeau à la Raucourt, caractérisé par un *joli panier percé* orné de fleurs.

Ayant, à la suite de tout ce tapage et poursuivie par les aboiements de ses créanciers, pris forcément l'air des Pays-Bas où le prince de Ligne s'ingéniait à la consoler de ses mécomptes, Raucourt, lasse de la Flandre et des Flamands, soupirait après Paris. Elle avait une amie intime, Mme Souck, pour laquelle le prince Henri de Prusse s'était montré fort tendre, et toutes deux en arrivèrent à ce que le prince de Ligne et le prince de Prusse s'entremissent auprès de la Cour de France pour obtenir le rappel de la fugitive repentante.

Marie-Antoinette ne sut pas se défendre contre des sollicitations venant de si haut. Elle permit d'abord que Raucourt jouât à Fontainebleau, dans la troupe dirigée par Préville ; ensuite, quand Mlle Sainval fut en disgrâce, il lui parut tout simple qu'elle prît sa place à la Comédie comme de si de rien n'était.

La substitution ne sembla pas si logique aux artistes des Français. Mlle Luzy, que la grâce commençait à toucher et qui pensait à se convertir pour tout de bon, dauba sans charité sur une malheureuse en état de péché continuel ; il y eut intrigue, cabale, enfin déclaration nette que Raucourt ne rentrerait pas. Toutefois, comme il était assez difficile d'expliquer à la reine pourquoi on repoussait sa protégée, on allégua pour prétexte les dettes de l'actrice.

Marie-Antoinette aimait peu l'opposition. Elle fit sèchement répondre que les 200.000 livres encore dues par Raucourt allant être payées, cet obstacle n'en était pas un ; puis, elle confirma de nouveau son désir de voir rentrer l'artiste à la Comédie. Mais comme, en son for intérieur, elle n'était pas sans reconnaître que l'enfant prodigue avait un passé gênant et pouvait avoir un avenir de même, il lui vint l'idée fabuleuse de marier Raucourt pour la maintenir dans le droit chemin.

Elle jugea Fleury tout désigné pour l'emploi. Jeune, aimable, de caractère ferme, il devait faire un mari à souhait, très capable d'établir l'ordre dans son ménage et, l'ambition ne lui manquant pas, il y avait chance qu'il comprît combien son intérêt était d'obéir.

Seulement, Fleury ne voulut rien savoir.

A la première ouverture, il demanda respectueusement à réfléchir, malgré les encouragements de la reine qui le poussait à l'hyménée

en l'assurant que Raucourt serait sage, qu'elle lui en avait fait la promesse et la tiendrait. Fleury pensait que la demoiselle n'en était pas à un serment près, et qu'en tout état de choses cette sagesse viendrait un peu tard pour son agrément personnel. Néanmoins, si tenté qu'il fût de donner son opinion sans attendre, il la réserva pour Mme Campan qui, loin de l'approuver, lui conseilla de céder, personne ne devant le soutenir dans sa résistance, puisque son propre père et le père de Raucourt s'étaient mis d'accord dès que la reine avait manifesté son intention d'unir ses deux protégés.

Elle fit même intervenir un peu de politique dans le débat, y mêlant le prince de Prusse auquel leurs Majestés, pour des raisons graves, désiraient être agréables, le prince de Ligne, les bonnes relations diplomatiques avec les proches voisins,... enfin, à son avis, il semblait que le mariage d'un petit acteur et d'une comédienne *in partibus*, dût peser dans la balance du monde.

Fleury sortit de cet entretien dans la situation d'un homme à demi étranglé. Résolu à refuser la douteuse faveur qu'on lui offrait, à donner sa démission, s'il le fallait ; d'une manière comme de l'autre il se voyait perdu, aussi malheureux en devenant l'époux responsable d'une Raucourt qu'en retombant plus bas qu'à ses débuts.

Il passa un mois assez désagréable entre Raucourt, réintégrée de par le roi, et ses camarades

dont il épiait les allures, prêt à faire rentrer par un défi la plus vague allusion touchant ses malencontreuses fiançailles. Il sentait le terrain trembler sous lui, car il devait rendre réponse à la reine en allant lui soumettre le répertoire et son tour d'être semainier approchait.

Il partit pour Versailles comme s'il allait au supplice, et fut introduit chez la reine où se trouvait le frère du roi, le comte de Provence, toujours ravi des ennuis qui pouvaient arriver à son prochain. Fleury avait à peine salué que Monsieur l'interpella, de l'air qu'il prenait pour lancer les mots à double tranchant dont il se faisait une spécialité, et lui offrit ses compliments de condoléances.

— Qu'est-il donc advenu à Fleury ? interrogea Marie-Antoinette pendant que l'infortuné, sur la sellette, se demandait avec angoisse si, par compliments de condoléances, le prince entendait des félicitations sur son mariage.

Heureusement, c'était le contraire. Le comte de Provence raconta, avec force détails, que Mlle Raucourt, dédaigneuse d'une fade tendresse légitime, venait de faire une nouvelle promotion pour Cythère dans les gardes du comte d'Artois, détournant le prince d'Hénin de ses devoirs militaires et conjugaux, abandonnant derechef et le théâtre, et Fleury, et le sacrement, et la réhabilitation rêvée par la reine.

Il en eut pour une heure, tellement le sujet

l'amusait, tout riant, tout réjoui d'une aventure qui devait gêner la reine, contrarier d'Artois et déconcerter Fleury. Ce dernier l'écoutait sans le trouver trop prolixe, enchanté, délivré, vouant à Raucourt, dont la rechute le démariait, une reconnaissance d'autant plus sincère que la jeune femme l'avait discrètement averti qu'elle ferait le nécessaire pour éviter une solution à laquelle ni l'un ni l'autre ne tenaient.

Elle avait employé un moyen radical en enlevant le prince d'Ilénin beaucoup plus qu'il ne l'enlevait elle-même. La reine prit son parti de sa déconvenue avec bonne grâce et ne chercha plus à sanctifier Raucourt, que cette fuite retentissante n'empêcha pas de reconquérir plus tard sa renommée artistique. On l'appela souvent « la Grande-Catherine du théâtre ».

A ce moment, Paris n'avait pas seulement de la tendresse pour les Muses tragiques, il adorait aussi les petites Muses gaies, amusantes, et même certaines dont l'entrain vulgaire ne répugnait pas à la farce, à la grosse farce prodigue de mots crus et de situations risquées. La Comédie-Française n'avait souvent pas de rivale plus à craindre que la baraque de la foire Saint-Laurent où se faisaient connaître d'excellents auteurs, en particulier Volange, plus répandu sous le nom de Jeannot, tiré de son rôle dans *Les battus paient l'amende*, qui attirait l'élite de la société après avoir ravi le populaire.

Volange jouait de façon merveilleuse, avec un naturel incomparable. Il était étonnant rien qu'en flairant sa manche pour reconnaître de quel liquide on l'avait arrosée, et disant : « C'en est, c'en est !... » de manière à faire partager sa conviction aux spectateurs comme s'ils avaient senti eux-mêmes.

Ce fut une mode d'aller applaudir Jeannot et de glorifier en même temps une pièce frondeuse par excellence, dans laquelle chaque phrase était une allusion à la situation nationale. Jeannot opprimé et toujours mis à contribution semblait l'allégorie du peuple. Cela respirait la révolte, ce qui n'empêchait pas l'aristocratie de payer sa place pour recevoir un tel avertissement, et M. de Maurepas, le plus spirituel et le plus léger des ministres, de se laisser attribuer la paternité de cette œuvre assez irrespectueuse pour le gouvernement qu'il représentait.

Les dieux aveuglent ceux qu'ils veulent perdre, c'est de tradition.

Donc, tous ces partisans du pouvoir raffolaient de Jeannot qui se moquait d'eux, et de Dorvigny, le véritable auteur de la pièce, auquel on fit d'abord une renommée particulière en le prenant pour un fils naturel de Louis XVI.

Il y avait là une erreur inconcevable parce que Dorvigny avait à peu près le même âge que son supposé père, ce qui était un obstacle assez sérieux, sans parler des honnêtes mœurs du souverain.

Mais les bavards n'y regardaient pas de si près et confondaient l'auteur avec un autre Dorvigny qui était, lui, un péché de Louis XV, et que l'on appelait sans façon Dorvigny le dauphin.

Ce pseudo-fils de France était redevable de sa naissance à la maladresse de Marie Leczinska. Cette aventure est peu connue, on l'a toujours laissée dans l'ombre pour ne faire partir l'émancipation amoureuse de Louis XV que de sa liaison avec Mme de Mailly, mais elle a quelque chose d'assez original. Elle est ce que l'on peut appeler un avant-coureur de l'orage, un coup de vent qui cause de rapides dégâts et qui passe avant que l'on ait pu s'effrayer de sa violence. Après cette petite trombe, Louis XV retomba encore dans sa vie régulière, mais le premier pas était fait. Il devait être suivi de beaucoup d'autres pour lesquels, comme pour celui-là, la reine pouvait dire : « C'est ma faute ! »

Pas jolie, peu élégante, d'une majesté de province, plus âgée que son royal et charmant mari, elle aurait dû s'estimer aussi heureuse que flattée d'inspirer une chaude passion, une vraie, assez profonde pour la parer au yeux de Louis XV de tous les charmes qu'il voyait aux autres et dont elle était si dépourvue. Mais, non !... Possédée par ce que les prêtres à grande vue appellent la dévotionnerie et qui est un fléau pour les familles, qu'elles soient bourgeoises ou princières, Marie Leczinska subordonnait sa tendresse conjugale

aux indications du calendrier et abusait des jours d'abstinence. Elle les signalait par des épingles piquées dans le carton, pour éviter au roi la peine de demander et à elle celle de refuser.

Après les Vigiles, les grandes fêtes, les jours consacrés aux saints d'une pureté canonisée, la reine voulut chômer des dates sans importance. Elle avait à un degré peu commun le sentiment de l'almanach, et chaque semaine produisait de nouveaux sanctifiés qui imposaient au roi des mortifications dont il commençait à se sentir excédé. Plus la reine avait d'excellentes relations avec tous les saints du Paradis, plus ses rapports avec son auguste époux devenaient espacés, ce qui laissait le roi très peu satisfait de se voir sacrifié au culte d'une collection de bienheureux plus ou moins élevés dans la hiérarchie céleste.

Il acceptait sans trop protester les saints haut placés, mais les autres, les petits saints de rien du tout l'exaspéraient. Louis XV trouvait dur qu'un roi de France cédât la place à des élus qu'il jugeait un peu croquants et, pour témoigner son dépit, il soufflait sur une glace et inscrivait sur le brouillard passager : « Votre Majesté est une bégueule ! »

Cette vengeance d'écolier lui suffit longtemps, mais il perdit patience certain mercredi des Cendres qu'il fut particulièrement mal reçu par sa trop dévote moitié. Se croyant peut-être encore en Carnaval, il n'admit pas que ce fût jour d'épingle,

insista, mais fut rebuté si aigrement qu'il partit en disant avec colère ce qu'aurait pu dire n'importe lequel de ses sujets en pareille occurence : « Marie, vous me le paierez ! »... tant il est vrai que l'humanité humiliée s'exprime de la même manière, en haut comme en bas.

Rentré chez lui sous le coup de cette avanie, Louis XV envoya son valet de chambre, lequel n'en pouvait croire ses oreilles, à la recherche d'une femme quelconque, lui ordonnant de l'amener immédiatement.

Pour stupéfiant que fut l'ordre, il fallait l'exécuter. Pourtant, Lebel alla tout d'abord consulter l'oracle de la Cour, le cardinal Fleury, déjà couché et dormant du sommeil d'un homme revenu de toutes les vanités. L'Éminence, réveillée en sursaut, s'imagina encore rêver à cette inconvenante communication, s'efforça en vain d'y voir clair et finit par dire à Lebel qu'il s'en rapportait à sa prudence pour agir au mieux. Puis, le cardinal se rencogna dans ses coussins en appelant les lumières d'en Haut sur la tête de l'ambassadeur.

Celui-ci, estimant que le plus sage serait de se tenir coi, retourna dire à son maître qu'il n'avait trouvé aucune personne disponible pour l'usage que le roi voulait en faire. La défaite ne fut pas acceptée, il fallut se remettre en campagne à travers les galeries du palais et, ma foi, Lebel qui devait en voir bien d'autres, se décida à ramener

une fille de chambre de la princesse de Rohan, jolie et fraîche, qui accepta cette besogne supplémentaire de la meilleure grâce du monde.

Mariée d'urgence quelques mois plus tard, elle fut la mère de Dorvigny le dauphin, marchand de glaces, notable commerçant, lequel n'avait donc rien de commun que le nom avec l'auteur.

Telle est du moins la version de Fleury qui fut fort bien placé pour savoir à quoi s'en tenir, mais des biographes sérieux font de Dorvigny le dauphin et de Dorvigny le littérateur un seul et même fantaisiste.

Pour en revenir à Jeannot, sa célébrité grandit si bien que la Comédie-Italienne l'engagea dans l'espoir de ramener chez elle les spectateurs enfuis. Le procédé n'était pas mauvais, Jeannot ayant rapporté au Théâtre de l'Ecluse plus d'un demi-million, seulement on ne sut pas s'en servir. La troupe regarda le nouveau camarade du haut de sa grandeur, lui faisant sentir qu'il n'était qu'un farceur de la foire. Là-dessus, Volange dit Jeannot, très mortifié, retourna aux Variétés-Amusantes, abandonnant les orgueilleux dans leur théâtre désert, consolé de sa blessure d'amour-propre par l'engouement général qui lui élevait des statues.

En buste, en pied, en plâtre, en terre cuite, en biscuit et en porcelaine, Jeannot connut la popularité. Il détrôna les magots de la Chine sur toutes les cheminées, fut offert en toute circonstance et dans tous les mondes, même jusqu'à la Cour,

puisque Marie-Antoinette, pour suivre le mouvement, donna Jeannot en souvenir à tous ses familiers.

Comme le Théâtre-Français ne pouvait engager un acteur de ce genre, il se rattrapa sur l'auteur de la pièce, dans l'espérance qu'à lui seul il remplacerait les écrivains habituels de la Comédie, pour le moment en grève générale par suite de longues difficultés monétaires avec la troupe.

La guerre datait de 1774. Elle avait débuté avec Lonvay de la Saussaie, à propos de sa pièce : *Une journée Lacédémonienne*, pour laquelle il avait demandé aux acteurs une simplicité toute spartiate dans les décors et les costumes, ce qui fit protester la partie féminine. Imploré par les dames éprises de falbalas, il refusa net le moindre ornement, et de si cassante façon qu'à la représentation, chacun, pour faire acte d'indépendance, apparut brodé et rebrodé, galonné d'or et d'argent, au milieu d'un paysage dont les accessoires n'avaient rien de lacédémonien.

Comme les parts d'auteur devaient être prises sur les recettes nettes après les frais ordinaires et journaliers payés, Lonvay de la Saussaie, déjà fort marri de l'indocilité des comédiens, le fut encore bien plus quand il vint réclamer ses droits. On lui présenta un fort mémoire à payer pour toutes les superfluités défendues, alors qu'il se croyait créancier, ce qui lui parut une opération assez étonnante pour être soumise au Conseil.

Elle y fut enterrée selon l'usage, mais il survint encore des différends de règlement avec Mercier, Palissot, Beaumarchais, et messieurs les comédiens durent compter un peu mieux.

Beaumarchais, mal commode, jeta feu et flamme, forma une espèce de syndicat avec ses confrères, les anima de sa verve et de sa rancune, déclarant que, las du joug des artistes, les auteurs prétendaient à leur tour les traiter en gagistes qu'ils paieraient suivant leur talent et renverraient à leur gré s'ils ne convenaient pas. Le sieur Caron assaisonnait cet ultimatum de tant de railleries, distribuait le ridicule avec tant de libéralité que tout le personnel des Français jugea le Bureau de Législation dramatique aussi désagréable que dangereux.

En attendant, le premier théâtre de France ne renouvelait pas son répertoire et le vide s'installait de plus en plus dans la salle. C'est alors qu'on appela à l'aide Dorvigny, qui préférait la bonhomie des boulevards au grandiose des Français et se fit un peu tirer l'oreille pour donner sa comédie : *Les Noces houzardes*, déjà reçue aux Variétés Amusantes. Mais comme le Théâtre-Français avait le privilège d'option sur toutes les nouveautés acceptées par les théâtres inférieurs, il fallut en passer par sa volonté. *Les Noces houzardes* eurent l'honneur de voir le jour dans le glorieux temple de Thalie, où elles furent consciencieusement sifflées par le même public qui les aurait applaudies

rue de Bondy. En vertu de la tradition, les habitués ne voulaient pas supporter dans ce lieu sacrosaint des pièces les sortant trop de leur routine habituelle, mais cette fois la compagnie résolut de ne pas céder.

Dorvigny fit quelques corrections, les matadors de la troupe mirent leur amour-propre à soutenir cette comédie prise de par la loi à l'auteur, imposée de par le règlement aux spectateurs, et, peu à peu, *Les Noces houzardes* obtinrent un succès estimable.

VIII

La pauvre Comédie-Française n'avait pas seulement à se débattre contre ses auteurs et son public, il lui fallait aussi lutter contre la passion du jour, la fureur du théâtre à domicile qui changeait tous les spectateurs d'habitude en autant d'acteurs improvisés.

La bourgeoisie, la finance et la noblesse s'ingéniaient à incarner tous les personnages avec lesquels ils se sentaient sans doute en communauté d'âme. Il pleuvait des Dorante, des Célimène, des Sgnanarelle, des Marinette, et tous entraient si facilement dans l'esprit de l'emploi que ces amateurs ne prêtaient pas à rire aux professionnels.

Au contraire, ils les inquiétaient, parce que les théâtres particuliers attiraient un public d'autant plus choisi qu'il n'était admis que sur invitation et, naturellement, laissait vides les places chères de la Comédie-Française. Les jours de représentation chez la reine, chez la marquise de Montesson et chez la Guimard, pour ne parler que des principales scènes à côté, les acteurs des plus grands théâtres jouaient devant l'humble parterre,

resté fidèle parce qu'il n'était invité nulle part, sans quoi il aurait fait comme les loges, déserté l'endroit payant pour prendre gratis un plaisir à peu près pareil à celui qu'il achetait de son argent.

Cette folie des spectacles privés datait de Louis XV. Mais alors on faisait surtout jouer chez soi les acteurs en renom, lesquels, sans aucun scrupule, s'en allaient parader chez les grands seigneurs, pendant que le pauvre public devait se contenter du fretin de la troupe. Ils en prirent tant à leur aise, les indépendants premiers rôles, qu'en 1768, il leur fut interdit de jouer sans permission ailleurs que sur leurs théâtres, coup de force de l'autorité qui jeta le désarroi parmi les fanatiques du spectacle chez soi.

C'est alors que, privés de leurs artistes chéris, les gens du monde s'efforcèrent de les remplacer, se donnant ainsi la double satisfaction d'être tour à tour acteurs et spectateurs chez eux.

A cette époque, le duc d'Orléans avait son théâtre à Bagnolet, le prince de Condé à Chantilly, tandis que la duchesse de Villeroi, le baron d'Esclapon, le duc de Richelieu, la duchesse de Mazarin, etc... jouaient à Paris, sans parler des fermiers-généraux, des présidents et des rats d'Opéra qui ne voulaient pas être en reste avec les gens de Cour. Le bel air était de cabotiner, bien que le mot ne fût pas inventé, et tout le monde cabotinait, remplaçant le talent par la bonne volonté et surtout par la conviction

qu'ayant la fortune, la naissance, la situation ou la beauté, des natures si bien douées ne pouvaient pas manquer de génie.

Les grandes pièces n'étant pas faciles à représenter sur les scènes forcément restreintes, il fallut créer des œuvres appropriées au milieu. Ce fut le triomphe de Carmontel, avec ses proverbes plus ou moins moraux. Il devint le fabricant spécial de piécettes qui ne demandaient pas des acteurs extraordinaires pour avoir une apparence de vie, parce qu'il s'entendait comme personne à mettre en jeu les mille et un racontars du moment, utilisant ce que nous appelons aujourd'hui les potins, les petites aventures, les petites joies, les petits désespoirs, les petits scandales déjà connus, mettant tout ce fatras de médisances à l'échelle des petits théâtres et des petits acteurs qu'auraient rendus ridicules des pièces de plus forte envergure.

En 1780, on comptait trois excellents théâtres privés. Celui de Mme de Montesson, rue d'Antin, dont les meilleurs artistes étaient le duc d'Orléans, le Gros Père, comme l'avait baptisé Mme Dubarry, et la marquise de Montesson elle-même, bien que son embonpoint, à peine inférieur à celui de son auguste seigneur et maître, parût un peu encombrant dans les rôles de bergère qu'elle affectionnait.

« C'est une bergère qui a mangé tous ses moutons », disait-on. Et, en effet, cette grosse ma-

man joufflue, montrant ses forts mollets et brandissant sa houlette, n'avait rien de la poésie champêtre que l'on attribuait aux gardeuses de troupeaux. Néanmoins, elle possédait de la grâce, de la finesse et donnait fort bien la réplique au duc d'Orléans, qui excellait dans les *Paysans* et les *Financiers* auxquels il prêtait une vérité, un naturel, une bonhomie remarquables.

Autour d'eux, le vicomte de Gand, M. de Ségur, le comte d'Onessan, la comtesse de Lamarck, la marquise de Crest, comptaient parmi les bons amateurs, sous la direction de Mlle Jouin, qui avait quitté les Français, après trente-huit ans de service, pour se consacrer à ce professorat distingué et productif.

Puis, venait le théâtre de la Guimard, danseuse de l'Opéra, célèbre par son luxe, sa maigreur, ses grâces apprêtées, sa bienfaisance pour les pauvres et sa facilité pour les riches.

Elle avait deux salles ravissantes : l'une dans sa propriété de Pantin, don du prince de Soubise ; l'autre dans son hôtel de la Chaussée d'Antin, surnommé le temple de Terpsichore, décoré par Fragonnard de vingt portraits de la maîtresse du logis, représentée sous toutes ses faces en déesse de la danse, pour le plus grand agrément de Monseigneur l'évêque d'Orléans, Jarente de la Bruyère, prélat éclectique dont la feuille des bénéfices avait payé cette peu canonique habitation.

A ce propos, Sophie Arnoult disait de la Guimart, qu'elle ne pouvait souffrir : « Comment se fait-il que cette vilaine chenille n'engraisse pas sur une si bonne feuille ? »

Elle ne devait jamais engraisser, la chenille ! elle devait toujours rester noire et gravée de la petite vérole, et cependant être passionnément aimée.

Pour l'instant, le colonel chevalier de Boufflers régnait dans la maison et, fidèle à son amitié d'autrefois, il appela Fleury à se produire sur le théâtre de la Chaussée d'Antin. Le comédien y fut, dans des rôles favorables à son talent, beaucoup mieux apprécié qu'à la Comédie-Française où les chefs d'emploi continuaient à lui fournir, avec un ensemble déplorable, toutes les occasions de paraître à son désavantage.

Guimard avait d'étonnantes dispositions pour la comédie. Chez elle, délaissant les entrechats, elle interprétait les rôles dans lesquels devait, plus tard, s'illustrer Mlle Mars, et tirait un merveilleux parti de sa maigreur dans ses attitudes et de sa voix rauque dans ses répliques ; au point que Joseph II, qui la vit représenter, à Pantin, le personnage de Victorine, dans *Le Philosophe sans le savoir*, déclarait qu'il n'aurait jamais cru qu'on pût si bien utiliser un asthme.

A l'Opéra, Guimard touchait 600 livres par an, somme peut-être insuffisante pour ses besoins. Louis XV, qui était homme à comprendre cela,

lui alloua une pension de 1.500 livres ; douteuse munificence à laquelle Mlle Guimard répondit en disant que ce serait pour son moucheur de chandelles.

Lorsque la gêne arriva avec les années, Guimard mit son hôtel en loterie. Elle plaça pour 300.000 livres de billets et, après cela, fit la dernière extravagance qui lui restait à faire, elle épousa un chorégraphe de l'Opéra nommé Despréaux.

Le temple de Terpsichore fut gagné par le banquier Perregaux.

Le troisième théâtre au point de vue de la valeur artistique était, doit-on le dire ? celui de la reine, et cependant toute la troupe, la fille des Césars en tête, y mettait une ardeur particulière, un entrain doublé par l'attrait de fruit défendu que gardait ce plaisir, peu goûté d'abord par Louis XV, ensuite par Louis XVI.

Marie-Antoinette raffolait du spectacle, surtout de celui où elle pouvait jouer un rôle qui changeât complètement sa personnalité. L'archiduchesse en qui grondait l'orgueil des Habsbourg, la fière dauphine, la hautaine reine de France, aimait à abdiquer son rang, à ne plus être, pendant quelques heures, que la gentille Babet ou la timide Colette, éprise d'un berger et chantant les joies de la vie champêtre.

Cela s'alliait mal avec les cérémonieuses façons de la Cour, et l'on comprend le désespoir de la

duchesse de Noailles, surnommée Mme l'Etiquette par son indépendante souveraine, quand elle voyait une telle dérogation aux lois établies dans les palais royaux. D'ailleurs, Louis XV, très pointilleux pour la réserve des autres, blâmait assez durement ces divertissements qui n'étaient pour la dauphine qu'un simple moyen de secouer la monotonie de sa vie, d'éviter l'ennui, le terrible ennui résultant des perpétuelles entraves apportées à l'enjouement de ses seize ans.

Elle ne s'expliquait pas qu'il fallût absolument être guindée pour être majestueuse et maussade pour être respectable. Elle jugeait aussi que sa dignité personnelle devait peser dans la balance et qu'une femme de sa race n'avait pas besoin d'observer des règlements pour savoir mériter l'estime. En quoi elle se trompait, on le lui fit cruellement voir plus tard, mais alors l'avenir n'avait encore que des promesses dorées, et la jolie dauphine s'amusait comme une enfant qu'elle était en compagnie de ses deux belles-sœurs, ravies, elles aussi, de se permettre une sorte d'école buissonnière.

Un cabinet d'entre-sol, deux paravents, une armoire pour renfermer le matériel, des raquettes et des volants pour établir un alibi en cas de surprise, les Campan, père, mère et fils comme personnel de service et au besoin comme figurants, le dauphin, mis forcément dans la confidence, comme unique spectateur représentant à

lui seul le parterre, les loges et les galeries, cela suffisait pour satisfaire la future reine de France, en lui permettant de jouer la comédie avec les ménages Provence et Artois.

Les deux jeunes frères du dauphin, mariés depuis peu aux filles du roi de Sardaigne, ne voyaient nul inconvénient à cette petite distraction en famille. Le comte de Provence avait une mémoire prodigieuse, mais son frère, en revanche, ne savait jamais un mot de ses rôles. Il intercalait, à mesure, un texte de sa façon, qui aurait scandalisé les auteurs s'ils avaient pu entendre cette traduction plus que libre. Les princesses de Savoie conservaient une diction et un accent du terroir assez peu harmonieux et Marie-Antoinette, tout en étant la meilleure de la troupe, avait plus de feu que de science.

Personne n'y regardait de si près. Le public ne chicanait pas les acteurs qu'il ne pouvait, du reste, applaudir que modérément, en tambourinant sur son chapeau la marche des Gardes-Françaises, ce qui fournissait une sorte de discret orchestre, de mystérieuse ritournelle en rapport avec le secret qu'il fallait garder. On évitait par ces précautions tout bruit insolite susceptible d'attirer l'attention de Louis XV, grincheux parce que rien ne le distrayait plus, et de Mesdames *Loque*, *Chiffe* et *Graille*, ainsi qu'il nommait ses filles [1],

1. Les princesses Adelaïde, Victoire et Sophie.

devenues très prudes en cessant d'être jeunes.

Ces plaisirs innocents durent prendre fin à la suite d'un oubli de M. Campan, chargé du rôle de Crispin, dans les *Folies Amoureuses*. Il manquait l'épée d'Agathe travestie en militaire et le régisseur général, déjà costumé, grimé, se hâta d'aller chercher un accessoire si indispensable. Malheureusement, un serviteur peu vaillant le rencontra dans l'ombre d'un corridor, prit peur devant cette fantastique apparition et tomba le nez contre terre en hurlant au secours. Rien ne put enlever de l'esprit de ce poltron qu'il avait vu le *Petit homme rouge*, fantôme qu'une tradition donnait comme l'avertisseur des catastrophes dans la maison de Bourbon. Et sa conviction courut dans le palais, arriva jusqu'aux oreilles de Louis XV, lequel, à tout hasard, fit dire des messes pour conjurer les malheurs que devait avoir prédits le funeste *Petit homme rouge*, représenté en l'occurrence par Crispin tout de noir vêtu.

Après cette alerte, les représentations cessèrent pour ne reprendre que des années plus tard, quand Marie-Antoinette, devenue reine, n'eut plus à obtenir d'autorisation que de son mari.

Ce fut alors, la troupe étant fort augmentée, un empiétement dont se plaignirent les scènes parisiennes. On joua la comédie et l'opéra, et les acteurs à trente-six quartiers de noblesse prirent le titre de *Comédiens ordinaires du roi*.

Le bon Louis XVI n'était pas plus satisfait que

de raison de posséder ces artistes supplémentaires, d'autant plus qu'à la longue, les défauts des véritables comédiens devinrent l'apanage des amateurs. La jalousie, l'amour-propre, la vanité, la susceptibilité furent de la fête, causèrent des froissements, surtout entre la reine et la comtesse de Provence qui, poussée par son mari, finit par se retirer en ayant mine de trouver que la distraction n'était pas digne d'elle.

Au lieu de rire de la prétention, la reine voulut faire prévaloir la maison d'Autriche sur celle de Savoie et même sur celle de France, et la querelle aurait pu s'envenimer si le comte d'Artois n'y avait mis fin en les raillant gaiement toutes deux.

Enfin Louis XVI, ni plus ni moins qu'un époux bourgeois, n'aimait pas que l'on embrassât sa femme ou qu'elle donnât elle-même un baiser à quelque séduisant partenaire. Ce jeu de scène avait le don de l'impatienter ; mais n'osant le supprimer tout à fait, il en arriva à le proscrire aux répétitions, disant : « Que ces choses-là se faisaient toujours assez bien aux lumières sans qu'il fût besoin de les essayer si souvent. »

Pour le satisfaire, on convint qu'en fait d'embrassade les dames s'inclineraient et les hommes caresseraient les dentelles de leur jabot.

La troupe Montesson et la troupe royale étaient à couteaux tirés. On se moquait les uns des autres, on se gratifiait de sobriquets déplaisants. Le comte

d'Adhémar, long et maigre, cocasse en habit de berger, était surnommé *Tircis Laflèche*, par Mme de Montesson qu'il appelait en échange *In-folio Philis*, et l'on n'oserait affirmer que la reine fut épargnée dans cette petite guerre.

D'abord absolument privées, les représentations de Trianon comptèrent bientôt quarante spectateurs, chiffre maximum comme pour les académiciens. Peu après, il fallut accorder cette faveur aux officiers du roi, suivis de ceux du comte de Provence et du comte d'Artois, et l'on finit par inviter toute la Cour, ou presque, pour éviter des réclamations et des bouderies.

Chacun postula aussi pour faire partie des acteurs, mais les admissions furent rares, ce qui déchaîna les plus aristocratiques ambitions. On le vit quand il fallut un nouvel artiste pour incarner... l'ours, dans les *Chasseurs et la laitière*.

M. de Fronsac, premier gentilhomme de la Chambre, qui avait en vain argué de sa fonction pour obtenir le poste de souffleur et d'ordonnateur général, insista pour avoir le privilège de distribuer le rôle envié du quadrupède. Chaque compétiteur fit alors valoir ses titres, non comme comédien mais comme gentilhomme. Avoir du sang bleu, descendre des Croisés, monter dans les carrosses du roi, constituait, selon ces messieurs, des droits incontestables à revêtir la peau de l'ours et, pour éviter que les concurrents en vinssent à se jeter leurs parchemins à la

tête, Louis XVI décida de nommer lui-même l'heureux privilégié, mais en taisant son nom.

Ce serait une gloire anonyme ou elle ne serait pas.

Marie-Antoinette, que tout cela amusait beaucoup, joignit à l'ultimatum du roi l'ironie d'une permission dont personne ne se souciait, en autorisant les candidats à désigner celui d'entre eux qu'ils jugeaient avoir le mieux l'air à la chose.

Faute de nouveautés, la Comédie-Française reprit l'*Orphelin de la Chine* de Voltaire, ce qui encouragea Lemière à réclamer l'exhumation de sa pièce : la *Veuve du Malabar*, mauvaise tragédie, tombée à ses débuts en 1770, et restée depuis dans le plus profond oubli.

Pour attendrir la Comédie, le poète lui adressa des vers suppliants :

Par vos délais longs et sans fin
C'est assez me mettre à l'épreuve,
Vous qui protégez l'orphelin
Ne ferez-vous rien pour la veuve?

La pénurie du répertoire, beaucoup plus que cette supplique de mirliton, décida le Comité à essayer de galvaniser la dite veuve en l'entourant d'une pompeuse mise en scène.

Ce fut une réussite inattendue, mais dont ni l'auteur ni les acteurs, malgré le talent qu'ils déployèrent pour cette rapsodie, ne purent se flatter, car elle vint tout entière du nouvel état

des esprits. La *Veuve du Malabar* n'étant qu'un long réquisitoire contre le fanatisme, la superstition et même la religion, les précurseurs philosophiques s'en donnèrent à cœur joie d'applaudir des diatribes qui flattaient si bien leurs jeunes convictions.

On essaya en vain de contrebalancer ce courant de révolte impie, on eut beau faire pleuvoir sur le parterre un factum comique ridiculisant la pièce et composé, croit-on, par le mélancolique Gilbert, par Palissot, qui devait plus tard mendier un certificat de civisme à Chaumette, et par un vicomte touché de la grâce, devenu Blanc-Manteau, rien n'y fit, la pièce eut trente représentations consécutives, ce qui était rarissime.

Pour satisfaire davantage l'opinion publique, on changea le titre de *Veuve du Malabar* en celui de l'*Empire des Lois*. Dans le même ordre d'idées, l'*Amour Français*, qui exaltait Lafayette, fut appelé l'*Honneur Français*, tellement l'actualité s'imposait.

On alla plus loin encore sans craindre de friser le burlesque car, dès qu'il s'accomplissait un événement intéressant à Paris, en France, à l'Etranger, il fallait qu'il en fût fait mention par quelques vers, quelques répliques dans toutes les pièces jouées, ce qui ne manquait pas d'originalité quand on donnait, par exemple, des tragédies iroquoises ou mexicaines. Cela vous avait, avant la lettre, un petit air de revue de fin d'année pas

banal du tout, et nos humoristes littéraires n'ont rien inventé de ce chef.

La *Veuve du Malabar* devait avoir une triste répercussion en province, dans Toulouse restée monarchique quand toute la France devenait libertaire, et qui conservait, en plus, des ferments d'hostilité entre catholiques et calvinistes.

Cela amenait des heurts dans les meilleurs ménages, quand l'un des conjoints s'avisait de goûter les idées modernes et de trouver utile ou agréable ce qui était condamné depuis des siècles.

Un brave homme, nommé Crussol, drapier de son état, un tantinet philosophe après de nombreux voyages qui l'avaient dégourdi, subissait quotidiennement les reproches de son honnête épouse, restée d'une dévotion méticuleuse, tyrannique au point de blâmer les moindres divertissements et, en particulier, les spectacles par lesquels on devait être damné sans rémission. Toutefois, la perspective de flamber durant l'éternité, ainsi que le prédisait Mme Crussol, semblait si éloignée que le drapier n'en avait cure et ne manquait pas une des représentations données par les troupes de passage. Le pis était que la contagion gagnait sa fille Marianne, gentille petite qui trouvait plus récréatives les histoires contées par son père que les homélies débitées par sa mère, mais, serrée de près, ne pouvait encore avoir que des préférences toutes platoniques pour les joies du siècle.

Une circonstance inattendue lui permit de les connaître pour son malheur.

Appelée à Bordeaux, auprès d'une tante dont elle était l'héritière, la jeune fille partit avec Crussol, chargés l'un et l'autre d'un bagage de recommandations, de conseils, voire même de défenses suffisant pour les garder de tout péché jusqu'à leur mort. Hélas ! à peine écoutés à Toulouse, que pouvaient faire à Bordeaux les sages avis de Mme Crussol?... Rien !... et les voyageurs, pilotés par la tante d'humeur très gaie, purent apprécier les distractions mondaines et surtout le théâtre dont elle faisait ses délices, comme son frère. C'était une passion de famille que Marianne ne tarda pas à éprouver, et à tel point, qu'en écrivant à sa mère, elle se garda bien d'en rien dire, malgré sa franchise native, tant la suppression de ce plaisir lui aurait déjà paru pénible.

Pour être vraiment sincère, Marianne aurait dû aussi avouer que l'acteur chargé du rôle du Bhramine dans *La Veuve du Malabar* lui paraissait plus agréable à voir et à entendre que tous les autres artistes réunis, mais ces confidences-là ne se font pas si vite, et il fallut quitter Bordeaux sans en avoir soufflé mot à personne.

Par un hasard qui ne méritait ce nom que pour Marianne, le comédien d'Emery, le séduisant jeune premier, avait affaire à Toulouse et partit par le même coche que les Crussol. Sachant

combien sa profession sentait le fagot pour beaucoup de gens, il se donna comme un négociant cherchant une ville à son gré pour s'y établir et, pendant le trajet, manœuvra si bien qu'il fit la conquête du père après celle de la fille, sans être reconnu d'eux. Déroutée par le changement de costume, Marianne constatait simplement une ressemblance entre le voyageur et l'acteur, et ce dernier s'effaçait peu à peu devant son sosie.

Bref, d'Emery entra comme commis chez Crussol. Bientôt, renonçant aux lauriers du théâtre, il se sentit tout à fait la bosse du commerce, très disposé à auner du drap sa vie durant en compagnie d'une aimable épouse comme Marianne. Ce jeune homme n'avait pas beaucoup de suite dans les idées, puisque né bourgeois, fils d'un maître d'hôtel de la comtesse de Ganges, dame d'honneur de Mme Adélaïde, il avait quitté nom et famille pour jouer la comédie, et quittait les planches pour reprendre son nom d'Ussieux et fonder un foyer.

Quoi qu'il en fût, il croyait toucher au véritable bonheur, lorsqu'un prétendant évincé par la jeune fille vint se jeter à la traverse. En pleine église, alors que la bénédiction religieuse allait unir pour jamais d'Ussieux et Marianne, une délation apprit au prêtre que le fiancé n'était qu'un vil comédien! L'effet de la révélation fut foudroyant. Il devenait impossible de marier un excommunié, et c'est poursuivi par la réprobation générale que

le pauvre garçon dut fuir, renié, abandonné par tous, même par celle qu'il aimait tant.

Du moins, le croyait-il, mais Marianne devait rester fidèle à sa manière à son unique amour. Elle parvint à rejoindre d'Ussieux dans sa chambre d'hôtel et, sans le prévenir, sans s'inquiéter si son procédé radical serait de son goût, elle lui offrit une collation empoisonnée dont elle prit sa part avec un courage inouï. Ce sinistre repas de noces terminé, elle tomba dans les bras de son mari et, le couvrant de caresses passionnées, lui apprit que l'anathème ne les séparerait pas, qu'ils allaient être unis pour toujours dans la tombe.

Mais non, le comédien devait rester à l'écart !... Marianne seule mourut, d'Ussieux fut sauvé pour traîner une longue existence de misère. Il vécut fou, ayant, pour son supplice, de rares instants de lucidité pendant lesquels il revivait le passé.

IX

La Comédie-Française n'en avait pas fini avec ses tribulations. La plus forte qu'elle eût jamais éprouvée lui arriva en même temps que ses querelles avec les auteurs et en fut, du reste, le résultat, puisque la mauvaise humeur de messieurs les poètes et prosateurs ne trouva rien de mieux que de susciter un second Théâtre-Français pour ennuyer le premier. Ce ne fut pas sans brigues ni intrigues qu'ils y parvinrent, mais chacun s'employant à donner l'assaut, ils finirent par l'emporter, à l'immense satisfaction de tous et surtout de Calhava, surnommé l'ennemi du papier blanc tellement il aimait à griffonner.

Cet auteur trop fécond, inlassable à tous les points de vue, ne cessait ni d'écrire ni de déposer ses manuscrits chez les infortunés qu'il jugeait susceptibles de l'appuyer. Les chefs d'emploi en étaient accablés, en particulier Bellecourt qu'il honorait d'une visite hebdomadaire, si régulière qu'un mendiant, habitué de la rue, s'empressait d'aller tirer la sonnette de Bellecourt dès qu'il voyait poindre celui qu'il appelait, dans sa logique, M. l'auteur Mardi.

Une de ses pièces fut rendue à Calhava d'une manière assez originale, qui ferait faire une singulière figure à nos génies modernes. Elle lui fut remise sous le porche de la maison, par une maritorne en train d'éplucher des épinards et qui tira le manuscrit du tas d'herbes, en disant narquoisement : « Vous êtes le poète, vous venez chercher une comédie, la v'la ! »

Calhava avait de l'esprit, bien qu'il ne le prodiguât pas dans ses œuvres. Ayant fait des économies de ce chef, il les dépensa sans compter quand il s'agit de rédiger mémoires sur mémoires et de les faire parvenir à qui de droit par les moyens les plus étonnants, y compris la valise diplomatique et des bagages saisis sur un navire anglais. Cela tenait de la fantasmagorie. Les gentilshommes de la Chambre et les ministres se fâchaient, mais après avoir lu, bon gré, mal gré, le réquisitoire mettant sur la sellette le plus célèbre théâtre de France et essayant de prouver qu'il avait besoin d'être dédoublé pour mieux vivre.

Si spécieux que fût l'argument, il parut bon, à la longue. La Comédie-Française se vit condamnée, exécutée dans les formes soi-disant légales et, dépouillée de tous ses privilèges, se trouva encore dans l'obligation de faire aimable mine à ses bourreaux.

Tout en continuant de porter le titre de Comédie-Italienne, l'heureuse rivale de la Comédie-Française ne se gêna pas pour user des droits

qu'on lui conférait au mépris de la justice. Elle remplaça par tous les genres préférés du public ses chères Arlequinades, si tombées en discrédit qu'elles n'osaient s'éclairer qu'à l'huile tandis que les autres spectacles exigeaient de la bougie. Elle sut réunir tant d'excellents artistes que les premiers sujets des Français en conçurent de justes inquiétudes, notamment les ingénues et les amoureuses pour lesquelles la mode existait déjà d'être à peu près centenaires.

Sur la nouvelle scène, au contraire, il était bien porté d'avoir l'âge de son rôle. Cette simple différence eut pour résultat immédiat, aux Français, de pousser en avant Mlle Contat, que les vénérables titulaires de l'emploi trouvaient bon d'oublier dans la coulisse et qu'il fallut bien opposer à Mlle Verteuil, éblouissante de grâce et d'entrain. Fleury en profita également. Il obtint un avancement longtemps retardé pour lutter, lui aussi, comme jeunesse et brio, avec Dorgeville, fort applaudi sur la scène concurrente.

Les anciens de la troupe avait beau dire, en se rengorgeant, que le vrai Théâtre-Français était le leur, il n'en restait pas moins réel que le faux attirait le public, faisait de l'argent et choisissait à son aise parmi les pièces nouvelles que les auteurs, encouragés par la réussite, lui soumettaient tout d'abord.

La situation devint vite assez grave pour que chacun renonçât aux congés fréquents, au plaisir

peu confraternel d'aller souvent dans la salle pour critiquer les doublures, à l'égoïsme de laisser se morfondre les débutants dans des rôles capables d'assassiner leur talent en herbe. Il fallut créer une maxime de solidarité : « Aidons-nous les uns les autres », et la mettre en pratique, effort pénible pour ceux qui n'avaient jamais aidé personne.

Tout en rechignant, les fortes têtes de la troupe en passèrent par là et n'eurent pas lieu de s'en plaindre, le nouveau système rapportant à leur bourse s'il coûtait à leur orgueil.

Louise Contat avait débuté en 1776, à peine âgée de quinze ans. Sous la direction de Préville, ses merveilleux dons s'étaient fait jour. Tout de suite elle promit ce qu'elle devait si largement tenir plus tard, mais, comme Fleury, elle trouva la route semée d'obstacles.

Jolie, jeune, spirituelle, comédienne de race, elle se heurta contre Mlle Vadé, beaucoup bien moins douée, mais supérieurement protégée. Contat ne perdit pas courage ; toujours pourvue de rôles ingrats, la colère qu'elle en éprouvait lui donnait le coup de fouet, lui faisait prouver que même sans l'aide ni la permission de personne, elle pouvait reléguer au second plan les actrices favorites. Quand, enfin, on l'autorisa à avoir du talent, elle prit d'emblée la place qu'avait occupée Mlle Dangeville et vit les auteurs à ses pieds, la conjurant d'accepter les meilleurs rôles, ce

qu'ils n'auraient guère osé faire quand le Conseil des Anciens gouvernait par le régime de la terreur.

Ils étaient la majorité, les vieux !... Ils pouvaient avec leur poignée de fèves, légume littéraire, arbitre du sort des auteurs depuis Molière, faire trembler les plus fiers écrivains. Devant la menace de fèves noires signifiant le refus brutal, tout le Parnasse baissait la tête et faisait des platitudes pour l'obtention des bienheureuses fèves blanches, emblème de triomphe, ou, à leur défaut, des fèves bigarrées qui impliquaient seument des corrections.

L'établissement du bulletin, avec opinion motivée de chaque membre du Comité, eut lieu beaucoup plus tard.

Contat aimait si fort son métier et le respectait si bien qu'elle n'admettait pas que l'on allât jouer sur les théâtres privés quand on appartenait à la Comédie-Française. Elle blâmait Fleury de se prodiguer chez la Guimard, chez Mme de Villeroi et même chez Monsieur, frère du roi, disant que c'était s'abaisser, les meilleures chambrées ne valant pas le grand public pour un véritable comédien.

Fleury lui donnait raison, sans pour cela cesser de promener son élégante impertinence sur toutes les scènes particulières un peu cotées.

Le monde et le demi-monde, représentés par la duchesse de Villeroi et par la Guimard, jouaient

ce qu'on appelait le « Grand Trottoir », c'est-à-dire le haut genre. Chez Monsieur, au contraire, on ne se piquait pas de raffinement et le *répertoire de la feue reine* y brillait de toutes ses grivoiseries, sans qu'aucun spectateur parût choqué.

Il y avait pourtant de quoi l'être, mais la chaste, la pieuse, l'inattaquable Marie-Leczinska ayant fait ses délices de cette littérature archipoivrée, personne n'avait à témoigner d'une pudibonderie qui aurait pu sembler une attaque à la royale défunte.

N'ayant pas à garder les mêmes ménagements, nous pouvons manifester notre surprise devant cette préférence d'une femme si collet-monté, devant ce goût du mot leste, des situations équivoques, des gestes scabreux, tout le bagage licencieux des auteurs dont le nom seul évoquait le scandale.

Marie-Leczinska, trop dépourvue de passions, se rattrapait sur la gaudriole, et, comme tout doit s'équilibrer en ce bas monde, elle établissait ainsi une moyenne avec ses orémus en se permettant une faiblesse superficielle, le plaisir de rire à des gravelures si fortes qu'il fallait les écouter sous la protection de l'éventail.

Mais il faut croire qu'elle avait un calendrier spécial pour inscrire ses jours de comédie.

Donc, on jouait à Brunoy ce fameux répertoire plus que vif. Il était interprété, heureusement, par des artistes gagés, non par des princes du sang,

et le public qui l'écoutait n'était pas précisément trié sur le volet. On y admirait des personnes charmantes, dont la réputation seulement était si déchirée que Chalgrin, l'architecte constructeur de la salle, se fit un scrupule d'y conduire sa femme.

Ce mélange était la suite de la querelle entre Marie-Antoinette et sa belle-sœur. La reine, froissée de l'attitude du prince et de la princesse qui, en l'invitant à venir entendre des professionnels, paraissaient lui reprocher encore de s'exhiber elle-même sur son théâtre, refusa d'assister à aucune de ces représentations. Il en résulta un grand laisser aller, une liberté qui, de la scène à la salle, rappelait un peu trop les parades de la foire. On dit alors, pour sauver la situation, qu'à Brunoy on jouait entre hommes, ce qui permit de lancer force invitations sans en discuter les destinataires.

Fleury ne parut pas sur cette scène dès le début. Il était à ce moment en représentations à Fontainebleau où séjournait la Cour. C'est là qu'il reçut une demande pressante de Monsieur pour aller à Brunoy jouer le *Galant Escroc*, pièce très dégourdie de Collé, dans laquelle un certain comte de Guelphar se conduisait fort mal avec une femme d'ailleurs peu intéressante.

Pour mieux rendre les personnages de l'époque qu'il interprétait, Fleury avait coutume de choisir un modèle parmi les gens en vue, et plus ce

modèle était reconnaissable, plus celui qui l'avait fourni était flatté. Cette imitation donnait un brevet de chic, comme aujourd'hui les cruelles caricatures de Sem. Il arriva même que des vaniteux, désireux d'acquérir encore plus de notoriété, firent à l'acteur des propositions d'argent ou de protection pour le décider à montrer sur les planches leurs mérites augmentés et leurs défauts diminués ; mais Fleury faisait le dédaigneux et n'acceptait pas tout le monde dans sa galerie.

Trouver un sosie au comte de Guelphar était délicat, le monsieur étant peu sympathique. Aussi Fleury s'en tira-t-il par ses propres forces ou à peu près, n'empruntant que quelques traits méchants à un vicomte sans importance.

Cette réserve lui valut un attrapage sérieux d'un des familiers du comte de Provence. Le fringant courtisan, connu pour ses passagères bonnes fortunes, lui reprocha d'avoir choisi comme type un être quelconque, sans naissance, dont la vicomté consistait en la possession de ses talons rouges et de son plumet, et qui ne pouvait, par conséquent, faire preuve que d'un esprit de manant. Pour railler galamment une femme, pour la blesser à vif tout en conservant *la révérence dans la voix*, il faut la manière, dit le censeur, et il se proposa en exemple, offrant à Fleury de le faire assister à la scène de rupture qu'il devait avoir avec une ravissante femme de la Cour.

Sans y chercher, Fleury fut témoin de cette entrevue, le soir même, dans une charmille du jardin, et il dut s'avouer, en effet, qu'il était bien loin de la vérité comme odieux persiflage, insultante politesse et raffinée méchanceté.

Après tous ses tourments, la Comédie-Française il retrouva un peu de calme et eut la satisfaction d'inaugurer enfin, en 1782, la nouvelle salle du Faubourg Saint-Germain, commencée depuis si longtemps, espérée, attendue avec impatience comme devant donner plus de relief à messieurs les comédiens du roi.

Très massive extérieurement, la salle parut jolie à l'intérieur, encore que l'on eût fort lésiné sur la décoration trop sèche, trop blanche, donnant l'impression d'être en sucre. Passant sur ces détails, on constatait une amélioration précieuse pour les artistes, croyait-on, mais qui ne devait l'être, en réalité, que pour les spectateurs. Debout depuis des siècles, le parterre allait enfin s'asseoir, et l'on comptait que cet adoucissement à sa position le rendrait plus indulgent, qu'il s'abstiendrait de siffler avec une facilité qu'expliquait sa lassitude... Eh bien ! non, le parterre n'en siffla que de plus belle !... Bien installé, il s'en donna à cœur joie, dès le premier jour, pour n'en pas perdre l'habitude. Il siffla fort et longtemps le prologue dû à un nommé Imbert, lequel avait du reste versifié de manière à provoquer ce genre d'appréciation.

Sur ce fâcheux début, la Comédie repêcha une pièce anonyme, d'abord refusée à l'unanimité, vu la coutume de ne vénérer que les écrivains connus, fussent-ils mauvais. On l'accepta faute de mieux, pour avoir ensuite la mortification d'apprendre qu'elle était née de M. de Laharpe et pouvait compter parmi ses meilleures productions.

Cette comédie, tout à fait en dehors du genre de l'auteur, se nommait : *Molière à la nouvelle salle ou les audiences de Thémis.* C'était une sorte de revue où Laharpe passait au crible, avec un entrain rare chez lui, la manière d'écrire et de juger, l'ignorance impertinente des journalistes, le mauvais goût des littérateurs en vogue, l'étrange fantaisie qui faisait préférer par le public les spectacles les plus vulgaires, les mots nouveaux, les modes ridicules, etc... tout cela présenté de la façon la plus heureuse, la plus légère, comme pour faire oublier la lourdeur de ses œuvres précédentes.

Mlle Contat y fut délicieuse sous la figure du Vaudeville et Dugazon, en femme, remporta un succès de haut comique. Il personnifiait la grosse tragédie populaire, embéguiné de crêpes noirs et de rubans flamboyants, portant semées sur sa robe les exclamations rituelles du genre : Ciel !... Dieu !... ma mère !... Crime !... Vertu !... Amour des hommes !... cette dernière si drôlement placée qu'il fallut la supprimer malgré le fou rire qu'elle déchaînait. Il est vrai que Dugazon la remplaça

par le mot expressif : Nature ! en vedette sur la queue de sa robe, qui n'obtint pas moins de réussite.

Voilà donc la Comédie désenguignonnée et justement par une pièce dépourvue de toute qualité classique.

M. de Laharpe qui, même lorsque ses œuvres tombaient à plat, se croyait Apollon, on conçut une recrudescence d'orgueil peu faite pour lui ramener les sympathies éloignées par son caractère présomptueux et autoritaire. Il alla si loin qu'on lui répondit par cette évaluation de ses mérites :

Si vous voulez faire bientôt
Une fortune immense autant que légitime,
Il vous faut acheter Laharpe ce qu'il vaut,
Et le vendre ce qu'il s'estime.

Tout bouffi de sa victoire, il voulut aussi se couronner de lauriers d'un autre genre et s'éprit en coup de foudre d'une spectatrice dont les applaudissements l'avaient doublement flatté. Ostentatoire jusque dans ses faiblesses, Laharpe lui adressa sans se cacher une déclaration en vers qui tarda d'autant moins à devenir publique que l'objet de ce transport était la petite Cléophile, vaguement danseuse à l'Opéra et beaucoup plus sûrement coryphée de la galanterie.

Partie d'assez bas, cette beauté avait fait un chemin rapide, dans d'excellentes conditions, sauf

une étape malencontreuse qui lui avait valu la moitié du palais en argent. D'ailleurs, cette petite réparation n'empêchait pas ses admirateurs de lui trouver une voix d'or, et le poète jugea son langage si harmonieux qu'il se produisit partout avec elle, même sous la Coupole Sacrée, scandalisant ainsi le monde, les lettres, les philosophes et la prude Académie tout ébouriffée de voir un des Quarante jeter sa gourme si tard.

L'idylle tourna plutôt mal pour Laharpe. Après la Cléophile, dit cette mauvaise langue de Fleury, il lui fallut renoncer au commerce des mortelles pendant un certain temps, s'enfermer avec les Muses, et rafraîchir ses idées aux pures sources de l'Hippocrène.

La première tragédie : *Agis*, jouée dans la nouvelle salle, ne fit que passer. Elle était d'un débutant, Laignelot, fils d'un boulanger de Versailles et fort protégé par la Cour. Il en témoigna sa gratitude en votant la mort de Louis XVI, car cet auteur raté fit un conventionnel parfait.

La reprise des *Philosophes* de Pallissot, eut le même sort. Le parterre faillit tout casser quand il vit personnifier J.-J. Rousseau par un acteur marchant à quatre pattes, et, pour les rares représentations qui suivirent, Crispin dut entrer sur ses deux pieds, comme tout le monde.

Pallissot prit sa revanche avec sa comédie : *Les Courtisanes*, rebutée en 1774, parce que la vertu des actrices du Théâtre-Français s'était refusée à

interpréter des rôles si peu convenables. Un certificat de bonne vie et mœurs, si on peut dire, fut donné à cette pièce par la police, sur les instances de Crébillon le Censeur qui avait les idées larges, et, muni de ce viatique réconfortant, Pallissot obtint du Comité un nouvel examen. Ce dernier ne fut pas plus favorable que le premier ; on y adjoignit même des commentaires capables de mettre en fureur l'écrivain le plus modeste, car on y décréta que si le sujet était indécent, il manquait en revanche d'action, de goût, d'intérêt et d'intrigue.

Ainsi blackboulé pour la seconde fois, et de quelle façon !... Pallissot ne se tint pas pour battu. Il se raccrocha à la branche qui paraissait le moins destinée à le soutenir, il fit appel à la religion et mit en campagne tous les dévots de sa connaissance, en leur persuadant que rien ne serait meilleur pour l'épuration des mœurs que de montrer le danger qu'elles courent sous l'influence perverse des courtisanes. Il présenta la chose à la manière antique, quand on enivrait les ilotes pour guérir les gens distingués de la soif, et fit si bien que l'archevêque de Paris, séduit par ce nouveau genre de prédication, obtint du roi l'ordre de faire jouer d'urgence cette comédie devenue édifiante sans le savoir.

Un seul changement fut imposé, celui du sous-titre, primitivement : *Ecole* des mœurs, qui devint : *Ecueil* des mœurs. Moyennant cette volte-face, tout

passa sans encombre, le public souligna par des bravos quelques allusions à la sagesse du roi, et la folle troupe des hétaires en renom : Duthé, Guimard, d'Hévieux, Arnould, en tête, faisant corbeille au balcon, applaudirent en connaissance de cause tous les traits mordants de la satire.

Guimard déclara même qu'elle n'aurait jamais pensé qu'il fût si amusant de se voir pendre en effigie.

X

De temps à autre, pour se distraire, les acteurs des Français ne détestaient pas un petit duel, soit avec quelque Philistin, soit avec un confrère. Dugazon, spécialement, avait la provocation facile. Aussi, n'eut-il de cesse avant d'avoir réglé, dans un fourré du bois de Boulogne, le différend survenu entre lui et Dazincourt.

Toute la troupe ayant pris fait et cause pour l'un ou l'autre des belligérants, il fallait en finir avec ces deux camps séparés par... une casaque de valet. Mais une casaque sortant de l'ordinaire, la casaque rouge, insigne des grands rôles d'antichambre, livrée des Mascarille de haute volée et non pas des petits laquais de bas étage.

Dugazon et Dazincourt voulant tous deux monopoliser ce vêtement somptuaire, dit Grande Casaque en argot de théâtre, et y ayant des droits égaux, l'entente devenait difficile. Une rencontre fut donc résolue. Dugazon avait pour témoins Fleury et Dessessarts, homme instruit, affable, fin, excellent comédien que son énorme embonpoint, entretenu par un appétit formidable, cantonnait dans certains rôles.

Dazincourt, rival de Dugazon, avait toujours, suivant Fleury, l'air et les manières d'un aristocratique valet de chambre destiné à finir homme de confiance ; il aimait l'ordre, la régularité et semblait brosser son caractère comme ses habits. Moins brillant que Dugazon, il plaisait par l'égalité de son talent et de son humeur ; toujours poli, souvent aimable, il se montrait bon camarade en dehors de ses prétentions à la Grande Casaque.

Ses témoins étaient un ancien militaire nommé Pierre Boucher et un comique des Français, Auger. Ce dernier, tout en possédant beaucoup de qualités de métier, se montrait dangereusement brouillon et n'avait pas son pareil pour estropier les vers et caricaturer les situations. On lui reprocha longtemps d'avoir, dans les *Plaideurs*, si mal respecté l'arithmétique et la rime. Ne dit-il pas, en effet :

Et si dans la province,
Il se donnait en tout vingt coups de nerfs de bœuf,
Mon père, pour sa part, en emboursait *dix-huit*.

Modification aussi pénible pour l'oreille que pour la poésie.

A cette époque, les duels étaient un peu plus sérieux qu'aujourd'hui, mais ce ne fut pas ce jour-là. Les deux comédiens se firent mutuellement une estafilade, le sang eut l'air de couler

et, s'estimant alors satisfaits de ce sacrifice à l'honneur, chacun d'eux consentit à ce que l'autre revêtit à son tour la Grande Casaque. La paix conclue on la signa, bien entendu, chez un traiteur voisin où Dessessarts engloutit avec désespoir de la mauvaise poularde, pendant qu'Auger s'abreuvait avec enthousiasme de méchant vin de Suresnes.

Il s'ensuivit une indisposition générale, Auger faillit y rester. Il s'en tira pourtant, mais pour mourir de chagrin, peu après, en se voyant ruiné par la faillite du prince de Guéménée, gendre du prince de Soubise auquel coûtait si cher sa maison galante.

Les trente-quatre millions de déficit du beau-fils jetèrent le trouble dans les finances du beau-père. Tous les parents et alliés se cotisèrent afin de diminuer le passif. Mme de Guéménée, comme première aide à son mari, trouva douze millions en vingt heures sur ses biens personnels, les Rohan réunirent seize cent mille livres, le prince de Condé offrit son crédit, mais cela ne pouvait parer qu'au plus pressé et c'en était fini des prodigalités légendaires de la maison de Rohan.

C'est alors que l'Opéra montra de quoi sont capables des rats reconnaissants. Mlle Guimard dirigea le mouvement et, sous son influence, toutes les jeunes personnes qui avaient eu part aux largesses du prince de Soubise décidèrent qu'elles n'en sauraient plus profiter, qu'elles re-

nonçaient aux pensions qu'il leur servait avec tant de munificence et dont l'emploi était tout trouvé en faveur des militaires, des gens de lettres et des domestiques entraînés dans le désastre du prince de Guéménée. Pour nous, ajoutaient ingénûment ces dames, nous avons d'autres ressources et nous ne perdrons rien, monseigneur, si vous nous conservez votre estime.

Ce beau morceau de littérature fut composé et signé par les intéressées en la loge de la Guimard, le 6 décembre 1782. Il est regrettable qu'on ne sache pas au juste quelle suite lui fut donnée.

A peu près en même temps, la béate Mlle Luzy se sentit tout à fait possédée de l'amour divin et quitta la Comédie-Française où déjà, depuis plusieurs années, elle se montrait détachée des joies humaines. C'était d'ailleurs réciproque, car les tentations du siècle semblaient quelque peu la négliger et sa retraite ne fit pas couler beaucoup de pleurs.

Elle se réfugia dans une petite maison de la rue du Jardinet, changea presto un boudoir en oratoire pour bien soigner la mise en scène et commença à vivre en recluse aimable, indulgente, n'ennuyant pas ses amis des détails de sa conversion et n'oubliant pas qu'ils conservaient les faiblesses qu'elle avait répudiées. Peu à peu, elle meubla sa solitude, reçut agréable compagnie, tint bonne table, mais se garda bien d'avoir une conversation trop mystique, laissant aux cir-

constances le soin de répartir la grâce sur les mécréants.

Elle n'essaya d'en convertir qu'un seul, pour le bon motif, pour effacer saintement, par le sacrement, ce qui pouvait encore apparaître de damnable dans son passé. Malheureusement, l'élu n'avait pas l'humilité nécessaire pour accepter la pénitence d'épouser une repentie, il l'avait déjà prouvé et, pour la seconde fois, Fleury dut se dérober en se demandant ce qu'il avait de particulier pour qu'on lui proposât toujours des Madeleine en justes noces. Il faillit se brouiller de nouveau avec Dugazon qui avait machiné cela, faisant valoir à son camarade, comme circonstance atténuante, les dix-huit mille livres de rentes de Mlle Luzy.

Un événement plus favorable pour Fleury survint sur ces entrefaites, lui donnant à la Comédie-Française une situation qu'il n'avait pas osé rêver si vite. Il se voyait condamné à rester troisième, constamment effacé par Molé et Monvel et, du jour au lendemain, il se trouva second, passé ancien, libre de choisir ses rôles et de les jouer à sa guise... Monvel était parti, laissant vide une place que personne, pas même Molé toujours ennemi de Fleury, ne pouvait empêcher celui-ci de prendre.

La disparition inattendue de Monvel bouleversa le théâtre et souleva partout mille suppositions malveillantes, même injurieuses ; toutes

les gazettes en amusèrent leurs lecteurs, brodant sur la vérité du fait les plus étonnants mensonges. D'ailleurs, les mieux disposés en faveur de l'acteur ne pouvaient comprendre qu'il délaissât une position enviée, des succès quotidiens, pour s'en aller au loin, en Suède où il pourrait, peut-être, ne pas retrouver la même faveur qu'à Paris. Les autres, jaloux de sa chance ou lésés par sa fuite, lui en voulaient à mort d'avoir rompu ses liens avec tant de désinvolture. En réalité, l'artiste avait longtemps hésité avant de prendre la porte si incorrectement. Depuis près d'un an, Gustave III l'appelait à Stockholm, lui offrant des conditions magnifiques comme premier comédien et directeur de la troupe royale. De plus, pour flatter davantage son amour-propre, le souverain l'avait nommé son lecteur. Cette nouvelle marque de bienveillance décida Monvel à brusquer le dénouement.

Il n'essaya pas de rompre son contrat avec la Comédie-Française, ni d'obtenir l'autorisation de la Cour. Les négociations pouvaient être longues, échouer en fin de compte, le laissant dans une position très fausse et, devant tant d'obstacles, sûr d'acquérir là-bas la gloire et la fortune, Monvel prit une résolution décisive. Il partit comme on s'évade, abandonnant en ingrat le théâtre où il avait conquis sa renommée, les comédiens qui l'aimaient et le public qui l'acclamait.

Fleury s'empressa d'user de ses droits nou-

veaux. Une très originale comédie de Dalainval : *l'Ecole des Bourgeois*, n'avait pas été jouée depuis la mort de Bellecourt qui s'était établi dans le rôle du marquis ainsi que dans un fief, décourageant tous les imitateurs. Il fut question de la reprendre. Molé, peu soucieux de lutter contre le souvenir du créateur, refusa le rôle qu'avait si bien interprété son camarade défunt.

Plein d'ardeur, Fleury le réclama à la profonde stupéfaction de Mme Bellecourt, laquelle s'imaginait sans doute que son époux étant trépassé ses rôles devaient être enterrés avec lui.

— Comment, après mon mari ! s'écria-t-elle.

Sans se déferrer, Fleury lui répondit que si un comédien meurt, la comédie ne meurt pas. Il le démontra péremptoirement en remportant le plus durable succès de sa carrière. Il ne quitta plus ce rôle, n'y fut jamais doublé et le joua encore pour sa représentation d'adieux.

En dehors du mérite de son jeu, Fleury dut une part de sa réussite à la suppression d'une syllabe. Comme les gens de qualité, il jugea en scène que c'était bien suffisant de dire : Mame, au lieu de Madame, à une personne de peu, bourgeoise ou marchande, et employa ce terme, semi-familier, semi-dédaigneux vis-à-vis d'une de ses partenaires. Il prononça son : Mame Abraham, avec une telle science de l'impertinence que tous les talons rouges et les grandes dames à panache en furent ravis... Mame Abraham !... Ce Fleury

parlait comme un gentilhomme de bonne race, c'était délicieux!... On l'applaudit donc pour sa trouvaille que Bellecourt lui-même n'avait pas su faire.

De nouveaux rôles achevèrent de le mettre en lumière. Les journaux le citèrent enfin avec Molé. C'était la mauvaise fortune conjurée et Fleury oublia vite sa longue attente, ses déceptions, ses accès de découragement, car il pleurait souvent de dépit, de rancune, le pauvre comédien qui se sentait brûlé du feu sacré et ne pouvait le prouver, qui se voyait condamné à l'obscurité en pleine jeunesse, en pleine force, malgré son travail, ses efforts, sa conviction qu'il pouvait être quelqu'un, inscrire son nom à côté de tous ceux dont il admirait le talent sans jamais chercher à le copier.

Mais, plus tard, vieilli, arrivé au sommet, ayant réalisé son rêve, Fleury pensait encore avec émoi à ce qui serait advenu de lui, si Gustave III n'avait pas eu le caprice d'enlever Monvel à la Comédie-Française.

L'année 1784 fut fertile en originalités de tous genres, à commencer par les modes de plus en plus insensées. Les élégantes, lasses des paniers depuis 1781, portaient des fourreaux si légers et si étroits que d'Alembert en concluait que les femmes avaient résolu le problème qu'elles cherchaient depuis deux mille ans : celui de montrer leurs charmes avec décence. Les hommes, aussi ridicules dans leur genre, exhibaient des fracs

écarlates ornés de boutons noirs larges comme des soucoupes, de tout petits chapeaux, de gros paquets de cheveux ballottant sur leur collet et, enfin, les plus mirliflors, des gilets à estampes. Sur ces vêtements usuels étaient peints des animaux, des fleurs, des paysages, des faits historiques, et même, comme suprême recherche, les portraits des héros de l'actualité.

Condé, Lafayette, d'Estaing, de Broglie, etc., virent leur gloire consacrée par les gilets des petits-maîtres.

Ce fut le premier Panthéon des grands hommes.

Mesmer, son baquet et ses tringles, achevaient de détraquer les cervelles peu solides ; M. de Calonne vidait avec entrain les bas de laine français déjà si bien explorés par M. de Guéménée ; mais, en heureuse opposition à tant de prodigalités, le curé de Saint-Sulpice, précurseur des ventes de charité, inaugurait en l'honneur de ses pauvres un système qui révolutionna le commerce des fanfreluches, et lui valut une réclamation de Mlle Bertin contre sa concurrence déloyale.

Connaissant toutes les faiblesses de ses ouailles, habile à les employer de manière à les excuser, ce bon chanoine installa chez lui une douzaine de comptoirs tenus par les clercs les plus jeunes et les mieux tournés de son Eglise. Ces Eliacin débitaient pieusement les chiffons à la mode que les belles dames se faisaient un devoir

d'acheter à haut prix, pour le bien-être des faméliques et la satisfaction des jolis vendeurs qu'on devait encourager dans cette voie nouvelle.

Le résultat fut si productif qu'il fit école. Tous les curés des paroisses riches devinrent plus ou moins marchands de frivolités.

Pour couronner une année si pleine de fantaisie, il fallait quelque chose de très extraordinaire. Beaumarchais le fournit avec *La folle journée*, dont on a si bien dit qu'il fallait encore plus d'esprit pour la faire jouer que pour l'écrire.

A ce moment, la comédie en général ne déchaînait pas le succès. Elle subissait une crise provoquée par la difficulté de satisfaire le goût public, détaché de l'ancienne littérature qu'il trouvait trop pompeuse, trop passionnée ou trop vulgaire. Dédaignant Molière dont les termes libres choquaient la délicatesse des raffinés, on n'accordait plus qu'une mince estime à Regnard, on rebutait Dancourt, et Lesage passait pour grossier. Seuls, les auteurs mettant en scène des personnages froids, musqués, raisonneurs, ennuyeux, trouvaient grâce devant les spectateurs qui se reconnaissaient dans ces fantoches parlant le jargon du jour.

Il n'y avait plus d'intermédiaire entre ce genre gourmé et les sottises inconvenantes de la foire. Tous les auteurs qui avaient essayé de combler le vide n'avaient réussi qu'à l'accentuer par des productions sans intérêt, manquant de la gaieté

et du génie comique que Beaumarchais avait déjà prodigués dans le *Barbier de Séville*.

Chacun parlait des *Noces de Figaro*, suite du *Barbier de Séville*, que la Comédie-Française en ignorait encore le premier mot, car l'auteur, prévenu que son œuvre ne serait pas autorisée, le roi l'ayant déclarée injouable, s'inquiétait seulement de la faire connaître à ceux qui pouvaient l'aider de leur influence.

Un moment, Beaumarchais crut avoir réussi, il espéra faire représenter sa pièce chez le comte d'Artois.

En effet, malgré le premier veto de Louis XVI, les comédiens reçurent l'ordre, dès avril 1783, d'apprendre pour le service de Versailles le *Mariage de Figaro*, et ce fut alors un enthousiasme général dans la troupe. C'était à qui ferait partie de la distribution.

Préville refusa le rôle de Figaro, préférant celui de Brid'oison, qu'on estimait peu important et dont il fit un chef-d'œuvre. Dazincourt accepta la lourde tâche de faire vivre le principal personnage, pour lequel il eût fallu, cependant, plus de chaleur et d'imprévu qu'il n'en pouvait fournir ; Molé joua Almaviva qu'il avait déjà créé dans *Le Barbier* ; Mlle Contat incarna Suzanne, Mlle Sainval interpréta la Comtesse, et Mlle Olivier, possédant toutes les qualités qu'on pouvait souhaiter à Chérubin, fut le plus ravissant page du monde.

Fleury, lui, n'eut rien. Il ne pouvait prétendre qu'à Grippe-Soleil et n'en voulut pas, ne s'estimant pas encore assez arrivé pour faire quelque chose d'un rôle peu avantageux.

On ne savait pas où la comédie serait jouée. On parla des petits appartements, puis de Choisy, de Bagatelle, de Trianon, de Maisons, de Brunoy. En attendant, on répétait mystérieusement au théâtre des Menus, par tolérance du comte d'Artois désireux d'être agréable à la reine, auprès de laquelle le comte de Vaudreuil soutenait Beaumarchais, qui lui avait fait gagner un pari considérable contre M. de Miromesnil.

On décida enfin que la représentation aurait lieu au théâtre des Menus. Ce premier point éclairci, il restait encore à savoir quelque chose d'assez important : devant quels spectateurs, par l'ordre et aux frais de qui ?... Triple question qui resta sans réponse. Néanmoins, on prit date pour le 13 juin, un vendredi, sans en savoir davantage. Au dernier moment, Paris et Versailles tout entiers voulurent être de la cérémonie, et l'on comptait sur une soirée mémorable quand, le jour même, à midi, arriva un ordre exprès du roi d'empêcher la représentation.

Dans l'impossibilité de prévenir personne, on laissa venir tout le monde. Le soir, six à sept cents voitures durent tourner bride devant la défense souveraine. Le lendemain, la Comédie-Française et la Comédie-Italienne, mandées par M. Lenoir,

lieutenant de police, recevaient l'interdiction absolue, sous peine de désobéissance au roi, de jouer l'œuvre de Beaumarchais sur quelque théâtre et en quelque lieu que ce fut.

Beaumarchais, loin d'être ému par ce revers, n'en parut que plus orgueilleux, disant même avec insolence que si Louis XVI continuait à s'en mêler de la sorte, il était certain d'arriver au Théâtre Français. Il paya environ 10 à 12.000 livres de frais, d'un air ravi, sentant bien que l'opposition, qui commençait à se dresser contre n'importe quel acte du pouvoir absolu, lui viendrait en aide avant qu'il fût longtemps.

Il se chargea de préparer le terrain et commença son siège par le comte d'Artois, très piqué au fond de n'avoir rien pu pour Beaumarchais alors que l'écrivain comptait sur sa protection. Il suivit par le comte de Vaudreuil, oracle de la société de la reine, qui s'ingénia à réparer l'échec en provoquant d'augustes curiosités féminines. Pour les satisfaire M. de Vaudreuil demanda de faire jouer *Les Noces de Figaro* chez lui, à Gennevilliers, devant un auditoire restreint. Il en obtint la permission, après avoir fait sonner bien haut que Beaumarchais avait apporté d'importants changements dans sa pièce et que M. Gaillard, de l'Académie Française, chargé de censurer l'ouvrage, n'y trouvait plus rien à reprendre.

La représentation eut donc lieu. Seulement, l'intimité annoncée comprenait quantité de spec-

tateurs et la reine, accompagnée du comte d'Artois, y assistait en loge grillée.

Quand le roi voulut avoir l'opinion de son frère sur cette représentation d'essai, le prince lui glissa son avis à l'oreille, en employant des termes si caractéristiques qu'il était impossible de les prononcer tout haut et qu'on les traduisit en disant que : d'un bout à l'autre, la pièce était du *tempérament* et encore du *tempérament*...

Louis XVI en rit beaucoup, n'en parut pas autrement offusqué pour lui-même, mais n'y gagna pas l'envie de lever son interdiction.

La finesse de Beaumarchais se joua de toutes les résistances. Celle du roi comptait à peine à ses yeux, il trouvait plus importante celle de M. de Breteuil, ministre de Paris, et ne négligea rien pour la vaincre. M. de Breteuil était accessible, Beaumarchais lui dépêcha maintes jolies solliciteuses, mourant d'envie de voir jouer les *Noces de Figaro* et dont les prières ne furent pas désagréables à son Excellence. Le comte d'Artois, en qui rien ne faisait prévoir le sévère Charles X, continua d'appuyer la requête, la reine ne dédaigna pas de donner un avis favorable, il y eut coalition dans les hautes sphères pour faire entendre au public les sanglantes épigrammes dont les fouettait un auteur porté au Capitole par ses victimes.

Le ministre se relâcha peu à peu de sa sévérité, mais avant de donner la moindre approbation à

l'ouvrage, il voulut en entendre la lecture en compagnie d'hommes de lettres de son choix.

C'était la moindre des exigences pour un personnage aussi retors que le sieur Caron. Il arriva devant l'aréopage tout modeste, tout résigné à se soumettre, sans réserve, au plus grands sacrifices pour prouver l'innocence d'une œuvre injustement taxée d'immoralité. Sous ce masque, avant d'avoir lu une ligne, il avait à moitié corrompu ses juges qui étaient, outre le ministre : MM. Gaillard, Champfort, Ruthière, Mme de Matignon, fille de M. de Breteuil, et quelques amies de celle-ci.

La lecture ne s'effectua pas d'abord sans interruption ni critiques, et c'est là que Beaumarchais montra sa force. Il acceptait humblement les observations, renchérissait même sur le blâme qu'il déclarait mérité ; puis revenait, discutait, tournait la chose en plaisanterie, présentait la phrase incriminée sous un jour nouveau, prodiguait la verve, l'esprit, la logique, amusait ses censeurs à tel point qu'ils finissaient par applaudir ce qu'ils avaient mis à l'index. Ce fut une scène de comédie admirable. Loin de retrancher, on en arriva à ajouter. M. de Breteuil collabora même par un mot que Beaumarchais trouva génial, capable à lui tout seul de sauver le quatrième acte, Mme de Matignon consentit à ce que le charmant vaurien de page portât ses couleurs, et Champfort déclara qu'on ne résistait pas à semblable magicien.

La cause était gagnée ; l'opposition du roi fut

escamotée et le 27 avril 1784, on voyait à la Comédie-Française le triomphe de Beaumarchais.

Bien avant l'ouverture des bureaux, on assiégeait les portes du théâtre... Et qui ?... de grands seigneurs et des femmes de l'aristocratie qui n'avaient pu obtenir leurs places à l'avance.

Dès onze heures du matin, la duchesse de Bourbon avait envoyé des valets de pieds pour attendre la distribution des billets, fixée à quatre heures ; Mme de Talleyrand, réputée avare, payait une loge le triple de sa valeur ; la comtesse d'Ossun, peu aimable de nature, se montrait polie, même avec les portefaix, pour passer avant son tour ; des cordons-bleus recevaient sans protester les égalitaires bourrades de la foule, tandis qu'à l'intérieur du théâtre des gens du monde dînaient avec les acteurs qu'ils connaissaient, pour attendre plus à l'aise le moment de s'installer. Trois cents personnes des plus titrées changeaient le temple en un élégant cabaret ; l'argenterie tintait, les bouchons sautaient comme aux Porcherons, et la comtesse de Senecterre, ayant perdu ses provisions dans la bagarre, dut avoir recours à l'obligeance du gros Dessessarts qui n'était jamais pris au dépourvu quand il s'agissait de victuailles.

La salle présentait un aspect éblouissant.

Toute la Cour, toute la noblesse, toute la beauté, toute la célébrité, toute la richesse, tout ce qui tenait le haut du pavé, tout ce qui dominait était là !... Maîtres désireux de voir comment les bernaient

les domestiques,... patriciens empressés d'apprendre comment les raillait le populaire, riaient à l'avance de leur humiliation, prêts à applaudir la féroce satire qui annonçait la prochaine Déclaration des Droits de l'Homme.

Devant un tel public, les comédiens se surpassèrent. Mlle Contat, en particulier, fut si parfaite, que Préville, émerveillé, lui sauta au cou en disant : « Voilà la première infidélité qu'on m'ait fait faire à Mlle Dangeville. »

Par un phénomène unique dans les annales du théâtre, les *Noces de Figaro* eurent plus de soixante-quinze représentations consécutives sans rien perdre de leur vogue, on venait de la province, de l'étranger... Beaumarchais en conclut qu'il y avait quelque chose de plus fou que sa pièce... son succès !

Les vingt premières représentations rapportèrent cent mille livres à la Comédie-Française.

Tout autre que Beaumarchais se serait tenu pour satisfait d'une pareille victoire ; lui, voulut mieux, il l'eut !... Devant le roi incapable de s'expliquer comment il avait levé son ostracisme, la pièce fut jouée chez la reine, par la reine, par le comte d'Artois et, pour comble d'extraordinaire, le prince qui n'avait jamais su un rôle de sa vie, apprit celui-là divinement.

Il fut un Figaro convaincu, mordant, débitant sans manquer un mot ni une intention les plus insolentes tirades. L'autocratie héréditaire, l'or-

gueil de race, le prestige royal furent flagellés par ce fils de France osant dire devant son frère investi du droit divin : « Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie. Noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de biens ?... Vous vous êtes donné la peine de naître !... »

XI

L'ancien rival heureux de Fleury remportait de brillant succès d'auteur à la Comédie-Italienne. Desforges, né Jean-Baptiste Chaudard, était devenu le favori de ce théâtre après beaucoup d'essais en province, alors qu'il voulait être à la fois auteur, acteur et séducteur, comme on l'a vu par son aventure avec Clermonde, qu'il finit d'ailleurs par épouser, pour divorcer plus tard.

Ses triomphes de clocher ne l'empêchaient pas d'être un débutant à Paris, n'ayant jamais eu qu'une farce : *A bon chat, bon rat*, jouée chez Nicolet et, comme tout débutant, il n'avait pas lésiné pour la première pièce qu'il soumettait à la Comédie-Italienne. Il avait généreusement rimé cinq actes sur Tom-Jones, le chef-d'œuvre du littérateur anglais Fielding, pensant qu'un double personnage si intéressant saurait faire son chemin au théâtre.

A vrai dire, le Comité parut plutôt effarouché que charmé et Desforges aurait pu, comme Calhava, retrouver son manuscrit dans un panier de légumes, sans une intervention inattendue qui lui

épargna le stage décourageant par lequel les auteurs ont souvent le temps de vieillir avant que leurs jeunes pièces soient accueillies. Il fut porté par une chance d'autant plus étonnante qu'elle ne le visait pas. Il bénéficia d'une erreur qui pouvait le rendre ridicule malgré son talent réel, mais du reste toute l'existence de Desforges fut une suite de rebondissements heureux après de passagers déboires. Il avait la veine.

Mlle Clairon, pleine de bon vouloir si elle était dépourvue du sens des dates, apprit que Desforges avait soumis un ouvrage à la Comédie-Italienne et, sans contrôler ses souvenirs, écrivit à Camérini, le directeur, qu'il détenait un chef-d'œuvre, que son cher ami Desforges maniait le vers comme personne et qu'elle s'étonnait seulement qu'il eût attendu si longtemps pour se produire au théâtre.

Elle ajoutait sur lui des renseignements admirables, le montrait stigmatisant l'arrestation de Charles-Edouard, le Prétendant, par des vers frémissants d'indignation, et payant ce noble élan par trois années de cage au Mont Saint-Michel, dans ce caveau de huit pieds carrés où l'on ne reçoit de lumière qu'à travers les crevasses faites par le temps dans les marches de l'église.

Elle rappelait aussi la scène pathétique où Desforges lui avait si magnifiquement donné la réplique, à elle, Clairon, impuissante à se modérer

quand elle apprit l'exil du maréchal de Broglie, leur protecteur à tous deux. On jouait *Tancrède* à la Comédie-Française, Mlle Clairon représentait Aménaïde, et c'est avec la plus douloureuse expression qu'elle déclama, en regardant Desforges assis au balcon:

On dépouille Tancrède, on l'exile, on l'outrage ;
C'est le sort d'un héros d'être persécuté !

Desforges éclata en sanglots, le parterre, au courant de l'histoire, applaudit avec frénésie et l'actrice, et le poète, et le maréchal, ce fut un enthousiasme changé presque en émeute lorsque Clairon ayant dit le dernier vers:

Tout son parti se tait, quel sera son appui ?

Desforges se dressa de toute sa hauteur et jeta à la salle bouillonnante, comme une menace adressée à la royauté : « Sa gloire ! »

De l'aventure, Louis XV, très mécontent, interdit *Tancrède*, la Clairon faillit aller au Fort-l'Evêque et Desforges dut disparaître pendant un certain temps, pour éviter d'avoir à faire connaissance avec une nouvelle oubliette.

Sur la foi de Clairon, le directeur n'en chercha pas plus loin ; il se dit qu'avec de pareils précédents on ne pouvait manquer d'attirer l'attention.

En quelques jours tout s'aplanit devant le jeune auteur, stupéfait lui-même d'un bonheur qu'il méritait sans doute, mais qu'il aurait pu attendre longtemps sans la fantasque mémoire de Mlle Clairon qui mettait à son actif les faits et gestes, l'héroïsme et la malchance, d'un homonyme né trente-six ans avant lui.

Tom-Jones et peu après *La femme jalouse* firent la réputation de Desforges et augmentèrent la réussite de la Comédie-Italienne qui commençait à se railler de son aînée, la pauvre Comédie-Française. Sans *Figaro*, le premier théâtre aurait fait triste mine en 1785, car le second pouvait se targuer d'une forte recette journalière et d'un revenu de deux cent mille livres assuré par les loges. Trois artistes parfaits : Mme Verteuil, Rosières et Granger, causaient du tourment aux premiers sujets des Français. Il fallait lutter sans trêve pour maintenir l'équilibre entre les deux troupes, et si cette émulation forcée avait d'excellents résultats pour les spectateurs, elle était une source d'inquiétude pour les intéressés.

Heureusement pour la Comédie-Française, quelqu'un entravait les progrès de sa rivale, et c'était justement l'arbitre chargé directement de ses intérêts : le duc de Richelieu. Afin d'alléger ses occupations, le duc avait abandonné le gouvernement du Théâtre Français pour se consacrer entièrement à la Comédie-Italienne. Encore qu'il

s'imaginât avoir quatre fois vingt ans, le pauvre seigneur avait bel et bien quatre-vingts ans. Il était vieux sans paraître s'en douter et son âge favorisait force intrigues, dont il ne pouvait ou ne voulait pas s'apercevoir, par amour-propre.

Les traités se concluaient comme jadis ses bonnes fortunes, par un joli sourire, par la pression d'une main blanche qui, parfois, guidait la plume du maréchal et obtenait des conditions pour lesquelles on criait à l'abus.

Si certains artistes jugés insuffisants étaient trop favorisés, les auteurs l'étaient beaucoup moins. Souvent leurs droits n'étaient pas fixés et plus fréquemment encore ils n'étaient pas respectés. Quand on réclamait, le duc essayait une pirouette sur ses talons branlants et déclarait, en époussetant son jabot avec un de ses gestes irrésistibles du temps de Mme de Châteauroux : « Bah ! si ça ne va que mal, ça va aussi bien qu'à la Comédie-Française ! » Cette large façon de voir les choses, sa facilité à se laisser séduire amenaient un mélange regrettable dans la troupe confiée à sa responsabilité, mais il faut avouer que des personnages dont la situation comportait plus de sérieux étaient tout aussi légers pour lui proposer des sujets.

Très lié avec Mgr de Beaumont, archevêque de Paris, le maréchal allait deux fois par semaine, le mercredi et le vendredi, jours d'abstinence, dîner chez le prélat, à Conflans, parce qu'il était

certain d'y déguster des repas maigres capables de damner un bienheureux. La gourmandise n'empêchait pourtant pas le duc d'éprouver une petite appréhension : celle que son amphitryon n'essayât de lui faire payer ses fins régals par un de ces sermons célèbres avec lesquels il prétendait sanctifier les gens de gré ou de force.

Rebelle à la bonne parole, Richelieu se promettait à l'avance de faire le sourd et, par précaution, exagérait la dureté d'oreille que l'âge lui infligeait, dans l'espoir de décourager toute tentative de prosélytisme. Un soir, il crut le moment fatal arrivé. Après le plus délicieux des repas, l'archevêque, très préoccupé, pria son hôte de l'accompagner dans sa bibliothèque. Se sentant moins que jamais en dispositions de faire un néophyte, Richelieu affecta de ne pas comprendre, mais pris par le bras, entraîné, il lui fallut se résigner.

Tout le personnel de la maison, ayant aussi flairé une tentative de conversion, se pressa aux portes, dans l'espoir d'entendre la confession de Richelieu qui ne pouvait manquer d'être instructive. Mais ce fut le prélat qui parla, à voix si étouffée que l'on n'entendit rien ou plutôt que l'on n'entendit que le duc rire à gorge déployée. La conférence fut brève. Les deux compères se séparèrent enchantés l'un de l'autre, et le dernier mot du maréchal à l'archevêque fut pour lui assurer qu'il aurait la caille.

Les curieux pensèrent qu'en retour des délicieuses truites du lac de Genève que Richelieu avait si bien appréciées, il promettait du gibier à Mgr de Beaumont, mais il s'agissait d'un autre genre de volatile. Le digne archevêque, d'une sévérité si outrée envers les comédiens qu'il leur refusait le mariage et l'enterrement; qui avait voulu faire emprisonner la Guimard, en punition d'avoir fait jouer chez elle une pièce trop leste le jour de la Vierge; qui, pour un oui ou un non, lançait l'anathème contre les malheureux histrions, avait modifié ses convictions au point de solliciter du maréchal un ordre de début à la Comédie-Italienne, pour l'intéressante Mlle Lacaille dont il vantait l'honnêteté s'il ne pouvait en affirmer les talents.

Des gens indiscrets finirent par dire tout haut qu'étant vraiment plus sourd que de raison, le grand maître d'un théâtre où l'on chantait devait renoncer à ses prérogatives.

Certes, ils avaient mille fois raison, mais il fallait autre chose pour démonter le vainqueur de Mahon qui se borna à faire connaître son procédé pour juger, et bien juger! les chanteurs, sans avoir besoin d'entendre une seule note. Il suffisait d'être documenté sur la moralité de ces rossignols, de savoir s'ils pratiquaient la vertu. Tout était là, les plus sages, selon Richelieu, possédaient moins de voix, l'exercice du sentiment étant indispensable pour le développement des

cordes vocales et la perfection des roulades. Partant de ce principe, les concurrentes ne manquaient pas, et s'ils s'en trouvaient plusieurs ayant les mêmes droits, le duc les faisait peser et engageait la plus légère.

La Comédie-Française se réjouissait donc à juste titre que Richelieu restât inébranlable à son poste pour empêcher la Comédie-Italienne de trop gagner de terrain. Elle avait encore tant à faire pour maintenir son prestige, malgré l'appoint des *Noces de Figaro*, qu'il lui était doux de profiter des moindres fautes de son ennemie.

Après la foudroyante envolée de la pièce de Beaumarchais, on s'était mis à l'attaquer ferme. Tous les moyens étaient bons : pamphlets jetés dans la salle, bruit, rires, provocations, sifflets, mais l'auteur, suivant le mot du comte de Vaudreuil, était comme une pierre à fusil. Plus on le frappait, plus il dégageait d'étincelles.

En quelques mois, Beaumarchais recueillit assez de méchancetés, en vers et en prose, pour former un gros volume sur lequel il fit écrire en lettres d'or, avec une modestie discutable : Matériaux pour élever mon piédestal. Il en manquait encore à la collection, car beaucoup d'épigrammes, crayonnées sur le socle de la statue de Voltaire, dans le vestibule du théâtre, ne faisaient qu'une rapide apparition. C'était une besogne quotidienne de passer l'éponge sur le marbre pour en effacer toutes les railleries et insultes qui s'y étalaient,

souvent pleines de verve, mais dont Beaumarchais se moquait également et qu'il commentait au milieu de la foule de manière à mettre les rieurs de son côté. Une seule lui parut cruelle. Il avait accordé une représentation au bénéfice du bureau des nourrices. On l'en remercia par ce quatrain, vite enlevé, mais pas assez vite, cependant, pour que des copies n'en courussent la ville.

De Beaumarchais, admirez la souplesse,
En bien, en mal, son triomphe est complet :
A l'enfance il donne du lait
Et du poison à la jeunesse !

A la longue on se lassa d'attaquer Beaumarchais qui, lui, ne se lassait jamais de riposter. Voltaire ne fut plus un Pasquin chargé de recevoir la correspondance satirique, et les *Noces de Figaro* suivirent leur route en récoltant 500.000 livres.

Avant de servir ainsi de petite poste, la statue de Voltaire avait subi d'autres vicissitudes. Elle avait voyagé du haut en bas du théâtre et mis messieurs les comédiens en grande hostilité avec Mme Denis, la ridicule nièce de Voltaire, qui avait la particularité de paraître étique de profil, vu que son embonpoint très accentué s'aplatissait de face de manière à faire supposer qu'elle avait été mise en presse. Elle était tout en largeur, comme si on avait voulu prendre son empreinte entre deux lourds plateaux.

En mémoire de son oncle, on lui témoignait de

la déférence. La situation changea quand cette jeune première, tendrement tourmentée de ses soixante-huit ans bien sonnés, voulut s'unir à une âme sœur, représentée en l'occurrence par un Almaviva de même acabit, ancien perruquier, ancien soldat, ancien commissaire des guerres à Saint-Domingue qui, en dépit de tous ses titres, ne parut pas aux philosophes digne d'entrer dans la famille du dieu, même défunt.

Pleine de prétentions, croyant reluire de toute la gloire et pétiller de tout l'esprit de son oncle, Mme Denis, devenue Mme Duvivier, n'en revint pas quand la littérature se renfrogna et quand l'Académie surtout, le prit de haut avec le nouveau ménage. Pour se venger d'une si coupable impertinence, elle priva les Quarante du chef-d'œuvre de Houdon et l'offrit au Théâtre-Français, en se flattant que la chère image du plus adoré des oncles trônerait au foyer de la nouvelle salle.

C'était assez logique, mais la donatrice comptait sans Molé, le tyranneau du théâtre à ce moment-là. Lui en tête, les comédiens avaient voté et fait exécuter un buste de Molière; il voulait donc que l'œuvre demandée par toute la troupe fût mise au premier rang. Comme toujours, il y eut scission. La tragédie exigeait Voltaire, la comédie réclamait Molière, et la discussion aurait pu s'éterniser sans l'avis de Préville qui, Salomon d'un nouveau genre, déclara qu'il trouvait indécent que Voltaire fût assis quand Molière, Cor-

neille, Racine étaient debout, et que le père de la Comédie devait occuper la meilleure place.

Ce raisonnement judicieux l'emporta. Voltaire, en attendant qu'on statuât sur son sort, disparut dans l'obscurité du garde-meuble, ce qui n'était tout de même pas un asile digne du modèle ni de l'œuvre.

Naturellement, Mme Duvivier réclama, le public aussi. Les comédiens, convaincus d'ingratitude et de manque de savoir-vivre, tirèrent le patriarche de son ombre pour le mettre à présider dans la salle des Assemblées particulières. C'était mieux, mais pas encore suffisant, la fidèle nièce entendait que son illustre parent fût, *à toute éternité*, sous les yeux de ses admirateurs et non confiné dans ce qu'elle appelait : *la chambre* des comédiens. En conséquence, elle écrivit une lettre des plus vives aux acteurs, en y ajoutant l'insulte de leur offrir de l'argent pour rentrer en possession de la statue, qu'elle paierait le prix que fixerait Houdon lui-même.

Là-dessus la guerre devint sans merci. On échangea de part et d'autre des missives injurieuses, et l'on ne sait jusqu'où serait allé le conflit sans l'intervention de la comtesse d'Angevilliers. Cette dame obtint du roi l'ordre bien net de placer Voltaire dans le vestibule d'en bas, la statue ayant été offerte à la Comédie-Française, non aux comédiens qui ne pouvaient, dès lors, en disposer à leur gré.

Forcée d'obéir, la troupe se consola en pensant que Voltaire, dont toute la vie n'avait été que médisances, étaient joliment bien placé au milieu des laquais et des portiers.

Réunissant d'aimables et opposées qualités d'homme d'église, d'homme d'épée, d'homme de lettres et surtout d'homme d'esprit, ce qui n'est pas toujours compatible avec les précédentes, gentilhomme sans morgue lorsqu'on lui plaisait, ainsi qu'il l'avait prouvé avec Fleury, le colonel de Boufflers était resté très attaché au comédien. Chacun d'eux savait qu'il pouvait compter sur l'autre. Fleury ne fut donc pas étonné lorsqu'il reçut du chevalier un billet ambigu, parlant de secret, de service à rendre, et l'appelant au plus vite près du Raincy, dans une propriété appartenant au duc d'Orléans.

En fidèle Euryale d'un affectueux Nisus, Fleury partit sans perdre une minute, tout en se demandant s'il n'allait pas assister, sur le terrain, à quelque suite d'une désagréable aventure dont le chevalier s'était trouvé, peu de temps avant, le héros malheureux.

Sur le chapitre féminin, Boufflers était un émule de Richelieu. Il trouvait peu de cruelles, mais tout grand vainqueur qu'il fût, il lui arrivait, comme au commun des mortels, de connaître à ses dépens les désagréments de l'infidélité et les vexations de l'abandon. Il fut trompé par une jolie duchesse à tabouret, portant haut ses vieux

titres de noblesse, pour un épais garde-suisse, un Lovelace du Rigi pourvu de tous les avantages physiques d'un beau vacher. Cette trahison, complaisamment répandue par le séducteur helvétique, fit reparaître au jour une lettre assez grossière qui avait couru le monde, sans nom d'auteur responsable, quelques années plus tôt, à propos d'un scandale du même genre.

Doublement dépité qu'on sût son... accident et qu'on lui attribuât une vengeance aussi vulgaire que peu littéraire, Boufflers protesta par des épigrammes de son cru, afin de bien montrer de quelle encre il savait payer les traîtrises féminines.

Plus atteinte par ces mordantes railleries que par le factum anonyme, l'inconstante jura de se venger, et de façon à rabaisser l'insolent caquet de Boufflers qui se permettait de ne pas tout supporter en silence. Pour cela elle plaida coupable, regretta ses torts, s'humilia si bien que malgré ses légitimes rancunes, augmentées d'une juste méfiance, le chevalier, ému par les souvenirs d'antan et pensant, avec la morale du jour, que tout péché mérite miséricorde, se rendit à un rendez-vous pour conclure la paix.

Néanmoins, une suprême prudence lui fit glisser dans les poches de son vêtement une bonne paire de pistolets à deux coups et s'assurer que son épée jouait bien dans le fourreau.

Arrivé sans encombre et délicieusement ac-

cueilli, il oublia ses craintes de représailles. Pour causer plus facilement, il quitta même son épée, son habit changé en arsenal, et la conversation allait, croyait-il, effacer des torts réciproques, quand quatre solides gaillards surgirent de derrière les meubles. Ils saisirent Boufflers, sans y mettre la moindre délicatesse, et lui administrèrent une de ces corrections encore en usage dans les collèges d'Angleterre, mais qui n'ont jamais été employées à l'égard des colonels français. L'infortuné Boufflers n'en perdit pas un coup, il en put compter jusqu'à cinquante, soigneusement appliqués avec des verges de premier choix, sous la surveillance de la vindicative duchesse qui notait chaque point sur son carnet.

Par un prodigieux effort de volonté, le chevalier se releva sans que son visage trahît rien de sa fureur. Il remit en état sa toilette fort compromise, ajusta son inutile épée et, brusquement, devant son juge et ses bourreaux, apparut tenant un pistolet dans chaque main. Alors la scène changea. Sous la menace des armes dirigées sur eux, les valets rendirent à leur maîtresse la fustigation dont saignait l'orgueil de Boufflers, puis, mutuellement, s'en offrirent autant à tour de rôle. De plus, le chevalier exigea un reçu motivé de deux cent-cinquante coups de verges, dont cinquante à Mme la duchesse.

Bien que tous les acteurs d'une pareille tragicomédie eussent intérêt à la tenir secrète, elle

transpira, les exécuteurs de cette basse œuvre faisant bon marché de leur fessée personnelle pour avoir la douce revanche de dire qu'ils avaient fouetté un grand seigneur et une grande dame.

Boufflers prit spirituellement la chose, mais il eut fort à faire de riposter aux allusions plus ou moins claires qu'on ne lui ménageait pas. Une seule fois il garda le silence, non sans peine, quand M. Suard, arrivant à l'aide de l'abbé Petit, que le chevalier venait de vaincre dans un brillant combat de paroles, lui glissa cette réplique :

Me couvrant du saint bouclier,
Bon pasteur je pardonne et dis : Boufflers m'attaque,
Applaudissez, chrétiens ! le digne chevalier
Est dans l'usage qu'on le claque.

Boufflers ne souffla mot, parce que si Paris vaut bien une messe, la Coupole vaut bien un peu de résignation... Boufflers visait déjà l'Académie et Suard était un des Quarante !... Se taire était une façon de commencer ses visites.

Fleury, qui rêvait de bataille, tomba de son haut quand le chevalier lui demanda tout simplement de le remplacer pour lire, le soir, quatre actes de Mme de Montesson chez le duc d'Orléans. Son premier mouvement fut de refuser. Il manquait d'habitude et ne se souciait pas d'ânonner devant une assemblée prévenue, qui lui reprocherait de mal mettre en valeur le talent de la reine du logis,

mais l'autre ne voulut rien entendre, lui prouvant qu'en acceptant il rendrait service à tous les deux. C'était une faveur que Molé eût enviée, qui donnerait du lustre à Fleury et permettrait à Boufflers de ne pas se trouver au premier plan quand on applaudirait, ce bruit funeste ne valant rien pour lui en ce moment. Il évoquait de trop récents souvenirs !...

— Comprenez bien, mon cher Fleury, il est indispensable que vous lisiez... Vous n'avez rien sur le cœur, vous !..... ajouta le chevalier avec un geste indicateur qu'il sut rendre très drôle.

Comme au fond, Fleury appréciait à sa valeur l'offre qui lui était faite, il ne se fit pas prier davantage. La pièce de Mme de Montesson était destinée à la Comédie-Française et, en bon sociétaire conscient de ses privilèges, il se trouvait très flatté d'en avoir connaissance avant tous ses camarades.

Présenté au duc d'Orléans et à Mme de Montesson, reçu avec cordialité, Fleury constata, non sans étonnement, que rien chez la marquise ne décelait la femme de lettres un peu infatuée d'elle-même, comme c'est, paraît-il, la coutume dans la corporation. Il fut aussi surpris qu'elle ne suivît pas la marche habituelle des auteurs, dont les plus quinteux, toujours d'après Fleury, accomplissent des miracles de souplesse et ploient à ravir leur naturel pour conquérir ceux qui doivent les faire valoir. La marquise sut rester

franchement gracieuse, sans travail souterrain pour obtenir à l'avance des boules blanches.

A la lecture, on trouva naturellement l'œuvre parfaite, sauf que Suard proposa un cinquième acte de sa façon. L'auteur refusa cette offre aimable, voulant triompher ou succomber par ses seuls moyens. La seconde hypothèse fut une réalité un an plus tard, sur la scène du Théâtre-Français. La *Comtesse de Chazelles* eut une chute mémorable, on humilia en cette pauvre pièce, ni bonne, ni mauvaise, insignifiante comme beaucoup d'autres, la personnalité de Mme de Montesson bien plus que son œuvre. On bafoua sa situation si jalousée, l'amour qu'elle avait su inspirer au premier prince du sang, ses prétentions au bel esprit, ses succès de convention comme auteur et comme actrice, on ne lui épargna ni rires, ni moqueries, ni sifflets, ni bâillements, ni même d'indécents commentaires, formulés à haute voix, sur cette phrase adressée par l'héroïne à son bien-aimé : « Pouvez-vous me cacher votre cœur, quand j'ai tant de plaisir à vous ouvrir le mien. »

Mme de Montesson et le prince auraient bien voulu en appeler de cette première condamnation. Ils y renoncèrent, l'animosité du public existant même chez des gens qui, leur devant beaucoup, auraient pu s'abstenir de proclamer par leur conduite que l'ingratitude est l'indépendance du cœur.

Une ouvreuse en fournit la preuve. Dans une

loge où trois fidèles de la maison du duc d'Orléans avaient applaudi frénétiquement, comme maniant des battoirs, ces messieurs faisaient en même temps fonctionner, avec leurs pieds, tout un système de soufflets pour appeler à la chasse les cailles, faisans, pluviers, perdrix, ce qui produisait un extraordinaire charivari champêtre dont on ne devinait pas l'origine.

Découragée par la désertion de ces troupes de couverture, Mme de Montesson renonça à la gloire, et le prince, pour la maintenir dans ces sages résolutions, suspendit par un ruban, dans le cabinet de la Muse désillusionnée, un sifflet oublié dans la loge, livré par l'ouvreuse et qui avait mission d'appeler les perdrix.

Il en résulta, dans l'argot de la bonne compagnie, une phrase conventionnelle pour signaler les pièces susceptibles de choir avec éclat. On les menaçait de la conspiration des perdrix.

XII

La Comédie-Française vit à cette époque se disperser sa phalange sacrée, presque tout ce qui restait des vieilles troupes chéries par le public. Préville et sa femme, Brizard, Mlle Fanier, sentirent, malgré leurs succès persistants, qu'il était l'heure de céder la place aux jeunes et ne voulurent pas attendre qu'on le leur fît comprendre, connaissant la cruauté dont les spectateurs font preuve envers ceux qui ont cessé de plaire.

Grâce à leur abdication, ils s'en allèrent en beauté, tout le monde les regretta, même leurs camarades auxquels ils laissaient la route libre. Les habitués, le jour de leur représentation de retraite, la même pour tous les quatre, leur prodiguèrent les bravos, les rappels, les bras tendus et les pleurs exigés par la sensibilité à la mode, surtout quand Brizard, dans le rôle du vieil Horace, jeta d'une voix émue ce vers bien en situation :

Moi-même, en vous quittant, j'ai les larmes aux yeux.

La marquise de Simiane, dont l'unique préoc-

cupation était d'être jolie, en oublia sa raison d'exister. Tout en essuyant ses larmes, elle se barbouilla si bien le visage avec son rouge que son nez enluminé fit rire lorsqu'on fut las de pleurer.

D'autres criaient : Restez, nous le voulons !... Mercier assénait de rudes coups de poing sur la séparation de l'orchestre en protestant : Non, non, pas d'adieux !... Vigée, frère de Mme Lebrun, réclamait sur un mode aigu : Un an, encore un an !... dans l'espoir sans doute que ces brillants artistes finiraient par enrayer les perpétuelles chutes de ses pièces. Nul n'y réussit d'ailleurs, Vigée échoua au théâtre, comme à l'Académie, comme à l'Institut. Il marqua son dépit par une épigramme genre épitaphe, imitée de Piron.

Ci-gît qui fit des vers, les fit mal et ne put,
Quoiqu'il fût sans esprit, entrer à l'Institut.

François de Neufchâteau, le jugeant outrecuidant, ne lui fit pas attendre la réponse.

Vigée écrit qu'il est un sot,
Pense-t-il qu'on le contredise ?
Non, l'épithète est si précise
Que tout Paris l'a pris au mot.

Brizard était la plus ferme colonne de la tragédie. Il incarnait avec un art profond Horace,

don Diègue, Alvarez, le roi Lear, mais il personnifiait aussi d'admirables types de comédie. Il vivait si bien ses personnages qu'il arracha à Louis XVI le plus bel éloge que pouvait formuler ce souverain effrayé par le pouvoir.

Après une représentation de *la Partie de Chasse*, dans laquelle Brizard avait rempli le rôle d'Henri IV en y mettant la fière bonhomie, la dignité simple, la spirituelle belle humeur du meilleur des Béarnais, l'acteur portait le flambeau à la sortie de leurs Majestés. Marie-Antoinette le félicita et ajouta qu'il avait fait une conversion.

— Oui, dit Louis XVI, vous m'avez fait aimer le trône pendant une heure.

Brizard adorait trop la pompe théâtrale pour se résigner à une obscurité complète. Après avoir si longtemps dîné de la scène, il soupa de l'autel. Il devint le plus majestueux marguillier de sa paroisse, tenant avec la bonne foi la plus absolue son dernier rôle à la lueur des cierges, dans une vapeur d'encens et le tonnerre des orgues.

Très charitable malgré une fortune médiocre, Brizard se trouvait partagé entre une passion et une vertu. Il aimait les livres rares et les belles reliures, mais cela coûtait cher ! Il s'en tira par un moyen de comédie édifiante. Résolu à ne pas faire tort à sa clientèle de pauvres diables, il apprit à relier et travailla pour lui-même. Chaque

samedi, il se payait son ouvrage, versant de sa main droite dans sa main gauche le gain qu'il distribuait le lendemain, jouant encore ainsi une jolie scène au profit des malheureux.

Les Préville, eux, préféraient la campagne. Ils se retirèrent à Senlis, dans une belle propriété. Proches voisins du prince de Condé qui les tenait en haute estime, admis à Chantilly ainsi que dans les châteaux environnants, ils se consolaient assez bien d'avoir renoncé aux triomphes du théâtre.

Ce couple était le plus bel exemple qu'on pût voir de ce que les comédiens obtenaient de la haute noblesse et même de la maison royale quand ils savaient garder leur dignité. Non seulement alors on admirait leur talent, mais on ne leur marchandait pas les égards, on mettait une extrême délicatesse à ne pas leur faire sentir la distance qui les séparait de leurs protecteurs. Evidemment, il n'aurait pas fallu grand chose pour remettre chacun à sa place et relever le mur de séparation, mais quand les comédiens avaient du tact, les gens du monde montraient une parfaite urbanité.

Pourtant, il arriva que ce fut le contraire. Des acteurs donnèrent de justes leçons de savoir-vivre à ceux qui ne voyaient en eux que des bouffons bons à faire rire en toute circonstance.

Le fait se produisit avec Volange dit Jeannot. Il voulait bien être pitre à son théâtre, mais, dans le monde, il prenait un air de bonne compagnie difficile à entamer et le prouva quand, invité à

dîner chez un grand seigneur, on lui fit entendre que l'on attendait de lui quelques jeannoteries pour égayer le dessert. Il quitta la table en disant : « Puisque monseigneur a invité Jeannot, monsieur Volange le salue. »

Tous n'agissaient pas ainsi. Bon nombre d'acteurs acceptaient le rôle peu relevé de farceurs et colportaient, partout où l'on voulait bien les admettre, les drôleries de mauvais goût et les propos salés dignes de la place publique.

Le prince de Condé poussait loin la déférence envers les Préville. Au théâtre de Chantilly, il y avait une loge correspondante à celle du roi réservée à M. et Mme Préville et, en l'absence du souverain, on rendait aux comédiens retirés ce que l'on appelait les honneurs du roi, c'est-à-dire qu'au lieu de saluer le public, les artistes de haute lignée, le prince en tête, se rapprochaient de la loge des Préville et attendaient, dans l'attitude respectueuse qu'ils auraient pu avoir devant Louis XVI, le baisser du rideau.

C'était peut-être exagéré, mais le seigneur de Chantilly était si fanatique de théâtre et prisait si fort son propre talent, assez convenable pour une Altesse, qu'il avait sans doute l'intention de relever la profession en mettant très haut ses pseudo-confrères.

Comme privilège moins flatteur, mais plus pratique, il avait accordé à Préville droit de chasse sur toutes ses terres. C'était une latitude

assez platonique, car Préville était incapable d'atteindre ce qu'il visait. Tout au plus pouvait-il toucher, par hasard, une pauvre bestiole malchanceuse et il en restait à la fois stupéfait et désolé, ne se consolant d'avoir occis cette innocente victime qu'en la dégustant sous forme de rôti ou de gibelotte. Cela ne l'empêchait pas de jouer au chasseur comme Brizard jouait au marguillier, avec l'inconscient besoin de remplir un nouveau rôle. L'habit vert, le fusil, sortaient du magasin d'accessoires comme le surplis et le goupillon de Brizard, et le brave Préville arpentait la campagne ainsi qu'un théâtre à grande échelle, sur lequel il lui fallait réussir sa dernière création.

Il n'y collectionna pourtant que des fiasco.

Mis en vedette au théâtre, Fleury réussissait davantage à la ville où il jouait les amoureux au naturel, sans trop se soucier de l'affection qu'il laissait au logis et qu'il était toujours certain, le fat ! de retrouver fidèle et tendre. C'est probablement pour cela que Fleury en parle peu, l'oublie dans l'ombre où elle se plaisait sans que nul sacrement l'ait forcée d'y rester. Venue du mystère, la compagne de Fleury disparut dans le secret, c'est une fugitive apparition dans la vie de l'inconstant artiste qui n'a pas jugé à propos de confier à la postérité quelle fut la mère de sa fille.

Pourtant, sans être trop bavard, le comédien

n'était qu'à moitié modeste quand il s'agissait de ses bonnes fortunes. S'il n'allait pas, comme certains freluquets, jusqu'à déranger sa frisure en quittant une jolie femme dans le but de faire croire que la conversation avait été fort animée, il ne mettait pas non plus un bœuf sur sa langue.

Une de ses nouvelles et flatteuses conquêtes fut cette dame de la Cour, à laquelle un ingrat avait si durement joué une scène de rupture dont Fleury fut témoin. Désabusée des marquis, elle cherchait moins d'impertinence chez les comédiens et, trouvant Fleury fort bon dans ce rôle, elle voulut l'en récompenser en lui donnant, elle aussi, une façon de rompre peu banale.

Elle lui persuada que pour être tout à fait classé, coté, apprécié, il lui fallait une aventure beaucoup plus retentissante que celle qu'elle pouvait lui offrir, étant tenue à la réserve parce que son mari sollicitait de l'avancement et qu'un scandale fâcherait Louis XVI, dont la sévérité de mœurs obligeait les architectes à mettre des verrous aux boudoirs. Une autre femme, de situation mieux assise que la sienne, n'ayant rien à demander, ne courrait pas grand risque à occuper l'opinion publique, et Fleury bénéficierait d'une préférence qu'elle ne manquerait pas d'attribuer, pour la justifier, au mérite personnel extraordinaire ainsi qu'au talent hors de pair de l'artiste. En un mot, elle déclarerait son favori irrésistible à tous égards, ce qui entraînerait le monde à deve-

nir son complice ; il applaudirait des deux mains à une telle déclaration de principes, trouverait l'acteur meilleur et l'homme plus aimable.

D'ailleurs, c'était de tradition depuis Baron, et, après lui, Clairval, Molé et consorts s'étaient bien trouvés d'avoir suivi la même marche à l'étoile.

Bref, Fleury était trop de son temps pour que le procédé le scandalisât plus que de raison. Il n'hésita que pour la forme, lorsque sa complaisante maîtresse favorisa son introduction, comme répétiteur dramatique, chez une femme dont la maison était un petit Versailles et comme luxe et comme habitués, puisque Monsieur, frère du roi, y fréquentait en maître. Les visites du fils de France ne gênaient ni la dame ni ses amis qui savaient quand ils pouvaient se présenter en toute sécurité, d'après la façon dont le suisse plaçait sa hallebarde à la fenêtre ouverte de sa loge.

L'aventure fut courte par la trahison du laquais. Vendu au prince, il trompa tout le monde ; le jeu de la hallebarde fit entrer l'un après l'autre Fleury et un second personnage aussi favorisé qu'il pouvait l'être lui-même. Le premier arrivé se cacha quand le deuxième fit son entrée, et ce dernier, perdant également la tête en voyant Monsieur descendre de carrosse, se précipita dans la pièce où son collègue en amour se morfondait déjà.

Ils y restèrent longtemps, plus vexés que sur-

pris, oublieux de leur rivalité, pensant seulement qu'ils auraient bien voulu être ailleurs, et n'osant souffler dans la crainte de révéler leur présence, tandis que le prince marivaudait avec sa belle amie, plus morte que vive, et se raillait des deux malheureux qu'il savait enfermés là.

Il y eut une scène assez drôle quand le comte de Provence, pour en finir avec ces Latude, ouvrit la porte et parut stupéfait de trouver là, mis en pénitence, deux séduisants jeunes premiers de la Cour et du Théâtre. Mais tout s'arrangea, le prince voulant seulement leur prouver qu'on ne le dupait pas. Personne ne pâtit de la rencontre, pas même l'infidèle comtesse qui avait un rare mérite aux yeux du futur Louis XVIII : celui de savoir écouter, sans bâiller, ses pédantes disgressions et de paraître posséder toutes les qualités d'une parfaite économiste suivant la formule princière.

Puis, il faut dire aussi que Monsieur avait la piètre réputation d'être plutôt un *payeur de rentes* qu'un bel amoureux, ce qui achève d'expliquer son indulgence.

Néanmoins, ce fut la fin des visites furtives. La hallebarde resta tranquille et Fleury en conclut qu'il agirait sagement en suivant son exemple. Il conserva par devers lui l'agréable conviction qu'il n'avait qu'à paraître pour vaincre, mais s'en tint à une carrière moins scabreuse que celle d'homme à bonnes fortunes. Ayant fait ses

preuves en ce genre, il redevint un comédien épris de son art, sans se soucier de recevoir de nouveau le baptême de la réputation.

Il garda pourtant un souvenir vivant de l'affaire en se liant avec son compagnon de captivité, lequel, piqué de la tarentule littéraire, élève de Mercier, se vengeait de Fleury en le régalant de ses œuvres, sombres drames sans queue ni tête. Le comédien dut à ce poète incompris d'être dans les meilleurs termes avec l'auteur du tableau de Paris, qu'il ne connaissait auparavant que par ses démêlés avec la Comédie-Française.

Ce n'était pas là une bonne recommandation, car Mercier avait fortement secoué la divine troupe, imaginé la Ligue des Auteurs et simplement proposé d'exclure de la scène Racine et Corneille pour remplacer leurs chefs-d'œuvre démodés par les siens propres.

Les comédiens eurent le mauvais goût de ne pas trouver l'échange avantageux, ils refusèrent avec un ensemble dont Mercier, piqué au vif, les remercia par un opuscule peu fait pour exalter la gloire du Théâtre-Français. Naturellement, le comité usa de ses armes en biffant du tableau une pièce de Mercier récemment reçue et en retirant ses entrées à l'auteur. Sur ce, les huissiers entrèrent en lice, il y eut procès et, pour être sûr que son avocat ne ménagerait pas ses adversaires, Mercier eut l'idée baroque, mais légitimée par le succès, de se faire recevoir avocat à Stras-

bourg, où les stages n'étaient pas longs, et de revenir à triples guides plaider pour lui-même, gagner sa cause haut la main et contraindre le Théâtre-Français à jouer *Nathalie*.

Une pareille chance modifia les idées de Mercier. Enchanté de sa nouvelle profession, il voulut en tirer l'argent qui lui manquait toujours et laissa les acteurs en repos pour s'occuper de choses plus sérieuses. Quand il fut lié d'amitié avec Fleury, il lui proposa un rôle fait pour lui dans sa tragédie de *Winkelmann*, pleine de crimes, de souterrains, de lanternes sourdes, de chaises de poste, dont tous les personnages semblaient un peu fous. Pièce terrible, désordonnée, conçue d'après un drame de famille, et qui donnait raison au jugement porté sur Mercier : Qu'il parlait comme lorsqu'on écrit bien, et écrivait comme lorsqu'on parle mal.

Il avait des mots à lui. Après avoir appelé Racine et Corneille « d'illustres pestiférés », il jurait que Molière était un autre *oiseau* que Racine. Plus tard, il nommait Napoléon « l'homme Sabre » ou le « Sabre organisé » et consacrait aux Sénateurs furibonds de son audace l'épithète de « génuflexibles ». Malgré tout son esprit, Mercier prêta au ridicule en appliquant à tort et à travers les doctrines de Levater et, quand il fut las de se tromper avec les bosses de la tête, en se rabattant sur celles des pieds pour baser son opinion sur l'espèce humaine. En fait d'opinion, il en avait une bien étrange sur le rossignol dont le chant

l'exaspérait. Il le nommait le saltimbanque des oiseaux, bon à faire des tours de gobelets avec son gosier.

Mercier fit de la politique comme la majorité des écrivains de l'époque, parce que l'encre fermentait dans les encriers et que chacun s'imaginait être appelé à remplir un rôle prépondérant dans le bouleversement du vieux monde. Il fut un conventionnel de parade. Peu s'en fallut qu'il ne payât de sa tête, ainsi que bien d'autres, la modération de ses revendications. Du reste, la république seule se montra sévère à son égard. M. de Sartines fit preuve d'indulgence en l'envoyant se promener en Suisse après la publication du Tableau de Paris, et, à propos de ses impertinences contre Napoléon, le duc de Rovigo se borna à crier très fort et à menacer l'insolent de l'interner à Bicêtre, ce qui mit Mercier dans une telle fureur qu'il entama un duel de gros mots avec le ministre. Celui-ci n'avait pas encore oublié le vocabulaire des camps, il s'en servit. Ce fut donc un fier tournois, mais Rovigo n'eut pas le dernier, Mercier l'emporta et il n'en fut rien de plus.

Fleury ne joua jamais *Winkelmann* que Mercier laissa en portefeuille. L'artiste soupirait toujours en vain après un nouveau rôle assez important pour lui permettre de déployer tous ses moyens sans être inféodé à la tradition, sans avoir ou l'obligation d'imiter servilement un devancier ou la crainte de s'exposer à une comparaison défavo-

rable en modifiant un personnage déjà accepté et applaudi tel quel. Constamment, il trouvait Molé devant lui, car son égoïste camarade aurait exigé d'incarner n'importe quel type plutôt que de le laisser à Fleury, dans la peur qu'il s'y distinguât trop.

Molé abusait du droit d'ancienneté, accaparait tous les rôles à effet, et Fleury, bien que sorti du fossé, ne pouvait encore se révéler que dans les créations secondaires qu'il jugeait un peu monotones. Il se fatiguait d'être un perpétuel amoureux complotant avec Mascarille ; il disait à ravir : « je t'aime ! » pirouettait sur ses talons d'inimitable façon, mais justement parce qu'il sentait n'avoir plus rien à apprendre en ce genre, il aurait voulu varier sa conversation et changer ses allures évaporées.

La possibilité lui en vint par un de ces hasards qu'on ne saurait espérer et que fait naître la cause la moins qualifiée pour cela. La chance de Fleury dériva de l'ordonnance de M. de Crosne enjoignant aux belles dames, qui conduisaient elles-mêmes leur wisky, d'avoir un peu plus d'égard pour la vie de leur prochain et de modérer l'allure de leurs chevaux, toujours lancés à fond de train au milieu de la foule.

Mlle Contat, menant avec grâce, mais sans sûreté, guida si mal son cheval qu'il alla donner du poitrail contre un piéton qui sortait de la rue Dauphine. C'était la contravention certaine, aussi

l'actrice, avec une logique bien féminine et une bonne foi tant soi peu carthaginoise, accusa sa victime de s'être jetée sur l'animal, lequel était, d'après elle, beaucoup trop raisonnable pour enfreindre les règlements de police. L'inconnu n'essaya pas de lutter, il adressa à Contat un compliment bien tourné, lui fit un salut de Cour et s'en alla se faire écraser ailleurs.

La jeune femme arriva en retard à la répétition. Pour s'excuser, elle narra le petit accident, vanta l'extrême politesse du passant qu'elle ne se souvenait pas avoir jamais vu et qui n'était pas, en conséquence, un habitué du théâtre. Cela parut surprenant, dans la conviction où était toute la troupe qu'on ne pouvait être bien élevé sans venir prendre aux Français des leçons de bon ton.

Personne ne pensait plus au rescapé quand il se rappela à la mémoire de Contat. Il lui demandait de vouloir bien assister à la lecture d'une pièce, destinée à la Comédie-Italienne et dont l'auteur l'intéressait beaucoup.

Ce laconique billet était simplement signé : Henri.

Pour résumer, ce monsieur si correctement galant était le prince Henri de Prusse. Il protégeait un jeune homme de grande famille, auteur d'une pièce en l'honneur de Frédéric II, frère du prince. Par les soins de Contat, cette comédie, intitulée : *Les deux pages*, fut enlevée à la Comédie-

Italienne et passa au Français, avec la volonté expresse de l'auteur que le rôle principal fut confié à Fleury. Tout d'abord, cependant, Dazincourt devait incarner le grand Frédéric, mais ce que femme veut... Et Contat voulut que son ami Fleury fût favorisé.

Elle le lui annonça un jour au foyer. Fleury, fou de joie, embrassa si fort la jeune femme que les échos en furent scandalisés.

— Est-ce qu'il est tombé quelque chose ? demanda Dazincourt.

— Oui, riposta son heureux concurrent, une tuile sur ta tête, une couronne sur la mienne.

En possession du rôle, il importait de le remplir de manière à justifier l'insistance de Contat, et aussi à faire suite au succès que Fleury venait de remporter en jouant devant la Cour une création de Molé, le marquis de Lauret, dans *Turcaret*.

Splendidement vêtu d'un habit offert par le roi, le comédien avait si bien pétillé, c'est le mot, que le comte d'Artois jugea que Molé, lorsqu'il interprétait le marquis de Lauret, semblait s'être grisé de piquette, tandis que Fleury paraissait enivré de champagne.

Le personnage de Frédéric n'avait rien de particulièrement difficile. Il était indispensable pourtant, dans un jeu de scène délicat, d'empêcher toute supposition inconvenante du public ; il fallait aussi attraper la parfaite ressemblance du

monarque, son allure, ses tics, ses jeux de physionomie connus de la moitié des spectateurs.

Pendant trois mois, Fleury vécut dans la peau du roi de Prusse, en costume militaire, en bottes et la figure faite devant un portrait de Frédéric, avec autant de minutie que la Guimard en mettait à se maquiller devant son image datant de vingt ans. Le comédien donna à son domestique le nom du houzard de la chambre royale, et à un gros matou débonnaire celui d'Alcmène, la chienne favorite du roi ; il joua éperdument de la flûte, sans en connaître une note, rien que pour s'habituer à pencher la tête sur l'épaule comme son modèle. Moyennant ces divers exercices, il parvint à subjuguer le public, y compris le prince Henri.

Ce jour-là, le triomphe fut absolu, foudroyant. Tous les acteurs en scène : les deux Contat, Dazincourt, MMmes Raucourt, Petit, Bellecourt remplirent leurs rôles avec un talent décuplé, mais pour Fleury ce fut l'apothéose. Il ne redoutait plus Molé.

XIII

Fleury était très lié avec MM^mes^ de Sainte-Amaranthe depuis 1783, quand, par une température de dix-neuf degrés au-dessous de zéro, la Seine prise pendant deux mois, Paris subit une misère effroyable.

Tous les travaux arrêtés, les arrivages retardés, le pain rare, le bois cher, le peuple souffrait du froid, de la faim, de la maladie, mais il y eut cet élan généreux qui ne se fait jamais attendre pour secourir ceux qui pleurent. Du haut en bas de l'échelle sociale, la pitié jeta son cri d'appel, tout le monde quêtait, tout le monde donnait. La Cour, la ville, la bourgeoisie et aussi les moins pauvres parmi les pauvres apportaient leur offrande, somptueuse ou modeste, mais toujours offerte dans un grand désir de venir en aide à tant de malheureux qui mouraient d'inanition dans leurs taudis glacés.

Comme il faut savoir joindre l'agréable à l'utilité et qu'un grain de plaisir active la bienveillance, les théâtres donnèrent le bon exemple. Partout eurent lieu des représentations de cha-

rité, mais ce ne fut pas cela qui amena le meilleur résultat, vu les frais doublés par la nécessité de présenter au public quelque chose de nouveau. Voici d'ailleurs le relevé exact de ce que rapportèrent neuf théâtres choisis parmi les plus importants.

La Comédie-Italienne . . .	9.162	livres
L'Opéra.	11.557	—
La Comédie-Française . . .	10.443	—
Les Variétés-Amusantes . .	2.248	—
Les Grands danseurs du roi.	1.219	—
L'Ambigu-Comique. . . .	936	—
Le Wauxall	824	—
Le Spectacle des Associés. .	227	—
Curtius	63	—
En tout	36.679	livres

Cette somme pouvait, cependant, essuyer bien des pleurs, comme disaient les gens sensibles, mais elle ne parvint pas sans difficultés aux pauvres destinataires affamés et transis. Lorsqu'une députation des comédiens se présenta dans chaque paroisse pour offrir une part de la recette, il leur fut répondu que l'archevêque avait interdit à son clergé de recevoir directement aucun argent de mains si profanes. Tout devait être versé entre les mains du lieutenant de police qui ferait lui-même la répartition, afin d'éviter le scandale que serait l'aumône venant d'une collection d'excommuniés.

A ce propos, Fleury, vexé, demande avec amertume si Mme Lacaille, la protégée de Mgr de Beaumont, aurait reçu la même réponse.

Les quêtes furent très fructueuses, car les plus jolies femmes de Paris se changèrent en « hirondelles de Carême », vêtues avec un goût discret et demandant l'aumône avec des mines à rendre Harpagon prodigue. Grandes dames et bourgeoises frappaient aux portes, tendaient d'un air tendrement suppliant des bourses brodées par elles et ornées d'emblèmes ou de devises de circonstance. Jusque dans les magasins Mercure abdiqua, les marchandes oubliant leurs intérêts pour obtenir quelque chose des acheteurs; et l'on ne saurait expliquer, sinon en latin, jusqu'où cette mise en action des préceptes de l'Evangile fut poussée par une catégorie de jeunes personnes d'humeur sociable.

Un compatissant cabaretier, nommé Potrel, informa, par voie d'affiche, les âmes charitables et altérées que sur chaque demi-septier d'excellent vin de Bourgogne, il prélèverait un dixième dont la valeur serait versée dans le tronc des pauvres.

Ce genre de générosité fut particulièrement apprécié, les âmes charitables abondèrent, les dixièmes succédèrent aux dixièmes, mais il y eut, vraiment, trop d'ivrognes le soir dans le quartier du Temple.

Une plus gracieuse innovation fut faite par des fillettes de classe moyenne et de petite noblesse,

unies, elles aussi, pour apporter une obole à la misère. Dans toutes les rues, à l'heure de la promenade, ces enfants dressaient sous une porte cochère une table recouverte d'un tapis et portant un plateau où brillaient quelques pièces d'argent, leurs minces économies. Puis, la mise en scène ainsi préparée, elles ne laissaient pas un passant en repos, bravant l'indifférence ou les rebuffades, devinant, avec leur instinct de séduction tôt éveillé, de quelle façon il fallait implorer les vieux, les jeunes, les coquettes et les bourrus pour réussir.

C'est parmi ces quêteuses que Fleury vit pour la première fois Emilie de Sainte-Amaranthe, à peine âgée d'une douzaine d'années, déjà délicieusement jolie, parée surtout d'une éblouissante chevelure d'or qu'elle devait, quelques jours plus tard, vendre à un coiffeur sans scrupules, pour venir en aide à la famille d'une pauvre créature arrêtée au moment où elle volait un pain.

Dix ans après, ces adorables cheveux, coupés de nouveau, mais par la main du bourreau cette fois, échappèrent à la rapacité de ce funèbre perruquier. Ils revinrent plus tard à Elleviou, le beau chanteur à la voix enivrante, qui conserva jusqu'à la mort cette relique d'amour.

La Comédie-Française, pour sa représentation de charité, avait donné *Coriolan* de M. de Laharpe, qui n'était pas du tout un succès. Champcenetz, dont le principal talent était de railler celui des autres, ne manqua pas de signaler le fait par qua-

tre vers assez peu aimables pour que le susceptible académicien s'en montrât fort désobligé.

Pour les pauvres la Comédie
Joue une pauvre comédie,
C'est bien le cas en vérité,
De l'applaudir par charité.

Il eût mieux valu faire la sourde oreille, mais Laharpe ne savait pas montrer tant de philosophie et un soir, au Wauxall, il éclata, provoqua Champcenetz qui lui répondit de l'autre côté de la salle, donnant ainsi tous deux une comédie impromptue bien plus amusante que *Coriolan*.

Tout en écoutant les réparties des deux adversaires, Fleury examinait la salle. Sous le ruissellement de flammes de différentes couleurs simulant une aurore boréale, les diamants étincelaient, les têtes poudrées balançaient des panaches, toutes les beautés renommées se faisaient admirer, — toujours pour les pauvres, sans doute — et parmi elles Mme de Sainte-Amaranthe, fille mal gardée à Besançon, veuve ou à peu près à Paris d'un capitaine de cavalerie joueur, bretteur, coureur, cerveau brûlé qui, abandonnant sa femme à ses seules ressources, devait finir cocher de fiacre à Madrid.

Une jolie femme n'a pas toujours le courage de mourir décemment de faim. Mme de Sainte-Amaranthe se consola des mauvais procédés conjugaux

par les affectueux hommages du prince de Conti, très désireux de réparer, au double point de vue du sentiment et de la générosité, tous les torts de l'époux fugitif. Depuis la mort du prince, enrichie par ses libéralités, Mme de Sainte-Amaranthe tenait un rang hybride, ni femme de qualité ni aventurière, encore belle, coquette, aimable, attrayante sans grand esprit, disant parfois des sottises d'un ton qui les faisait passer pour des mots très fins, effacée et sans entrain sous le soleil, éclatante aux lumières, elle laissait jouer gros jeu chez elle pour attirer, par ce vice aristocratique, tout ce qui se piquait d'élégance.

Si, forcément, elle se montrait peu sévère pour la vertu de ses amies, elle contrôlait davantage les admissions masculines dans son cercle et Fleury, le recherché Fleury, avoue qu'il ne fut reçu qu'à la seconde tentative et par la protection d'un peintre célèbre, familier de cette maison que les uns nommaient un salon et les autres un tripot.

Mlle de Sainte-Amaranthe mettait dans ce milieu mélangé sa grâce ingénue, vite ternie, dit Rivarol qui malmena fort la mère et la fille dans sa *Chronique scandaleuse*. Toutefois, on eut peut-être tort de citer Emilie, dans un méchant almanach de l'époque, parmi les jeunes filles trop émancipées. Messieurs les gazetiers n'y allaient pas de plume morte, et s'ils s'en permettaient autant aujourd'hui, que diraient le Faubourg, les Champs-Élysées et le quartier Monceau ?

Médisances ou calomnies n'empêchèrent pas Emilie d'épouser, en 1790, M. de Sartine, fils de l'ancien lieutenant de police.

Pendant la période troublée qui précéda la Révolution, la vogue était aux clubs. Il s'en ouvrait partout. Le mot était nouveau, venait de l'étranger, plaisait par cela même, et chacun était enchanté d'avoir un lieu de réunion où il pouvait critiquer les opinions de son prochain.

Le salon de Mme de Sainte-Amaranthe en fut un, purement royaliste en attendant qu'il vît passer des conventionnels de la plus belle eau. La Comédie-Française en fut un aussi, sans s'en douter d'abord, sans apprécier à sa gravité la scission qui eut lieu entre la troupe à propos de faits politiques. Ceux qui n'avaient jamais été dissidents que sur des questions artistiques ou des rivalités de métier, se passionnèrent pour ou contre Necker ou Calonne, il y eut des brouilles à propos des notables et du déficit, et l'ouverture des États-Généraux mit le feu aux poudres. Célimène, Frontin, les ganaches, les amoureux et les tragiques se traitèrent d'avancés ou de rétrogrades, les exaltés appelèrent les modérés aristocrates, et les plaisants de la bande utilisèrent l'épithète qui venait de naître à caractériser leurs camarades de façon comique. Dugazon le batailleur fut dénommé Aristocrâne ; Molé, incertain de ses convictions, Aristopie ; et Larochelle, que la politique enrhumait, Aristocrache.

Ce n'était d'abord pas bien méchant ; puis, peu à peu, la plaisanterie s'aiguisa, se fit plus agressive. Elle ne fut plus lancée que pour provoquer l'adversaire, le forcer à se découvrir, et la Comédie-Française devint un terrain d'escarmouches dans les coulisses avant d'être un champ de bataille sur la scène.

Talma devait déchaîner l'orage. Le jeune tragédien, tout frais émoulu de la nouvelle académie dramatique, embryon du Conservatoire, instituée aux Menus, était fort poussé par Dugazon qui se vantait de l'avoir découvert et, acteur comique, se jugeait apte à former un tragédien. C'était du reste une spécialité de Dugazon. Dès qu'un élève montrait quelques dispositions, il se l'appropriait, sans vouloir reconnaître qu'il avait reçu les enseignements des autres professeurs, mais jamais il ne s'empara d'un artiste avec autant de fougue qu'il en montra à l'égard de Talma dont il sut, du moins, pressentir le génie, s'il ne fut pour rien dans son éclosion.

Le succès du débutant à l'essai, en 1789, dans le rôle de Séïde, de *Mahomet*, l'avait d'emblée placé en bon rang aux Français. On fondait déjà de grands espoirs sur lui, mais les premiers rôles n'étaient pas disposés, pour autant, à supprimer en sa faveur les durs règlements qu'ils avaient subis et pouvaient à leur tour imposer aux derniers venus. Comme ses devanciers, Talma devait attendre, ce qui ne cadrait guère avec ses ambi-

tions de jeune arriviste, activées en dessous par son père en alexandrins qui aurait voulu lui faire franchir d'un seul bond tous les degrés.

Les comédiens eurent bien davantage à se défendre contre son désir d'empiétement après la représentation de *Charles IX*, de Chénier, qui fut une complète révélation de ce que Talma pouvait prodiguer d'énergie, de passion, de vérité dans l'expression des sentiments les plus divers.

Cinquante-quatre fois la pièce fut jouée devant une salle comble, la Comédie retrouvait les jours dorés du *Mariage de Figaro*, mais n'en refusait pas moins de donner à Talma la suprématie qu'il réclamait et qui aurait eu pour premier résultat de sacrifier au tragédien tous les excellents acteurs de comédie. Cela s'était déjà vu souvent. Melpomène l'emportait d'habitude sur Thalie, mais le contraire se produisant une fois par hasard, les intéressés s'entêtaient à ne pas abdiquer avant l'heure et à laisser le nouveau venu gagner ses titres pied à pied.

On en était là quand la Cour défendit *Charles IX*, ce qui fit se dresser contre les adversaires de Talma de nouvelles accusations. On prétendit qu'ils avaient demandé cette interdiction dans le but égoïste de briser les ailes d'un artiste qui volait trop haut et trop vite à leur gré. C'était absurde, leurs petites rancunes personnelles ne pouvaient être assez fortes pour réclamer en holocauste de magnifiques recettes dont tout le

monde profitait et dont tout le monde avait besoin.

Pour se consoler de ne plus jouer *Charles IX*, Talma réalisa dans le costume théâtral le changement qu'il avait déjà essayé d'y introduire après Lekain. Il parvint à jouer les personnages Grecs et Romains dans leur tenue classique : en toge, en cothurnes, les cheveux courts, détruisant ainsi la ridicule tradition qui habillait Brutus comme un petit maître et Andromaque comme une marquise de l'Œil de Bœuf.

Les plus intelligents en furent effarés tout d'abord, tellement ils comptaient la perruque, les paniers et l'épée comme les attributs obligatoires de leurs rôles. Mme Vestris se fit le porte-parole de l'étonnement général en demandant à Talma s'il avait bien réfléchi avant de se costumer dans ses draps de lit, et l'aimable Contat, elle-même, déclara sans aucune espèce d'admiration qu'il avait l'air d'une statue en promenade.

Les hostilités s'aggravant, la Comédie, dans l'espoir de rabattre l'orgueil de Talma, négocia la rentrée de Larive dont on avait déploré la retraite prématurée à la suite d'une représentation où, dans le rôle d'Orosmane, son triomphe, il avait été sifflé par quelques tapageurs enchantés de se donner une importance passagère en fomentant une cabale.

Larive souffrait toujours de l'offense imméritée qu'on lui avait faite. Il accueillit donc assez froi-

dement l'invitation de ses collègues, il rappela sa grande déception, il allégua aussi que ses idées étant devenues plus pieuses que mondaines, il ne saurait reprendre une profession condamnée par la religion.

Sur une pareille réponse, l'ambassade n'avait qu'à se retirer, très désappointée de ne pouvoir opposer un ancien de grand mérite au jeune tyran désireux de tout bouleverser.

Dessessarts, dont l'obésité ne diminuait pas la finesse, conseilla un moyen que nous appellerions homéopathique. Contre l'Eglise il proposa d'élever l'Eglise et de mettre en campagne l'abbé Gouttes, que Larive aimait et estimait beaucoup, ayant fait partie de ses ouailles lorsque l'abbé était vicaire au Gros-Caillou. Depuis, le prêtre avait fait du chemin. Elu député par le clergé de Béziers, il était Président de l'Assemblée Nationale sans cesser de remplir sa mission apostolique, car il savait très bien allier les choses en apparence les plus différentes. Pour son compte personnel, il devait plus tard, en uniforme de garde national, assister les mourants et leur porter les sacrements dans sa giberne. La Terreur le fit monter à l'échafaud.

Il comprit donc facilement les raisons de la Comédie-Française. Il les approuva, sinon comme ministre de Dieu, du moins comme Président de l'Assemblée Nationale qui devait essayer d'enrayer les troubles du premier Théâtre de France, et agit si bien sur Larive que celui-ci fit sa rentrée

dans le rôle d'Œdipe, en mai 1790, avec le double orgueil de remplir une mission artistique et d'accomplir un acte de civisme.

En une seule fois, l'artiste, si cruellement blessé, retrouva sa renommée ; son triomphe fut aussi éclatant que celui de Talma et basé sur de longues preuves, alors que le succès du jeune tragédien l'était plutôt encore sur des espérances. On savait qu'il avait de l'ardeur, on ignorait s'il aurait du souffle, s'il ne vivrait pas toute son existence dramatique, comme tant d'autres, sur sa première flambée d'extraordinaire talent, sans jamais ajouter d'éléments nouveaux au brasier.

Si désireux que fussent les partisans de Talma de contester la légitimité de la rentrée de Larive, ils s'en abstinrent, l'entremise connue de l'abbé Gouttes rendant l'attaque dangereuse pour eux. Bon gré, mal gré, ils durent donc se résigner à entendre applaudir le rival de leur favori jusqu'au moment où ils pourraient le battre en brèche.

Le seul procédé pour y arriver était de faire remettre à la scène *Charles IX*, dans lequel Talma restait sans second possible. Pour cela, on en appela à Mirabeau qui l'emportait sur tous à l'Assemblée, menait la France comme un fief lui appartenant, faisait trembler le roi, pâlir de rage la reine ; encensé, admiré, flagorné, si aimé malgré sa laideur que toutes les femmes portaient sa vilaine image en médaillon et se pâmaient rien qu'à entendre sa voix dominatrice.

Cette tendre popularité rendait Molé jaloux, bien qu'il admirât le célèbre député comme le plus merveilleux des acteurs. Le comédien prétendait avoir donné le coup de fouet à l'art de la miniature par tous les portraits de lui qu'avaient voulus ses admiratrices. Il calculait qu'à raison d'un pouce par surface d'ivoire, il devait se trouver quelque chose comme deux cents pieds de miniatures à son effigie en circulation, et certes, à ce compte-là, Mirabeau avait beaucoup de chances d'arriver bon premier.

Quelques jours avant la fête de la Fédération au Champ de Mars, Mirabeau fit annoncer sa visite à la Comédie-Française. L'enthousiasme pour le tribun était si surchauffé que peu s'en fallut qu'il ne fût reçu avec l'appareil pompeux qui avait toujours été d'usage pour les grands hommes, et qu'augmentait l'exagération prétenticuse des idées nouvelles. On lui aurait prodigué les révérences, les discours et les palmes de gloire, mais quelques esprits pondérés firent ressouvenir aux exaltés qu'avant tout ils étaient les comédiens du roi et n'avaient rien à voir, au théâtre, avec le comte de Mirabeau, sinon pour le considérer comme un amateur qui devait être accueillis implement par les semainiers.

Mirabeau n'y alla pas par quatre chemins, il demanda qu'on fît jouer *Charles IX* pour la plus grande satisfaction des députés Provençaux.

Sans se retrancher derrière l'interdit de la Cour

dont Mirabeau se serait peu soucié, les comédiens s'excusèrent de ne pouvoir donner une pièce, cause habituelle de désordre, le jour où la fraternité devait être fêtée ; puis, l'auteur s'opposait à ce que son œuvre fût représentée en été. En dernier lieu, la Comédie étant responsable de son répertoire ne pouvait, sans avoir une excuse valable, comme par exemple le vœu bien net du public, afficher un spectacle susceptible de causer du scandale.

Mirabeau discuta sans obtenir rien de plus précis, mais cela lui suffit. Il dépêcha ses Provençaux pour forcer la main aux comédiens, qui ne trouvèrent pas que ces messieurs représentassent complètement le public et renouvelèrent leur refus.

Le 21 juillet, devant les réclamations frénétiques de tous les spectateurs, parmi lesquels les Fédérés de Provence faisaient un tintamarre spécial, la Comédie capitula. Elle avait demandé l'affirmation de la volonté populaire, on la lui présentait du haut en bas du théâtre, il fallait se soumettre. *Charles IX* fut annoncé pour le 24, au mépris des ordres du roi et sans que la Municipalité, sous le gouvernement de laquelle une nouvelle loi venait de placer le Théâtre-Français, se prononçât pour ou contre, laissant les acteurs se tirer d'affaire comme ils pourraient, et vis-à-vis des spectateurs, et vis-à-vis de Louis XVI qui, au moins nominalement, conservait toute autorité sur eux.

Comme aucun semainier ne se serait risqué à soumettre au roi un répertoire portant la pièce interdite par lui, comme M. de Duras ne renonçait pas à sa surveillance sur la troupe, les pauvres artistes, peu renseignés sur les intentions de l'Hôtel de Ville, mais certains quand même d'être serrés entre deux pouvoirs, prirent le parti de se soumettre à la loi du plus puissant et de se couvrir par l'excuse de la force majeure que l'on commençait à comprendre en haut lieu.

On dut lire le rôle du cardinal, Saint-Prix étant malade. Mme Vestris, également fort souffrante, joua par pur patriotisme, selon l'annonce qui fut faite. Quant à Talma, il fut acclamé avant d'avoir ouvert la bouche.

Tout cela n'empêcha pas le tumulte. On hurla à certains passages, on s'indigna à d'autres, les deux vers :

Ces tombeaux des vivants, ces bastilles affreuses,
S'écrouleront un jour sous des mains généreuses.

furent follement applaudis. Il y eut aussi d'autres incidents ; un, entre autres, soulevé par le manque de courtoisie des nouvelles couches. De tout temps, les spectateurs étaient restés découverts pendant le spectacle, mais cette politesse d'aristos n'était pas pour plaire aux élus du peuple, et tous les porteurs du démocratique chapeau rond le gardèrent sur leur tête, tandis que les fidèles du tricorne mettaient celui-ci sous leurs bras.

Interpellés à ce sujet, ces messieurs du Tiers n'en voulurent pas démordre. Ils comptaient au nombre de leurs nouveaux droits celui d'être mal appris et de gêner leurs voisins. Double joie sans doute, affirmée avec arrogance par un grand individu aux épaules de porte-balle, au masque brutal, lequel, avec un geste plus héroïque que ne le comportait l'action, enfonça son feutre jusqu'aux oreilles, en déclarant qu'il tenait ferme comme le chapeau de Servandoni, c'est-à-dire comme une des tours de Saint-Sulpice, ainsi désignée du nom de l'architecte.

Cet irréductible de la coiffure était, suivant l'expression d'un spectateur à tricorne, *le nommé Danton* qui préludait à sa carrière par cette manifestation dépourvue de savoir-vivre.

Charles IX resta sur l'affiche sans apaiser l'effervescence. Les uns, les autres s'accusèrent à tour de rôle, Mirabeau rentra en scène, Talma, soupçonné de s'être associé sournoisement aux exigences dont il bénéficiait, voulut se disculper. Il le fit par une lettre maladroite, agressive, dont les comédiens tirèrent vengeance immédiate. Réunis en séance extraordinaire, ils décidèrent, Contat la première, qu'ils ne pourraient plus jouer avec Talma, mauvais camarade, fauteur de désordre, et l'expulsion du tragédien fut décrétée.

Aussitôt éclata un branle-bas de combat. L'Hôtel de Ville donna signe de vie en la personne du long et mélancolique Bailly, maire de Paris, chargé

de signifier aux acteurs que la Municipalité considérait comme nulle la déclaration prise contre Talma et qu'elle leur enjoignait d'avoir à conserver le condamné dans leurs rangs.

L'injonction trouva la troupe rebelle à tout ordre de ce genre. Les règlements étaient là, donnaient le droit d'accueillir comme de rejeter à l'occasion n'importe quel artiste. Du moment où ses pairs en avaient décidé, c'était suffisant, même contre Talma ; puis il y avait aussi le cas exceptionnel qui imposait ses exigences pour le renvoi du tragédien, ainsi qu'il les avait imposées pour remettre *Charles IX* à la scène.

Au lieu d'obéir, on organisa la résistance. La Comédie en masse, moins les gardes du corps de Talma, forma le parti de l'opposition, la révolte fut déclarée entre cour et jardin. Malheureusement pour les conjurés, le public s'en mêla de nouveau et comment !... Le 16 septembre, la salle, bondée jusqu'aux petites places, sentait la poudre ; on entendait des sifflets donner une mesure pour rien et, comme aménités préliminaires, on pouvait goûter la saveur des épithètes nouveau style : aristocrates, inciviques, suppôts du despotisme... lancées d'un peu partout à l'adresse des comédiens.

Dans les deux camps, chaque artiste était à son poste, prêt à payer de sa personne ; Fleury, semainier, devait le premier braver l'ennemi s'il y avait lieu.

Le rideau se levait à peine qu'une formidable clameur retentit : Talma, Talma !...

Le nom du tragédien éclatait comme un appel aux armes, il montait du parterre, courait au long des loges, descendait du cintre, toujours plus impératif. Ce n'était pas une réclamation, c'était un éclat de tonnerre et chaque minute augmentait la violence de l'ouragan.

Fleury trouva que c'était le moment de se montrer. Il parut, très calme, salua avec son aisance habituelle et attendit qu'on lui permît de parler. On daigna faire silence pour l'écouter ; alors, au milieu d'un calme menaçant, l'artiste exprima l'opinion de la Comédie-Française.

« Messieurs, ma Société, persuadée que M. Talma a trahi ses intérêts et compromis la tranquillité publique, a arrêté à l'unanimité qu'elle n'aurait plus aucun rapport avec lui jusqu'à ce que l'autorité en eut décidé. »

L'orateur n'avait pas prononcé les derniers mots que le tapage reprit. Cette fois c'était effrayant et Dugazon mit le comble au désordre en s'élançant du manteau d'Arlequin, pâle, décoiffé, criant à tue-tête, pour dominer le fracas. Il déclara que la Comédie allait prendre contre lui la même détermination que contre Talma, qu'il l'exigeait. Puis, perdant la notion des faits, emporté plus loin qu'il ne l'aurait voulu peut-être, il ajouta : « J'accuse toute la Comédie, il est faux que M. Talma ait trahi la Société et compromis la sûreté publique,

tout son crime est d'avoir dit qu'on pourrait jouer *Charles IX* ».

Les amateurs de vociférations, d'émotions fortes, de situations rappelant le chaos furent alors satisfaits. Le début pouvait passer pour modéré après ce qui suivit. Tout le monde criait si fort que personne ne s'entendait plus, les portes claquaient, des spectateurs se laissaient tomber dans le parterre pendant que d'autres se hissaient dans les loges, les femmes épouvantées cherchaient à s'enfuir, les gens de sang-froid les rassuraient avec des intonations à effaroucher une meute, les provocations grêlaient sur Fleury toujours vissé devant le trou du souffleur, imperturbable, semainier résolu au martyr plutôt que de reculer d'une semelle avant de savoir au juste ce qu'on lui demandait encore.

Enfin, il parvint à comprendre qu'on exigeait communication de la délibération de la Comédie-Française. L'acteur Delaporte alla chercher cette pièce au galop, mais la lecture en fut impossible et Fleury n'eut que le temps de sauter dans les coulisses, pour échapper aux débris de banquettes dont l'assaillait le parterre.

De ce jour, le comédien modifia son opinion sur le public assis, il pensa qu'il valait mieux, pour les semainiers, qu'il restât debout. La force armée arriva juste à point pour cueillir et mettre à la porte les perturbateurs qui escaladaient déjà le théâtre à la poursuite de Fleury.

Le lendemain, Fleury se battit en duel avec Dugazon, tous deux furent légèrement blessés. Cela donna un pendant à la rencontre que Talma avait eue avec Naudet, après la tumultueuse représentation du 24 juillet.

Ce jour-là même, Bailly manda les comédiens à l'Hôtel de Ville. Avec beaucoup de modération, mais non moins de fermeté, il leur signifia de nouveau d'avoir à se soumettre promptement, de reprendre Talma pour obéir ainsi à la loi et aux vœux du public qui devaient être sacrés. Des vœux du roi, il n'était pas question. A la suite de cette entrevue demeurée encore stérile, il y eut jugement du Conseil municipal ordonnant la réintégration de Talma, et cet ukase, si humiliant pour la Comédie-Française, fut placardé sur tous les murs de Paris.

Il est vrai que, pour atténuer la dureté du coup, le même conseil blâma Dugazon, le condamna à huit jours d'arrêts forcés et aux frais d'impression de ce jugement, dont cent exemplaires furent collés à côté de celui concernant le Théâtre-Français.

Talma fut donc victorieux sur tous les points. La Comédie conserva par force le grand tragédien, mais perdit MM^mes^ Raucourt et Contat qui donnèrent leur démission, et l'agitation régna de plus belle dans la maison de Molière.

Dans ce centre d'élégance, d'esprit, de bonne compagnie, l'hostilité permanente s'implanta

comme dans la rue ; la révolution brutale commença, au grand saisissement des jolies actrices qui, sauf Contat, Raucourt, Vestris et Devienne, n'étaient pas bien certaines, dit Fleury, qu'aristocratie et démocratie ne fussent pas des noms de falbalas.

Mlle Desgarcins, surtout, ne se rendit compte du bouleversement politique qu'en voyant sur les pots de fard l'étiquette : rouge national remplacer l'étiquette : rouge végétal. Du moment que la parfumerie s'en mêlait, que les cosmétiques faisaient preuve de civisme, c'était bien le cataclysme général !

XIV

Dans sa lutte contre Talma, la Comédie eut surtout le sentiment de ses droits ; elle n'eut aucune intuition de ce que pouvaient être ses devoirs. Elle ne comprit pas qu'ils lui ordonnaient d'accueillir à bras ouverts le renfort que la chance lui envoyait au moment précis où, tout se renouvelant en France, le théâtre devait suivre l'exemple pour continuer à plaire.

Imbu des idées d'indépendance, Talma était aussi un révolutionnaire sur la scène. Il arrivait pour brûler les planches, pour animer d'une ardeur ignorée les types classiques, pour faire vivre d'une vie intense les personnages, inconnus au vieux répertoire, que créait l'évolution des âmes. Tout changeait, les goûts, les convictions, les usages,... l'autrefois déplaisait, il n'était plus question que d'un avenir complètement dissemblable du passé, et c'est pendant cette première période d'écroulement que les comédiens se rattachèrent en aveugles à ce que l'on voulait renverser.

La frivolité, l'élégance, la galanterie, l'impertinente raillerie, la hauteur méprisante, tout ce

qu'ils s'étaient assimilé à force de le voir autour d'eux tendait à disparaître, était déjà attaqué, presque banni. Le ton, le langage, l'allure, les passions, les défauts de leurs modèles n'intéressaient plus, paraissaient exagérés, ridicules ou odieux. On ne voulait plus de marquis phraseurs, plus de coquettes titrées, plus de maîtres débauchés ni de valets effrontés, mais des hommes libres, des philosophes et des citoyennes pensant et agissant comme pensaient et agissaient les spectateurs.

A mentalité nouvelle, il fallait un nouveau répertoire et de nouveaux acteurs, ou du moins un jeu nouveau. C'est ce que les artistes de la Comédie-Française, inféodés à la tradition d'où découlait leur talent, ne comprirent pas tout d'abord et, quand ils ne purent plus douter de la nécessité de dépouiller le vieil homme, ils ne s'y résignèrent que par force.

Talma, lui, avec la fougue de sa jeunesse, était bien l'acteur du jour, sans liens, sans obligation de suivre une route tracée d'avance par ses prédécesseurs. Voyant tout autrement qu'eux, il ne pouvait les imiter en rien, et c'est justement cette faculté d'obtenir des effets imprévus, même en interprétant des sujets anciens, qui transportait les admirateurs du tragédien. Il n'avait rien d'hier, il incarnait demain.

Certes, il était ambitieux, volontaire, âpre à conquérir vite sa situation, mais au fond il n'avait

pas les mauvaises intentions, la tendance aux vilenies que lui prêtaient les comédiens enragés d'être vaincus. Il suivit le courant sans vouloir leur nuire et le leur prouva plus tard, ainsi que Dugazon. Tous deux, d'ailleurs, furent désenchantés quand la Liberté qu'ils avaient vue si belle, espérée si pure, trempa ses ailes dans le sang. Bien des années après, Dugazon exprimait cette déception à Fleury en lui disant : « Oui, chacun fait son opinion comme les cordiers font leurs cordes ; on marche, on marche en regardant toujours d'où l'on vient et jamais où l'on ira. »

Si les interprètes dans le mouvement manquèrent au début, les pièces d'actualité ne firent pas défaut. Des flots de paperasses inondèrent tous les théâtres, en particulier la Comédie-Française comme chef de file. Tous les vices monarchiques, toutes les fautes cléricales, toutes les vertus républicaines, toutes les souffrances populaires furent mis en alexandrins de quatorze pieds, en phrases à trémolo qui arrachaient des larmes et des rugissements aux spectateurs empoignés par cette palpitante littérature.

Dans toutes ces élucubrations patriotiques il y avait à foison des prêtres, des nonnes, généralement pourvus d'un assez mauvais naturel quand ils n'étaient pas des martyrs. C'était le fruit défendu sur les planches et tout le monde lui trouvait une grande saveur, excepté les artistes forcés de corser leur garde-robe d'un assortiment

de vêtements religieux. Les moines ne coûtaient pas cher, mais les cardinaux étaient ruineux.

La Comédie vit des Eminences dans *Charles IX* et *Louis XIII*, des Chartreux dans *Le Comte de Comminges*, des novices dans le *Couvent ou les fruits de l'Education*, des Bernadines dans *Le Mari directeur*. Les Variétés-Amusantes présentèrent des Ursulines, la Comédie-Italienne une nuée de jolies béguines dans *Les Rigueurs du Cloître*, sans oublier *Vert-Vert* qui mêlait avec délicatesse dans ses refrains l'hymne de Pâques « O filii et filiæ » et la ritournelle : « Quand je bois du vin clairet ! »

Pour varier, après la prise de la Bastille, il fallut ajouter des maçons au clergé et joindre un matériel de terrassier aux ornements sacerdotaux.

Parmi les auteurs qui harcelèrent le plus le Comité des Français, il faut compter un bas-bleu dont le nom reste inconnu, heureusement, car cette poétesse fut un terrible crampon. Féministe avant la lettre, prétentieuse, vaniteuse, se croyant une des rares créatures sorties toutes parfaites du néant, philosophe, négrophile, la poitrine bourrée de coton et la tête farcie de chimères, cet aimable spécimen de la corporation donnait l'envie de lui offrir une paire de rasoirs, autant sans doute pour signifier qu'elle n'avait plus rien d'une femme que pour symboliser l'agrément de sa conversation.

D'esprit, cependant, elle ne manquait pas, seule-

ment il s'évaporait en un perpétuel bavardage, en fusées de mots qu'elle jugeait sublimes alors qu'ils n'étaient qu'amusants, avec une facile pointe de malice qu'elle tenait de son Languedoc. Du reste, elle n'appréciait pas les meilleurs, les trouvait trop simples, indignes de sa profondeur, elle préférait de beaucoup ceux que personne ne comprenait et qu'elle croyait quelque chose d'idéal qu'il fallait avoir du génie pour bien saisir. Elle estimait tant la valeur de ses idées que, pour ne pas les comprimer dans son divin cerveau, elle n'avait jamais d'autre coiffure qu'une gaze blanche s'entortillant autour de sa tête.

Ses observations mondaines valaient mieux que ses tirades dramatiques.

Entre les prudes et les femmes galantes, Mme de G... ne découvrait qu'une seule différence : celle qui existe entre les amateurs et les professionnels. Elle dénommait : « Vertus de plein vent » les sagesses solides, résistant sans effort aux bourrasques sentimentales, et : « Vertus en espalier » les autres, les chétives, toujours prêtes à tomber si elles n'étaient pas maintenues.

Elle reçut assez mal Sedaine, fabricant avéré de comédies à ariettes, qui paraissait railler son goût pour le chant des oiseaux. Le regardant de côté, elle lui riposta qu'en effet elle préférait les concerts des musiciens emplumés aux opéras-comiques, parce qu'il n'y avait pas de paroles dessous.

La marquise de Montesson avait recommandé Mme de G... à la Comédie-Française, probablement pour se venger de son échec. De ce jour, l'existence de la troupe fut empoisonnée, car cette Muse s'était logée à deux pas du théâtre pour avoir ses victimes sous la main. On ne voyait plus qu'elle. Quand elle ne rôdait pas dans le bâtiment, elle circulait sous la colonnade, agrippant au vol tous les artistes pour leur parler de ses manuscrits et leur soumettre ses griefs.

Elle n'en manqua pas lorsque le Comité examina une de ses pièces, imprudemment reçue sous l'influence du talent de lecteur de Molé qui faisait prendre des inepties pour des chefs-d'œuvre.

C'était la moindre des choses, cette pièce! Cinq actes bien tassés, avec des déclamations à essouffler un trompette, ça s'appelait : L'*Esclavage des nègres*, et tous les acteurs, sans exception, devaient être passés au cambouis.

L'ensemble souleva une protestation générale, mais le maquillage plus que le reste. Hommes et femmes se refusèrent énergiquement à se grimer de la sorte, bien que Mme de G... apportât la recette de certain cirage au jus de réglisse qui devait faire merveille. L'auteur eut beau affirmer que chacun serait très à son avantage sous cette teinture et qu'au surplus on ne pouvait tergiverser plus longtemps, parce que *toutes les nations* attendaient, en frémissant d'impatience, la représentation d'un si beau pladoyer en faveur de la

race opprimée, les comédiens se dérobèrent, sans égard pour l'impatience des nations.

De guerre lasse, ne pouvant arriver à noircir toute la Comédie, l'obstiné bas-bleu remplaça ses mauricauds par la Cour de Louis XIV, Ninon, Molière et autres personnages de marque. Encore cinq actes qui lui valurent cette fois à la lecture, les acteurs se méfiant, une série de bulletins tous moins galants les uns que les autres.

Mme de G... sortit de la séance exaspérée contre tout le monde, en particulier contre Dessessarts parce qu'il avait attaché le grelot en déclarant stupide le rôle de des Yveteaux qu'elle lui destinait. Le gros acteur se voyait mal travesti en berger de l'Astrée, portant une houlette et chamarré de rubans couleur de rose. Il ne s'en cacha pas, ses camarades lui emboîtèrent le pas au sujet des autres rôles, et la majorité des bulletins exprimant sans détour l'opinion générale, la colérique poétesse claqua la porte en déclarant : « Qu'elle sortait de cette caverne aussi grande qu'ils étaient petits ».

Une si dédaigneuse opinion ne suffit pas à sa rancune, car elle attendit Dessessarts sous le péristyle et faillit lui faire un mauvais parti. Enfin, tout se passa en impertinences de part et d'autre.

Plus tard, on fit circuler un comique compte rendu de cette séance, pour prouver que la Comédie-Française exerçait abusivement ses droits.

A côté de ses ridicules, Mme de G... avait une

exquise qualité. Elle était bonne, passionnément, pour les gens, à condition qu'ils n'appartinssent pas à la Comédie-Française, et pour les animaux sans distinction, mais cette dernière sympathie avait une cause baroque. Croyant à la métempsycose, elle voyait en sa bande de chiens, de chats, d'oiseaux, autant de défunts célèbres qu'elle affirmait reconnaître, et il va sans dire qu'elle ne pouvait traiter une assemblée aussi illustre avec le sans-façon auquel sont habituées de vulgaires bêtes. De là des égards risibles et des pâtées succulentes pour tous ces beaux esprits d'outre-tombe.

Elle jetait des graines aux oiseaux du Luxembourg et parfois même le contenu de sa tabatière, par distraction ou plutôt dans l'idée que tous ces bons pierrots ayant dû être des priseurs sous une autre enveloppe, il leur restait le besoin d'éternuer de temps à autre.

Du courage, elle en avait aussi, et pour cela il faut regretter de ne pas la mieux connaître. Elle le montra en demandant à défendre Louis XVI. La Convention passa outre, mais son nom que nous ignorons en resta marqué d'un signe accusateur, facilement retrouvé quand l'une de ses pièces la fit incriminer de complicité avec un général transfuge.

Pour lui arracher des aveux, on lui parlait de son fils que son obstination allait rendre orphelin. Elle fit cette réponse cornélienne : « Mourir pour

accomplir un devoir, c'est prolonger sa maternité par delà le tombeau. »

Après sa proposition de plaider pour le roi, elle fut un jour assaillie par la populace, on l'accabla d'injures. Un butor alla plus loin, il arracha le vaporeux bonnet de Mme de G... et montrant sa tête demi-chauve, s'écria grossièrement :

— A vingt-quatre sous la tête de Mme de G... Une fois, deux fois, vingt-quatre sous, qui en veut ?

— Mon ami, dit-elle sans témoigner la moindre émotion, je mets la pièce de trente sous et je demande la préférence.

La vaillance en impose toujours à la cruauté lâche ; le peuple la laissa libre.

En novembre 1790, M. de Laharpe, à la tête d'une imposante députation, se rendit à l'Assemblée Nationale. Il prit la parole pour demander quoi ?... Simplement qu'au nom de la Liberté plusieurs troupes de comédiens fussent légalement autorisées à jouer *toutes les pièces de tous les auteurs morts ou vivants.*

Cette motion était menaçante pour la Comédie-Française, à laquelle appartenait légitimement le répertoire classique acquis aux auteurs sans qu'il y eût de doutes que ce fût pour toujours. Certes, ces œuvres avaient été mal rétribuées, et M. de Laharpe se montrait d'habitude plus exigeant que Molière qui toucha, en plusieurs acomptes, 1.000 livres pour *Les Précieuses ridicules*, et que

Corneille qui accepta, prix fait à l'avance, 2.000 livres pour *Bérénice*. Mais nul n'avait rien à voir dans ces contrats, et MM. de Laharpe, Calhava, Chénier, Palissot, Fabre, se firent une singulière idée de la justice en voulant éparpiller, entre les cinquante-deux théâtres que comptait alors Paris, le trésor littéraire de la Comédie-Française.

Ces messieurs demandaient la répartition du génie dans l'espoir que leurs pièces en bénéficieraient, seraient jouées plus souvent en ayant droit d'entrée partout, et peu leur importait de dépouiller le théâtre où leurs succès avaient été les plus retentissants. En effet, privée de son répertoire, que devait-il rester à la Comédie ?... Rien ! puisqu'on lui prenait tout, sans qu'elle pût emprunter aux autres dont la fortune s'étayait sur la musique, le vaudeville, les exercices de cirque ou les parades.

Sur ces entrefaites, Fleury fit deux créations importantes : dans le *Fou par amour* de M. de Ségur, et dans *Les Victimes cloîtrées* de Monvel. C'était du dramatique à outrance, Fleury était peu façonné à ce genre, mais il voulut réussir et y parvint. Il se dépensa tant pour soutenir l'honneur de la Comédie, qu'après la seconde représentation des *Victimes cloîtrées*, il eut une crise de fièvre qui le cloua pendant quinze jours au lit.

Durant tout ce temps, il fut obsédé d'une singulière hallucination. Le jour où le mal le terrassa, il avait rencontré une estafette à cheval, annonçant

d'un air égaré la mort de Mirabeau, et, dans le trouble de son cerveau, il voyait sans cesse le cavalier galoper dans la chambre, nager avec sa monture dans la tasse de tisane ou mettre la bête à l'abreuvoir dans la théière. A mesure que tomba l'exaltation du malade, le cheval et le cavalier devinrent moins sans gêne, diminuèrent de volume, finirent par disparaître. Fleury retrouva son bon sens et avec lui le souci qu'on avait besoin de son aide à la Comédie, qu'il fallait guérir vite pour aller soutenir dans ses traverses le cher théâtre si attaqué.

Quand il rentra, maigre, blême, il avait tout à fait la physionomie de son nouvel emploi. Faible encore, il éprouva une violente émotion en constatant le départ de Talma, de Dugazon, de MM^mes^ Vestris, Desgarcins et Lange qui s'étaient séparés de la Société pour aller s'établir au Palais-Royal. Contre la porte de la loge de Dugazon, par un rappel de l'amitié enfuie, il frappa trois coups du dos de la main, en franc-maçon, comme il faisait d'habitude pour taquiner son camarade. La sonorité du vide seule lui répondit et Fleury s'éloigna sans bruit, comme on quitte une chambre mortuaire, prêt à pleurer, tellement l'accoutumance de la vie commune l'emportait encore sur les récentes querelles.

Puis le comédien se ressaisit, répéta avec une variante ce qu'il avait dit à Mme Bellecourt : « Si les artistes partent, la Comédie demeure. »

Il restait un noyau d'excellents acteurs : Larive, Saint-Phal, Saint-Prix, Bellemont, Vanhove ; de délicieuses actrices : Contat et Raucourt revenues, Devienne, Petit, Joly... on espérait en de jeunes recrues pleines de promesses, et la Comédie-Française, délivrée de la guerre intestine, devait pouvoir prendre un nouvel essort.

Le comédien s'illusionnait, car son bien-aimé théâtre n'en avait pas fini avec ses épreuves. Tout ce qu'il avait supporté n'était rien en comparaison de ce qui lui restait à subir.

Malgré les efforts de tous, la réussite continua à fuir, avec de passagers retours qui ravivaient les espoirs sans jamais les réaliser complètement. *Les Victimes cloîtrées* n'eurent qu'un succès relatif et cependant cette pièce flattait les passions du moment, utilisait les nouveaux accessoires : pioche et cornette. Elle mettait en scène une jeune fille jetée au couvent malgré ses aspirations très terrestres, y souffrant mille tortures physiques et morales jusqu'au moment où l'élu de son cœur, inspiré sans doute par la prise de la Bastille, creusait un trou dans un mur comme dans du nougat, et trouvait justement sa chérie derrière pour l'enlever et la rendre aux joies de l'amour.

On jugeait alors cette heureuse démolition toute naturelle, mais quand les esprits furent plus rassis, Grimod de la Reynière écrivit que c'était un dénouement de maçon peu digne de l'auteur.

Marius à Minturnes ne fit également que passer

devant un public capricieux, plus intéressé par l'effervescence du dehors que par l'analyse de sentiments qu'il estimait toujours inférieurs à la réalité. Successivement toutes les tentatives de la Société échouèrent, rendues plus vaines par la disparition des abonnés, cantonnés chez eux par dégoût des mœurs du jour ou déjà partis en émigration. D'ailleurs, la Comédie n'était pas seule à souffrir ; l'Opéra et la Comédie-Italienne étaient aux abois, l'argent manquait dans toutes les caisses théâtrales et, malgré le dévouement de quelques amis dont la bourse s'était ouverte pour les comédiens dans l'embarras, on sentait passer le vent de la banqueroute.

Un expédient de la Comédie-Italienne sauva la situation pour un temps. Il en coûta beaucoup à la fière Comédie-Française de l'accepter, mais le besoin mate les orgueils, et dans la situation où se trouvaient les artistes, ils ne pouvaient guère se targuer d'une dignité de plus en plus compromise par les événements. Les deux rivales s'unirent pour obtenir le pain quotidien ; on vit cette collaboration inouïe de l'Opéra-Comique et de la Tragédie produisant tantôt sur une scène, tantôt sur une autre, des représentations hybrides dont l'originalité étonnait le public et l'attirait par la rareté du fait.

Athalie fut jouée avec les chœurs de Gossec. Vingt ans plus tôt l'innovation avait déplu ; en pleine révolution elle parut d'autant plus at-

trayante qu'elle fut accompagnée d'un défilé pompeux intitulé *Le couronnement de Joas*, auquel Racine n'avait jamais songé. Il comprenait comme figurants tous les artistes des deux théâtres, premiers rôles en tête, et cimentait la réconciliation générale, un acteur français donnant la main à un acteur italien. On joignit aussi la procession du *Malade Imaginaire* à la prise d'armes de la tribu de Lévi. C'était grotesque, mais cette mascarade, véritable symbole de l'anarchie nationale, ce mêli-mêlo de profane et de sacré, ce bouleversement des traditions d'art et de goût toujours si respectées par la troupe des Français, fut un succès colossal. On rit, on applaudit, on revint en foule pour admirer une si étonnante mise en scène, et, tout en se désespérant de renier ainsi leurs dieux, les comédiens purent reprendre l'habitude de compter des recettes.

Cela ne pouvait être que temporaire. Le rêve des artistes était de rappeler chez eux et pour eux seuls l'inconstant public. La pensée vint à Fleury que Préville, tant regretté, pourrait peut-être accomplir ce miracle, mais comment l'y décider, à son âge, soixante-dix ans, et avec le besoin de repos qu'il affectait ?

Il était heureux dans sa seigneurie de paroisse, libéré de tout souci matériel, n'ayant plus à plaire à la foule, plus à étudier ce qui pouvait la séduire et à perfectionner ce qui l'avait déjà conquise. Il avait eu son temps de gloire, l'avait

abrégé volontairement et rien ne pouvait donner à supposer qu'il regrettât sa détermination.

Pourtant, l'acteur vivait encore en ce châtelain paisible, on le devinait à des signes éclatants pour ceux qui vibraient des mêmes sensations. Sa façon de marcher comme s'il tâtait la pente de la scène, l'expression de ses yeux, le son de sa voix quand on abordait la question théâtre, tout indiquait qu'il n'avait pas oublié le charme de son existence de lutte et d'enthousiasme et que sous le Préville bourgeois, renté, cultivant des roses, jouant *au pharaon* avec un vieux chanoine, tous les personnages qu'il avait incarnés étaient encore prêts à donner la réplique.

Puis, l'idée d'être toujours une puissance, de ramener les spectateurs rien que par l'éclat de son nom sur une affiche, l'infinie satisfaction aussi pour un brave homme tel qu'il l'était d'apporter son appui à des camarades désemparés par la malechance pèseraient dans la balance, aideraient à l'emporter.

A tout hasard, Fleury voulut tenter l'aventure, sans se dissimuler qu'il aurait à combattre tout d'abord contre des habitudes prises, contre la douceur d'une vie que sa monotonie n'empêchait pas d'être agréable, et surtout contre Mme Préville qu'il savait opposée à tout retour en arrière.

Fleury trouva Préville entre deux commensaux bien opposés : l'ancien curé de Villiers, l'idéal du bon prêtre, dévoué, charitable, indulgent, qui

n'avait pas découvert de meilleur asile, pour achever sa carrière, que la maison du comédien ; et Saint-Amand, famélique cabotin, brûlé sur les plus mauvaises scènes de province, effroi des directeurs, crevant d'éternelle envie et de perpétuelles fringales, qui était un beau soir tombé chez Préville, le tutoyant, l'embrassant et réclamant d'être hébergé pour une nuit.

Stupéfait, ne connaissant ni d'Eve ni d'Adam ce confrère calamiteux, mais ayant toujours la délicatesse de paraître reconnaître ceux qui lui demandaient un service, Préville n'avait pas voulu lui refuser l'hospitalité ; et le visiteur imprévu était allé se coucher en disant d'un air aimable, après avoir commandé en maître qu'on chauffât son lit et qu'on mît du sucre dans la bassinoire : « T'inquiète pas, Préville, une nuit est bientôt passée. »

C'est vrai d'ordinaire, mais les nuits de Saint-Amand étaient plutôt longues. Il resta dix-sept ans chez Préville sans que ni le comédien aussi étonné, ni sa femme aussi scandalisée que le premier soir, eussent l'énergie de l'inviter à changer d'hôtel. Il y serait mort, gros et gras ainsi que la belette de la fable, si un héritage inattendu ne l'avait enfin forcé de quitter ce bon gîte. Ce lui parut dur malgré la fortune, car il ne fut jamais prodigue que du bien de Préville. D'une avarice sordide quand il s'agissait de ses propres deniers, il vécut comme un pauvre dès qu'il fut riche, rogna sur ses repas, arrosa d'eau claire des broucts

innomables et ne prisa plus que d'une narine à la fois, tantôt l'une, tantôt l'autre, afin d'épargner le tabac.

Fleury ne trouva pas facilement le joint pour aborder le motif secret de sa visite, il lui fallut faire un long détour parce que Mme Préville, comme si elle devinait sa pensée, se jetait à la traverse de la conversation. Elle ne put cependant l'entraver lorsqu'on parla du décret de l'Assemblée Nationale qui venait de rendre aux comédiens tous leurs droits ecclésiastiques, probablement pour les consoler des privations terrestres qu'elle leur imposait en donnant satisfaction à la demande des auteurs, après avoir déjà limité les frais quotidiens du théâtre à sept cents francs au lieu de neuf cents.

Parti de ce point, rien ne put arrêter Fleury, assez osé pour dire qu'en enlevant aux comédiens leur odeur de roussi, on leur enlevait leur plus grand prestige. Mis hors la loi ils combattaient en héros ; pourvus des mêmes avantages que tout le monde ils tombaient dans la banalité et perdaient le meilleur de leurs moyens d'action sur la foule : l'auréole de la persécution qui les vouait aux feux infernaux en échange de leur talent. Ils se damnaient pour le plaisir des spectateurs ; cela était assez important pour mieux mettre leurs efforts en valeur, pour qu'on leur en sût gré, tandis qu'à présent, relevés de l'interdit séculaire, les nouveaux comédiens n'auraient plus l'ar-

deur ni la grandeur de leurs anciens, paraîtraient mesquins à côté d'eux.

De là à inviter Préville à démontrer par lui-même la supériorité des vieilles troupes excommuniées, il n'y avait qu'un pas. Il fut franchi malgré l'opposition de Mme Préville, et toutes les raisons de Fleury, bonnes, mauvaises, personnelles ou générales, appuyées par l'amour-propre, la générosité et la passion constante de Préville pour le théâtre, servirent le négociateur.

Six semaines après, le comédien si las de la scène, si satisfait de sa retraite, rentrait aux Français dans *Une partie de chasse*, et la comédienne, si rebelle à tout souvenir des coulisses, mais épouse trop parfaite pour oublier que la femme doit suivre son mari, reprenait son rôle à ses côtés, devant une salle élégante qui pouvait donner l'illusion du passé.

Ce fut la dernière fois que le XVIIIe siècle entendit parler le Béarnais ; d'autres voix allaient lui faire connaître un autre langage.

XV

Les événements se précipitaient... La Comédie-Française, devenue le Théâtre de la Nation, mettait en tête de ses affiches la mention : *De par le Peuple*, et donnait des représentations au bénéfice des veuves et des enfants des émeutiers assassins tombés au 10 août. Les comédiens n'obéissaient plus au Roi, fantôme d'un pouvoir disparu, pas davantage à la Municipalité, nouveau pouvoir déjà discuté par la Convention, ils étaient asservis à la populace, souveraine absolue depuis l'emprisonnement de la famille royale, qui imposait un répertoire à son gré, raillait ou menaçait les acteurs, interrompait la pièce pour un mot, un geste, une intonation qui lui semblait rappeler l'aristocratie et offenser ainsi les bons patriotes.

Maîtresse de la situation, cette tourbe élevait la tyrannie à des hauteurs stupéfiantes, ordonnait à tort et à travers, voulait faire déclamer les chanteurs et chanter les tragédiens, n'admettait aucun obstacle à ses stupides caprices, car toute excuse était liberticide. Quand le parterre, composé presque exclusivement de *tape-dur*, coiffés de peau de

renard, et de leurs dignes compagnes, les *tricoteuses*, manifestait sa désapprobation, il n'appelait plus Azor, hélas! il montrait le poing aux acteurs et stimulait leur zèle patriotique dans un vocabulaire qui devait faire frémir les mânes des grands auteurs.

A côté de ces brutes, il y avait les révolutionnaires élégants, *les beaux*, tirés à quatre épingles, genre Robespierre, associés à la clique en haillons pour lui signaler les manières et les mots suspects dont les acteurs et la pièce pouvaient être coupables. Plus lettrés que tous ces chenapans, ils découvraient facilement ce qui devait paraître répréhensible à des purs et continuaient la censure commencée par messieurs de l'Hôtel de Ville, qu'on ne pouvait guère cependant accuser d'indulgence. Les *beaux* remplissaient l'ignoble office d'indicateurs et les *tape-dur* opéraient en argousins chargés de veiller au Salut Public, évidemment compromis si Fleury avait un rhume qui le faisait nasiller ou Contat une migraine qui lui donnait l'air dolent.

Fleury parlant du nez se moquait de la Nation ; Contat penchant la tête affichait ses regrets anticiviques. C'était simple comme appréciation et, avec une pareille manière de voir et de juger, le jeu des acteurs pouvait leur coûter cher.

Après les journées de septembre, il y eut une accalmie, la horde sortie des bas-fonds aux premiers troubles disparut des endroits publics, ne

quitta plus les coins sinistres où elle pouvait s'affoler de massacres et piétiner dans le sang, ivre d'une joie furieuse devant l'agonie d'êtres sans défense. Pendant dix-huit jours la Comédie ferma ses portes. Quand elle les rouvrit, elle eut la surprise de voir revenir un public policé, amateur de littérature, qui paraissait ignorer les idées et les façons d'agir mises à la mode par la démagogie triomphante et ne demandait qu'à passer quelques moments agréables.

La troupe saisit la balle au bond. Pour se remettre des pièces chères aux *tape-dur*, on donna un acte de Vigée : *La journée d'une jolie femme*, lequel aurait eu bien des chances de sombrer en d'autres circonstances, mais que le sentiment d'opposition éveillé par les excès révolutionnaires sauva au grand étonnement de l'auteur. Cela fleurait la bergamote, c'était de l'esprit léger pour ci-devant, il n'en fallut pas davantage pour que l'on fît bon accueil à ce rappel d'antan, et tous les réactionnaires voulurent applaudir une première protestation qui devait être suivie de beaucoup d'autres.

L'Ami des Lois de Laya vint ensuite. Pour jouer cette pièce dans laquelle Robespierre sous le nom de Nomophage, et Marat sous celui de Duricrane étaient ridiculisés, il fallait de l'héroïsme. Monter sur la scène pour jeter au visage des terribles maîtres des vers comme ceux-ci :

Guerre, Guerre éternelle aux faiseurs d'anarchie !
Royalistes tyrans, tyrans républicains,
Tombez devant les Lois, voilà nos souverains !
Honteux d'avoir été, plus honteux encore d'être,
Brigands, l'ombre a passé, songez à disparaître !

c'était chaque soir risquer la guillotine.

L'auteur ne recula pas, les comédiens non plus, et l'on ne saurait s'étonner que la Commune, outrée d'une semblable audace, dénonçât le théâtre en bloc comme un repaire de contre-révolutionnaires. Chaumette, porteur du doux nom d'Anaxagoras, fit interdire la pièce, mais pour obtenir plus de tumulte et légitimer davantage l'arrêt de la Commune, on attendit pour le placarder que tout le public fût intallé dans la salle.

Il y eut alors la contre-partie de l'échauffourée de *Charles IX*, on réclama *L'Ami des Lois* comme on avait réclamé le drame de Chénier. Il fallut pour ramener le calme le bruit du tambour, l'apparition de la garde, et même la présence du nouveau maire de Paris, Chambon, qui fut assez bousculé dans la bagarre pour en trépasser peu après.

D'avoir reçu des horions de droite et de gauche ne l'empêcha pourtant pas d'écrire, séance tenante, pour en appeler au jugement de la Convention que l'on croyait plus sûr que celui de la Commune. Très honnête homme dans ses idées d'émancipation, il redoutait l'entraînement des circonstances et chercha toujours à faire preuve de justice,

sans être ni sectaire, ni faible, ni indifférent, malgré le jugement de Mme de Staël qui le comparait à l'arc-en-ciel arrivant toujours après l'orage.

Les comédiens, l'auteur, protestèrent avec force et, dénoncés comme factieux, accusèrent la Commune de faits tyranniques, traitèrent ses agents de *modernes gentilshommes de la Chambre*. Tout cela, joint au rapport de Chambon, produisit une tempête heureusement résolue en faveur de la Comédie. Sur la motion du comte de Kersaint, un marin et qui pis est un breton rallié à la Révolution, la Convention déclara qu'aucune loi n'autorisait la Commune à violer la liberté des Théâtres.

Après cette victoire, on joua et rejoua la pièce. La Commune voulut s'interposer encore, mais le Conseil Exécutif provisoire cassa de nouveau son arrêt, ce qui encouragea les comédiens à persévérer dans la même voie. Pendant que tous les théâtres donnaient des spectacles farouches, quand Robespierre, Marat, Danton, Fouquier-Tinville établissaient le Terrorisme, la Comédie reprit du Marivaux, pas du meilleur, mais Contat y prodiguait sa grâce, son entrain, et elle était femme, suivant Fleury, à faire applaudir en scène la facture de sa lingère.

Cela n'aida pas le Théâtre-Français à rentrer dans les bonnes grâces des frères et amis. Plus que jamais on lui reprocha d'aimer le style à l'empois, la phrase musquée, de faire revivre l'an-

cien régime sur la scène. Aussi acteurs et spectateur furent-ils rangés dans la même catégorie d'opposants, puis compris dans un ostracisme qui n'attendait qu'une occasion favorable pour être promulgué.

On la lui donna avec *Paméla* de François de Neufchâteau, une pièce contenant tout ce qu'on proscrivait : des mœurs de Cour, de la tolérance, de l'humanité et du linge blanc ; ce dernier point encore plus vexatoire que les autres pour les sans-culotte.

Plusieurs représentations eurent lieu au milieu d'un véritable enthousiasme. Tous les réactionnaires semblaient s'être donné rendez-vous aux Français ; ils applaudissaient de tout leur cœur, sans s'occuper des grognements des démagogues, parmi lesquels brillaient d'assez nombreux *tape-dur*, sortis de nouveau de leur sanglant ruisseau et désireux de s'affirmer. Cette élite révolutionnaire s'empressa d'aller dénoncer la pièce aux Jacobins, comme tendant à faire l'éloge du régime déchu et à pervertir ainsi l'opinion publique.

Il n'en fallait pas tant pour déchaîner des foudres toutes prêtes, car déjà la Commune, cherchant sa revanche, avait enjoint au Comité d'ajouter à ses affiches la mention suivante : *Conformément aux ordres de la Municipalité le public est prévenu que l'on rentrera sans cannes, bâtons, épées, et sans aucune espèces d'armes offensives*, précaution qui avait toujours pour résultat de servir de mot

d'ordre aux perturbateurs et de semer du haut en bas du théâtre une bande de sacripants, résolus à provoquer l'esclandre que l'on paraissait vouloir empêcher.

Il n'en fut pas autrement. *Paméla* fut joué pour la huitième et dernière fois dans un vacarme de mauvais augure, les injures et les menaces cherchant à étouffer les bravos. Quand le rideau se leva pour la seconde pièce : *L'Ecole des Bourgeois*, des amis vinrent avertir la troupe que le théâtre était cerné. On voulait faire fuir Dazincourt et Fleury, particulièrement recommandés au prône conventionnel, mais ils refusèrent avec indignation, disant qu'ils subiraient, eux aussi, leur 10 août.

Décidé pour lui-même, Fleury s'effraya pour mesdames de Sainte-Amaranthe qui assistaient à la représentation et qu'il savait suspectes, malgré leurs relations nouvelles avec Robespierre et Collot d'Herbois, succédant à Danton, Vergnaud et Barnave. Il leur fit signe de se retirer, sans pouvoir leur exprimer quelle inquiétude le tenaillait et dont la cause était née chez elles, par le fait d'un de leurs amis : le Chevalier Richard. Cela datait de l'assassinat de Marat. Le Chevalier Richard, versé dans toutes les généalogies, connaissant les tenants et les aboutissants du moindre hobereau, avait établi la filiation de Charlotte Corday de manière à démontrer qu'étant la petite nièce de Corneille, elle n'avait fait, en poignardant Marat,

opprobre de la France, que mettre en action les admirables sentiments d'honneur et de dévouement patriotique célébrés par l'auguste poète.

Fleury avait copié deux fois ce document capable de faire « raccourcir » tous ses possesseurs. L'un des exemplaires était détruit, l'autre courait dans Paris sans que le comédien ait pu rentrer en sa possession ; aussi tremblait-il qu'il vînt à reparaître juste au moment où la Comédie tout entière était soupçonnée, en attendant qu'elle fût accusée, de conspirer contre le peuple et de vouloir battre en brèche les immortels principes.

A leur grande stupéfaction, les comédiens purent rentrer chez eux ce soir-là. Ils en profitèrent pour faire une flambée générale des moindres papiers, les plus insignifiants pouvant devenir des pièces à conviction dans des mains habiles, et attendirent qu'on vînt les prendre au collet. Dans la nuit du 2 ou 3 septembre, ils étaient tous incarcérés, les hommes aux Madelonnettes, les femmes à Sainte-Pélagie.

En se retrouvant unies dans la même infortune, sous le coup des mêmes dangers, les victimes de *Paméla* exprimèrent la même opinion, grandiose entre les murs d'une prison d'où l'on entrevoyait l'échafaud : « C'est égal, c'était une bien belle représentation ! »

Par une faveur restée inexpliquée, Molé ne fut pas inquiété, et Dessessarts, qui essayait de se faire maigrir à Barèges, resta en dehors du man-

dat d'arrêt. Il y eut sous les verrous, aux Madelonnettes : Fleury, Dazincourt, Bellecourt, Vanhove, Florence, Saintville, Saint-Prix, Naudet, Saint-Phal, Dunant, Dupont, Alexandre Duval et Champville, neveu de Préville. Ce dernier échappa, ainsi que sa femme, à la rafle exécutée par la Commune et retourna à Senlis, désolé du sort de ses camarades et à peu près ruiné, car il perdait par la Révolution 2.475 livres de rente que lui servait la Comédie Française et 2.500 de pension qu'il tenait du roi.

A Sainte-Pélagie, la Comédie fournit douze prisonnières : Mmes Raucourt, Suin, Lachassaigne, Louise et Emilie Contat, Thénard, Joly, Devienne, Petit, Fleury, Mézeray et Lange, la jolie transfuge, revenue aux Français après un an d'absence et qui avait créé Paméla d'une façon délicieuse, mettant au service du rôle une figure angélique et une ingénuité d'allures avec lesquelles sa conduite devait apporter, toute sa vie, le plus frappant contraste.

Après la pénible incertitude des derniers mois, l'angoisse de se demander constamment ce qu'il allait advenir de la Comédie et de ses membres, tous les artistes éprouvèrent cette sorte d'apaisement qui arrive après les plus grands malheurs, quand enfin on n'ignore plus ce que vous réservait le sort, demeuré longtemps vague et par cela même d'autant plus menaçant. C'était fait, le pas terrible était sauté ; de suspects libres ils étaient

devenus suspects prisonniers, et s'il existait dans cette modification une nuance redoutable, au moins n'avaient-ils plus cette inquiétude atroce qui, alors, se glissait partout : celle d'être épiés, vendus, livrés par ceux auxquels ils témoignaient le plus de confiance.

Chaque heure amenait d'indignes trahisons, de lâches et mensongères délations. Personne ne pouvait savoir le matin s'il ne serait pas désigné le soir pour former une unité dans le nombre des victimes nécessaires au Pouvoir Exécutif, afin d'affirmer sa vigilance et son incorruptibilité. Une fois écroués, le calme revenait dans l'âme des malheureux, ils vivaient au jour le jour, ne voulant plus regarder en arrière, avec le seul souci de voir encore se lever l'aurore du lendemain, avec l'unique espoir que les êtres aimés échapperaient à la tourmente dans laquelle ils sombraient. Toutes les relations de l'époque montrent les prisonniers dans un état d'esprit extraordinaire, fait de lassitude, de résignation et d'orgueilleux courage, qui leur donnait la possibilité de s'adapter sans effort apparent à une existence anormale, dans une promiscuité rebutante, avec la certitude que la porte de la geôle, en s'ouvrant pour eux, ne s'ouvrirait que sur le tombeau.

Ne doutant pas que leur avenir tenait en quelques jours, ils s'arrangeaient une vie nouvelle, détachée de tout, gardant seulement la suprême coquetterie de bien finir, sans qu'un regret visible

ou une faiblesse devinée pût les diminuer aux yeux de leurs juges. Les comédiens ne firent pas tache dans l'ensemble. Ils entrèrent fièrement aux Madelonnettes, dernière phalange de la gloire littéraire, incarnation de l'illustre passé, escortés par les grandes ombres de ceux dont ils avaient interprété les œuvres, et furent accueillis par les applaudissements sympathiques des prisonniers faisant la haie pour les recevoir.

Ils retrouvèrent là, parmi des sans-culotte en disgrâce, de nombreux fervents du théâtre : le comte de Boulainvilliers, le général Lanoue, le baron Marguerites, le marquis de la Tour-du-Pin, MM. de Crosne, de Fleurieu, Angrand d'Alleray, Lecoulteux de Canteleux, Jousserand, Fougeret, Destournelles, des illustrations de l'armée, de la magistrature et des arts, des fils des preux, des millionnaires et des vicaires du Christ, toute la société lettrée française saluant les humbles comédiens qui avaient osé faire de l'opposition ouverte et dire en pur langage, avant Camille Desmoulins : les dieux ont soif !

Leur nouveau séjour n'était pas brillant. Cette prison, affectée aux voleurs, avait déjà un nombre important de locataires lorsqu'on y ajouta les suspects. On eut la politesse d'établir un semblant de démarcation entre les premiers occupants et les nouveaux venus. Les *pailleux*, primitivement relégués au dernier étage et peu surveillés à ces hauteurs, avaient essayé de s'évader. On les parqua

alors au rez-de-chaussée afin qu'on pût mieux avoir l'œil sur eux, la Convention ne se souciant pas de lâcher dans la ville ce surplus de canailles, et tout le reste de l'établissement fut affecté aux détenus politiques.

On comptait y caser deux cents ennemis de la Nation. La générosité du Tribunal révolutionnaire en fournit trois cents qu'il fallut loger quand même jusque dans les corridors étroits, sans air, empestés par des petits locaux dont Versailles manquait, et qui menaçaient de prendre l'avance sur la guillotine en exterminant les prisonniers. Dans les chambres les plus commodes, il y avait huit habitants quand les lits étaient un peu larges et douze quand on plaçait les matelas dans des sortes de box, rangés les uns à côté des autres.

Les comédiens, d'abord nichés au hasard, finirent par s'installer dans de meilleures conditions et chacun s'ingénia à tirer parti de son coin, à lui donner une apparence confortable. Tragiques, comiques, amoureux, pères nobles, habit bas et manchettes retroussées, fixaient des planches, attachaient des morceaux de rideaux, essuyaient, fourbissaient avec l'ardeur qu'ils auraient pu apporter à une première représentation, non sans se moquer mutuellement de leur maladresse. Champville ne donnait pas un coup de marteau sans se taper sur les doigts, Fleury ne se servait pas d'une scie sans rogner du même coup le bout de son soulier, Saint-Prix maniait le balai avec la

dignité qui le distinguait dans le personnage d'Agamemnon, sans pour cela mieux nettoyer le pavé, le reste de la troupe était tout aussi malhabile, et ces vieux routiers de théâtre riaient de bon cœur en se voyant si piteusement remplir leurs rôles.

Des riens devenaient importants. Larochelle et Fleury ne possédaient qu'une paire de mouchettes à eux deux, pauvreté gênante dès qu'ils étaient couchés, leurs lits étant séparés par un pilier qui les empêchait de s'envoyer l'ustensile à travers l'espace quand la chandelle d'un des associés menaçait ruine. Et comme tous deux aimaient à lire avant de s'endormir, c'était un désespoir lorsqu'il leur fallait se lever pour aller quérir les mouchettes, si elles se trouvaient dans le domaine du co-propriétaire. Par paresse, Fleury en vint à moucher la chandelle avec ses doigts, ce dont s'égayaient sans pitié ses camarades. Fleury, l'élégant, le petit-maître sans rival, se brûlant le pouce et l'index sur un graisseux lumignon, c'était encore plus drôle que le Roi des Rois Saint-Prix tenant son balai comme on croise la baïonnette !

Enfin, Larochelle, tout à fait las de se promener pieds nus sur les dalles douteuses de leur dortoir, imagina un système de ficelles pour attirer les mouchettes d'un lit à l'autre, trouvaille géniale qui lui valut à l'unanimité le surnom de « Galilée des moucheurs de chandelle » et fit fortune dans les chambres des prisonniers.

Il s'était vite établi entre les détenus une sym-

pathie affirmée mieux que par des mots, par des faits journaliers, par une complaisance habituelle, un désir d'aplanir dans la mesure du possible des difficultés sans cesse renaissantes. Il y eut émulation parmi les comédiens, dont les plus jeunes se conduisirent avec un véritable dévouement envers leurs compagnons de misère plus âgés ou peu valides. Champville, le boute-en-train de la bande, se consacra à M. de Boulainvilliers, pourtant aussi avare de ses compliments que de son argent. Il lui rendit tous les menus services en son pouvoir, tenant à être de corvée avec lui, car chacun avait ses heures de travail, pour escamoter l'ouvrage du vieillard, le faire en même temps que le sien tout en paraissant lambiner. Il conquit aussi M. de Malesherbes qui ne fit que passer aux Madelonnettes avant d'être enfermé à Port-Royal, judicieusement dénommé Port-Libre depuis qu'il servait de prison.

On peut citer comme un exemple de courtoisie et de finesse l'échange de répliques entre le défenseur de Louis XVI et l'amusant comique.

Dans sa satisfaction de rencontrer en pareil lieu un si aimable garçon, M. de Malesherbes dit à Champville qu'il eût été bien fâché de ne pas faire sa connaissance.

— Et moi, monseigneur, je me féliciterai toute ma vie de l'honneur qui m'en revient ; seulement, j'aurais voulu que ce fût dans une autre maison de plaisance.

— Eh ! Monsieur Champville, félicitons-nous tous deux sans arrière-pensée, car peut-être dans le monde la différence de nos occupations ne nous eût pas permis de nous rejoindre.

La vie des détenus aux Madelonnettes était rendue relativement douce par la bienveillance du concierge Vaubertrand, qui se mettait en quatre, dès que les commissaires-inspecteurs avaient le dos tourné, pour aider ses *pigeonniers*, comme disait en son charabia d'enfant le petit garçon du brave homme. Mais ce qu'il pouvait était peu de chose devant l'insalubrité de la prison, aggravée par les ordres supérieurs défendant tout ce qui aurait été indispensable au point de vue de l'hygiène. Pas d'air, pas d'exercice, nulle autre promenade que de faire les cent pas dans des corridors méphytiques, alors qu'un vaste préau restait inutilisé. Les prisonniers, à demi asphyxiés, offrirent de payer des gardiens supplémentaires pour qu'on leur permît de passer quelques instants dans le préau ; on leur refusa cette faveur, sous le prétexte qu'ils n'étaient là que provisoirement et que des prisons aérées les attendaient.

Ce qui n'attendit pas, c'est la maladie contagieuse. La petite vérole d'abord, puis le typhus décimèrent les suspects, mais comme tout présente un bon et mauvais côté, ils durent à ces épidémies de ne pas être appelés tout de suite devant le tribunal révolutionnaire. Collot d'Herbois avait eu beau dire *qu'il fallait guillotiner la tête de la*

Comédie-Française et déporter le reste, Fouquier-Tinville ne se souciait pas d'attraper la petite vérole et laissa dans l'oubli, pour un instant, les dangereuses Madelonnettes.

Le péril unit davantage les détenus. On organisa mieux encore le système charitable établi par M. de Crosne, qui avait bien nettement partagé ses compagnons en trois classes : celle qui payait pour les autres, celle qui se suffisait à elle-même, et celle que l'on assistait. Cela se faisait sans ostentation, avec une régularité administrative. Le curé de Saint-Roch recevait les demandes de secours, les transmettait à un comité formé de parlementaires, M. de Crosne délivrait les bons et le trésorier payait à vue, les cotisations volontaires lui constituant une caisse de secours toujours pleine. L'ancien lieutenant de police avait institué cette sorte d'Assistance Publique pour éviter que l'on prodiguât l'argent au hasard de la sensibilité, sans savoir si ceux qui demandaient le plus avaient le plus de besoins. Pendant l'exercice de ses fonctions, la misère lui était apparue sous trop de masques pour qu'il se laissât tromper, et son intervention donna d'heureux résultats pour les détenus vraiment nécessiteux.

Mais on ne s'en tint pas à ces largesses, déjà méritoires en ce sens que les prisonniers fortunés savaient très bien que leur réserve une fois épuisée, il leur serait impossible de la renouveler, la Nation ayant prestement fait de mettre

l'embargo sur les biens des suspects. On fit mieux. Les gens en bonne santé soignèrent les malades. Sous la direction du médecin Dupontet, de grands seigneurs veillèrent des ouvriers, des ministres et des comédiens se donnèrent tour à tour de la tisane, des abbés à bénéfice encouragèrent des *tape-dur* échoués là pour cause de tiédeur, et quand la Mort passait, fauchant sans attendre la guillotine, il semblait à tous ces êtres réunis par le malheur, étrangers l'un à l'autre, qu'elle emportait un de leurs proches.

Très dévoué, Dupontet lutta sans trêve pour que les Madelonnettes ne fussent pas changées en un charnier. Sourd aux ordres meurtriers qui défendaient l'ouverture des fenêtres; chaque jour, à la même heure, il fit ouvrir jusqu'au dernier vasistas, toutes les portes, de manière à établir une véritable rafale d'air pur, et quand les miasmes étaient à peu près chassés, tous les détenus bien portants jetaient du vinaigre à flots sur des pelles rougies.

C'était déjà bon de mieux respirer, mais il fallait aussi combattre l'anémie qui faisait des prisonniers, à quelque rang qu'ils appartinssent, une proie facile pour la contagion. Dupontet y arriva en organisant tout son monde en milices obligées d'exécuter, avant chaque repas et avant l'heure du coucher, une sorte de promenade militaire avec marches, contre-marches, exercices variés, comme on en impose aux recrues. Le gé-

néral Lanoue pour directeur stratégique, et Saint-Prix pour le commandement, grâce à sa belle voix, furent élus à une grande majorité, et ils ne firent pas regretter qu'on les eût appelés aux grades supérieurs dans l'armée baroque des Madelonnettes.

Le jour, tout se passait sans incident, mais le soir, dans les corridors mal éclairés, cela devenait original. Tous les miliciens, en robe de chambre, en bonnet de nuit, tenant pour la plupart chandelle, bougie ou lanterne à la main, avec l'air sérieux que l'on garde sous les armes, déambulaient au pas de parade, attentifs aux commandements répétés d'une voix tonnante par le digne Agamenon, enchanté d'occuper encore une situation élevée.

La femme du concierge venait voir ce défilé, participant de la marche guerrière et de la procession, et complimentait chacun des volontaires, même M. d'Alleray qui, très myope, brûlait souvent quelque jabot en brandissant son luminaire, et M. de Crosne qui ne pouvait jamais partir du pied gauche.

Après avoir obéi au docteur par prudence, la troupe continua par plaisir, reprenant à la fois une force physique et une animation morale suffisantes pour lui permettre de réagir contre l'accablement.

Lorsque les comédiens furent incarcérés, les visites étaient encore permises. Fleury put voir assez souvent sa fille Joséphine et sa sœur, Mme Saint-

ville, qui dirigeait sa maison. La fillette avait quatre ou cinq ans, l'âge du petit Vaubertrand, et tout de suite ces deux bambins sympathisèrent, lui timide et bêta, elle fine et coquette, déjà certaine de sa puissance. Les détenus, M. de Fleurieu, ancien ministre de la Marine, à la tête du complot, s'amusèrent de ces miniatures d'amoureux. On persuada à ce bout d'homme et à cet échantillon de femme que jamais Fleury, vu sa haute position sociale, ne consentirait à leur union et qu'il ne leur restait que la ressource d'un mariage secret. Très émotionnés, les petits résistaient, mais Dazincourt se chargea d'aplanir les difficultés auprès du curé de Saint-Roch, d'autres s'offrirent à servir de témoins ou à monter la maison du futur ménage, pendant que Fleury, semblant ne rien voir, attendait le moment d'apparaître en père outragé aux jeunes rebelles.

Et les heures passaient, plus légères dans ces distractions puériles qui égayaient gens de noblesse, artistes et pauvres diables guettés par la guillotine.

Tous s'étaient habitués à voir venir, souriante et affectueuse, cette jolie Joséphine ; elle entrait dans l'ombre des cachots comme un rayon de soleil, comme un parfum de printemps. Quand son père l'avait embrassée, tous les bras se tendaient, l'enfant était devenue un peu la fille des trois cents prisonniers ; aussi fût-ce un chagrin général quand l'épidémie d'abord et l'interdiction de la Com-

mune ensuite empêchèrent toute communication entre les détenus et leurs familles.

Dans cet isolement, les malheureux sentirent plus vivement le vide causé chaque jour par l'appel du Tribunal. Ils commencèrent à se compter, à serrer leurs rangs autour du chauffoir commun, mais faisaient quand même fière mine au destin. Ils conservaient leurs habitudes, venaient prendre leur café en toilette, comme dans un cercle mondain, assis sur des bûches et des sacs de copeaux, jouant, causant avec la plus parfaite liberté d'esprit. Lorsqu'on appela M. de Crosne, celui-ci faisait une partie de tric-trac chez Fleury avec le marquis de la Tour-du-Pin. L'ex-lieutenant de police, toujours vêtu avec une suprême élégance, se leva immédiatement en disant : « Me voilà ! », serra la main de son partenaire, remercia les comédiens de leurs bons offices et partit sans qu'un nuage passât dans ses yeux, tandis que ceux qui restaient pâlissaient en pensant que celui-là encore ne reviendrait jamais.

XVI

Aux premiers jours du printemps de 1794, la Comédie-Française fut transférée à Picpus où elle trouva enfin l'air et la lumière qu'on lui promettait depuis des mois. L'ancien couvent avait des cellules propres, de vastes corridors, de larges fenêtres ouvrant sur un enclos plein de jeunes verdures et d'un gai tapage d'oiseaux chantant le soleil. C'était délicieux après la puante obscurité des Madelonnettes, et les comédiens amenés en voiture comme des seigneurs, sans qu'on leur eût mis les menottes, firent là une entrée beaucoup plus agréable quoique moins solennelle que dans leur première prison. Mais, afin de leur rappeler combien la liberté était un vain mot pour eux, sur le seuil de la porte ils furent flairés par un gros chien de police, aux crocs inquiétants, chargé de faire connaissance avec tous les détenus pour les reconnaître et les happer au passage, s'ils s'avisaient de vouloir lui fausser compagnie.

A part ce geôlier à quatre pattes, le personnel fut plutôt complaisant, et la sévérité gouvernementale s'étant momentanément adoucie, les vi-

sites recommencèrent. Néanmoins, il se fit un trafic dans les bureaux d'où sortaient les permissions assez rares. De ces gens qui auraient agioté sur la tête de leur père arrivèrent à se les procurer en blanc et les vendirent au plus offrant, haussant les prix sans vergogne, réalisant des affaires d'or par le malheur des prisonniers et la tendresse de leurs parents.

Fleury, fort peu en fonds, n'aurait pu profiter de ces occasions, mais un littérateur nommé Trouvé, attaché au *Moniteur*, réussit à obtenir des permissions qu'il distribua aux familles des comédiens.

Avant d'avoir la possibilité de revoir son frère, Mme Sainville avait cherché des protections pour lui. Tout d'abord elle s'était adressée à Collot d'Herbois, son ancien camarade au Théâtre de Bordeaux, qui lui devait beaucoup de gratitude pour un service qu'elle lui avait rendu autrefois, dans une circonstance où il aurait pu laisser ce qu'il possédait d'honneur et perdre sa liberté. Convaincue qu'il ne saurait lui refuser son appui et s'estimerait heureux de pouvoir s'acquitter d'une dette sacrée, Mme Sainville se présenta chez lui avec assurance et sentit augmenter son espoir en se voyant introduite sur-le-champ.

La pauvre femme comptait sans son hôte. Si le farouche conventionnel avait tant hâte de la voir, c'était pour lui dire plus vite, avec un air de premier rôle beaucoup mieux réussi que lorsqu'il te-

nait la scène : « Tu priais pour moi autrefois, les temps sont changés ! Maintenant, tu viens me supplier, mais n'espère rien, ton frère est un aristocrate, *il la dansera comme les autres !* »

Phrase distinguée, alternant dans la conversation de l'ancien acteur avec une métaphore de même acabit : *Faire transpirer le corps politique*.

Renseignée sur les manifestations reconnaissantes de Collot d'Herbois, Mme Sainville se rabattit sur Danton. Elle se rendit chez le promoteur de l'audace, accompagnée de Joséphine, croyant, l'innocente, que la vue de l'enfant suffirait pour faire pencher la balance en faveur du père. Elles ne furent reçues que pour être mises à la porte. Apercevant les deux suppliantes, le *nommé Danton*, aussi ferme dans ses convictions que son chapeau pouvait l'être sur sa tête, prit sa figure la plus rébarbative, ce qui ne lui était pas difficile, il en avait les moyens, et cria comme il aurait pu le faire à la Convention, un jour de crise nationale : « On ne m'attendrit pas moi !... Vous demandez l'impossible ! » Puis, pour activer leur retraite, il repoussa brutalement Joséphine, qui faillit tomber et se mit à pleurer presque aussi haut que le tribun mugissait.

Il ne restait plus à affronter que le grand chef, *l'incorruptible*, si fier du titre qu'il s'était lui-même décerné et toujours si satisfait de remplacer à lui tout seul les divers pouvoirs qu'il avait contribué à renverser, qu'il ne refusait audience

à personne, quitte à faire abréger l'entretien par l'apparition de son *officieux* lui apportant une lettre soi-disant urgente. Très bien dressé, le sans-culotte arrivait au moment précis où son patron aurait dû dire oui ou non, et devant l'importance du faux message tout autre affaire devenait négligeable ; qu'importait un guillotiné de plus ou de moins !... Robespierre faisait un signe de vague regret, son Frontin en carmagnole ouvrait la porte et le solliciteur se retirait, désespéré, poussé dehors par toutes les vertus civiques du citoyen d'Arras.

Mme Sainville trouva dans l'antichambre de Robespierre une grande vieille femme, laide et sèche, qui entama la conversation, mais avec prudence, parlant surtout de Joséphine, venue avec sa tante et qui montrait une petite figure attristée sous la cocarde tricolore dont sa coiffe était ornée. L'enfant commençait à comprendre le pourquoi de toutes ces démarches chez des gens inconnus, brusques ou indifférents ; elle devinait qu'ils pouvaient lui rendre son père, enfermé depuis si longtemps ! En dépit de l'insouciance de son âge, elle subissait l'influence de la situation. A cinq ans, cet adorable bébé prenait le sérieux, éprouvait les inquiétudes d'une femme et tâchait, par la prière de ses jolis yeux candides, d'attendrir des cœurs de roche.

Avant que Mme Sainville et l'inconnue eussent beaucoup causé, Robespierre fit appeler cette der-

nière, la citoyenne Brulé, pour s'entretenir avec elle d'un passionnant sujet : le choix d'une garniture de dentelle, jabot et manchettes. La vieille était marchande à la toilette et avait l'honneur de fournir *l'incorruptible* des plus belles dépouilles d'aristos qu'elle pouvait se procurer. D'ailleurs, il n'était pas son seul client de marque. La femme Brulé se vantait d'avoir vendu à feu Marat, un jour qu'il voulait se faire beau, les culottes d'un curé ; à Hanriot, plein d'ardeur militaire, les épaulettes du colonel des Suisses, et à Catherine Théot, bonne toquée de laquelle devait naître un nouveau Messie et qu'on appelait par avance d'hoirie : la Mère de Dieu, des camisoles de la Duthé.

Robespierre, mis en belle humeur par les splendides parures dont les premiers possesseurs avaient peut-être « éternué dans le son » par ses soins, voulut connaître l'avis de Mme Sainville. Il lui demanda si le citoyen Fleury portait du point d'Angleterre au théâtre.

En entendant ce nom, la revendeuse tressaillit, mais ne regarda plus Mme Sainville, et déploya tous les trésors de son carton pour séduire Robespierre, aussi charmé par la magnificence des dentelles que par la délicate senteur que leur avait communiquée une orange. Le chéri de la racaille avait des goûts d'ennemi du peuple, il aimait le luxe sous toutes ses formes, la finesse du linge parfumé, la souplesse des étoffes, la richesse des vieux points, préférences qui suffisaient

alors à envoyer un ci-devant à la lanterne, mais que l'on passait à M. de Robespierre, bien qu'il affichât un peu trop de recherches en face des patriotiques guenilles de ses partisans.

L'audience se passa dans l'examen du butin des morts, *l'officieux* portant la fatale missive fit son entrée et le dictateur joua sa comédie habituelle. Il congédia les visiteuses en disant à la sœur de Fleury de lui écrire au sujet de son frère, et à la marchande qu'il gardait la parure à condition de la payer en deux fois.

Quelques jours après, Mme Sainville reçut la visite de Mme Brulé qui n'était autre qu'une certaine Lady Mantz, rencontrée par Fleury, douze ans avant, chez le duc de Richelieu où elle se donnait des airs d'inspirée. S'appelait-elle vraiment ainsi ?... Il est permis d'en douter, car elle porta dans les principales capitales de l'Europe divers noms des plus ronflants, des titres, des grades dans tous les ordres honorifiques connus, y compris celui de Malte, par privilège spécial, disait-elle, du pape Honorius II. Intrigante, amusante, exploiteuse, dépensière, au courant des secrets les mieux gardés, ferrée sur l'Armorial et sur la gazette scandaleuse, pratiquant la chimie pour y trouver de l'or et des diamants, prédisant l'avenir à la façon de Cagliostro, elle avait fait connaissance avec la Bastille et dû franchir la frontière précipitamment, deux ou trois fois.

Du reste, peu après, elle rentrait en France,

retrouvait des dupes et des protections, recommençait ses manèges louches, et quand la Révolution éclata, elle n'eut pas beaucoup à faire pour se muer en brocanteuse, ayant déjà montré ses dispositions pour tous les genres de trafics.

L'aventurière avait conservé des relations mystérieuses avec des gens de la Cour auxquels, en la circonstance, elle pouvait fournir des renseignements précieux recueillis chez ses nouveaux clients. A l'occasion, elle conspirait aussi. Poussée par une ex-amie de Fleury, l'élève préférée du comte de Provence, elle voulut faire évader le comédien, mais celui-ci ne consentit pas à abandonner ses camarades, il eut trouvé lâche cette désertion devant le danger commun. Il refusa donc une aide qu'il jugeait peu honorable pour lui et dangereuse pour sa sœur épargnée jusque-là. Néanmoins, il fut très reconnaissant à Lady Mantz de sa démarche qui cadrait si peu avec les allures, les relations et le commerce de la citoyenne Brulé, marchande à la toilette attitrée de sa Majesté Robespierre.

Malgré le grand désir de la Convention de se débarrasser en bloc des comédiens, elle eut l'idée que ce serait trop expéditif et qu'il fallait faire une sélection parmi les prétendus coupables. Dans le nombre, beaucoup éveillaient la sympathie, sinon par eux-mêmes, du moins par leur talent qui avait plu aux spectateurs, et il valait mieux ne pas trop heurter ce public, pris dans les di-

verses classes de la société, en lui cassant d'un seul coup ses jouets favoris. Avant de voir le suspect, la masse voyait l'acteur aimé, celui qui savait la faire rire ou pleurer, qui donnait figure à ses chimères ou personnifiait ses goûts et lui permettait de s'évader un instant des monotonies de l'existence.

Sous la Terreur, il valait mieux être pitre que prince, comme l'éprouva Michot, le comique, pris par des forcenés pour un fermier général et dirigé à coups de gourdin vers un réverbère, afin d'éprouver la solidité de sa corde. Le pauvre diable commençait à tirer la langue, quand un habitué de son ancien théâtre des Variétés le reconnut et demanda ce qu'avait bien pu faire le *Porichinel* de la République pour être hissé à la lanterne. Alors, ce fut un changement de front. En un clin d'œil Michot se trouva dépendu, frictionné, embrassé, abreuvé et presque porté en triomphe, ce qui lui fit apprécier la chance qu'il y avait, en temps d'anarchie, à n'être qu'un jocrisse au service du peuple.

Et cependant l'acteur avait versé dans les théories égalitaires, c'était un pur, un patriote! puisqu'il se promenait pendant que ses camarades, mis à l'index, relevaient de la guillotine derrière le verrou national.

La commission fit donc un choix, judicieux cela va sans dire, car elle ne pouvait se tromper en attribuant cent quatre-vingt-dix-huit motifs de

culpabilité à Dazincourt, Fleury, Louise et Emilie Contat, Mmes Raucourt et Lange. Leurs six noms étaient marqués d'un grand G à l'encre rouge indiquant la mort, comme un D signifiait la déportation et un R la mise en liberté. Pour mieux affirmer l'urgence de délivrer la France de cette demi-douzaine de dangers permanents, Collot d'Herbois avait ajouté de sa main un post-scriptum invitant Fouquier-Tinville à faire de la bonne et prompte besogne.

Ce travail étant tout à fait dans les préférences du président du Tribunal, les pauvres comédiens pouvaient compter leurs jours. Mais les pourvoyeurs de l'échafaud n'avaient pas songé au grain de sable, à Charles de Labussière.

Labussière était un parfait fantaisiste, un indépendant, un railleur, un mystificateur qui risquait tout pour le seul plaisir de mettre son prochain en rage et sut toujours se tirer d'affaire sans trop d'accidents. Enfant de Paris, gai comme un moineau franc, il essaya d'abord le métier des armes, passa par le régiment de Savoie-Carignan où il ne se signala que par quelques aventures amoureuses, dues à sa jeunesse et à son entrain plus qu'à sa distinction, car il manquait de tenue autant que d'exactitude. Jamais on ne vit un homme plus en querelle avec les pendules, il n'admettait pas qu'une méchante aiguille lui ordonnât de faire telle chose à telle heure. Il voulait déjeuner au crépuscule, souper à l'aurore, rôder la nuit, se

reposer à midi, s'affubler de ratine pendant la canicule et se mettre au frais dans des habits de nankin à la Saint-Silvestre.

Il s'ensuivit que Labussière ne porta pas longtemps l'uniforme. Il lâcha les cadets et revint à Paris pour essayer de se créer une situation plus en rapport avec le décousu de son caractère. Rien ne lui parut mieux ajusté à ses caprices que le théâtre, mais un théâtre bon enfant, où il pourrait faire des siennes, où on lui pardonnerait de se divertir à sa façon s'il amusait les autres. Le théâtre de Mareux incarna son idéal. Là, il remplit fort bien les rôles de Jeannot, fut un niais admirable, encaissant les claques et les coups de pied d'un air balourd et ravi qu'on jugea unique, parut maladroit, bête à plaisir et si drôle qu'il enchanta les spectateurs.

Pour se distraire hors de la scène, il joua gros jeu à travers Paris en ébullition, c'est-à-dire qu'il faillit maintes fois être écharpé dans les clubs révolutionnaires ou baigné, la tête la première, dans le bassin du Palais-Royal quand ses auditeurs, après avoir écouté, bouche bée, ses discours imités de ceux des plus fougueux orateurs, s'apercevaient aux dernières phrases qu'il se moquait effrontément d'eux. A force de faire le *motionnaire* et *l'alarmiste*, Labussière devint suspect. Aussi, lorsque n'ayant plus ni engagement ni fortune, un ami lui proposa, pour le mettre à l'abri du besoin et des soupçons, une place dans les

bureaux du Comité du Salut Public, fut-il bien forcé d'accepter malgré sa répugnance.

Mis d'abord à la *Correspondance*, le jeune homme fut tellement indigné par les dénonciations venant de tous les points de la France, qu'il voulut donner sa démission. On l'en empêcha pour sauver sa tête et on le fit passer aux *Pièces accusatrices*, registres des détenus, ce qui devait être le salut de la Comédie-Française et de tant d'autres prisonniers.

Les fonctions de Labussière n'étaient pas une sinécure. Il avait à classer toutes les pièces concernant chaque suspect et elle ne manquaient pas, depuis les dénonciations vagues jusqu'aux accusations nettes, en passant par les documents dits *raisonnés* et les notes individuelles. Il y avait quatre bureaux de ce genre, reliés à un bureau central d'où partaient tous les renseignements utiles au tribunal pour donner une apparence de justice aux condamnations prononcées à l'avance dans l'esprit des juges, et ce n'est pas sans raison que le nouveau commis appela ses terribles livres : les registres mortuaires.

Une fois au courant du mécanisme de ses attributions, Labussière comprit qu'il était relativement facile, à condition de faire bon marché de sa propre vie, de sauvegarder celles des victimes promises à l'échafaud. Le plus grand désordre régnait dans la sinistre comptabilité. La commission des jugements demandait des pièces, n'en

donnait aucun reçu, les gardait ou les renvoyait sans qu'il en fût davantage, si bien qu'avec un peu de bonne volonté on pouvait l'aider à mettre la déroute dans les dossiers. Il s'agissait d'agir avant elle, voilà tout.

Labussière, plein de pitié d'une part et follement satisfait de l'autre de pouvoir continuer à berner quelqu'un, n'hésita pas. Dût sa tête tomber, il résolut de jouer le Pouvoir Exécutif, de désorienter les accusateurs, de rendre quinaud le Comité de la Mort qui voulait marquer des points et ne pourrait plus, ainsi, jeter les dés. Pour Labussière il y eut là l'occasion d'une merveilleuse partie, d'une mystification inouïe devant laquelle tout exploit moqueur du passé s'effaçait. Les triques des *tape-dur* et la baignade du Palais-Royal devenaient dangers puérils devant le *rasoir national*, mais aussi quelle joie, quel orgueil de réussir, de sauver des innocents en narguant des bourreaux !

L'ancien pitre étudia d'abord ses collègues, se vit entouré de braves gens réfugiés là comme lui pour échapper aux délations en paraissant faire du civisme actif ; entre autres Fabien Pillet qui l'aida de son mieux à retarder la remise des dossiers et ferma les yeux quand ils disparurent. D'abord, Labussière usa de prudence, se borna à augmenter le désarroi des cartons en mélangeant les pièces accusatrices, de manière à ce que l'on ne pût plus savoir au juste à qui elles se rap-

portaient. Puis, il s'enhardit, détruisant peu à peu les documents importants de chaque dossier, jusqu'à ce qu'il osât enlever les dossiers eux-mêmes et les sortir dans ses poches, après les avoir fait tremper dans un seau d'eau et confectionnés en petites boules, qu'il abandonnait ensuite au courant de la Seine, dans une cabine des bains Vigier.

La première fois qu'il se risqua à cette noyade, MM. d'Estaing, de la Tour-du-Pin, de Villeroy, de Gouvernay, M. de Sénéchalles, sa femme et sa fille, Mme Le Prestre et ses deux enfants furent sauvés. Ils devaient être suivis, toujours au fil de l'eau, par près de onze cents suspects, parmi lesquels il faut compter Joséphine de Bauharnais, la future impératrice des Français.

Malgré l'incohérence du fonctionnement de la justice, messieurs de la Commission finirent par s'apercevoir qu'il y avait des fuites sérieuses au bureau général. Le 5 thermidor, an II de la République, Fouquier-Tinville, accusateur public, témoigna son mécontentement de manquer de gens à accuser, et réclama avec insistance les pièces concernant les Comédiens-Français que tout Paris, selon lui, s'attendait à voir mettre en jugement. Il pouvait, en effet, protester contre le retard qu'apportaient les acteurs à se laisser guillotiner, car, dès le 8 messidor, on avait délibéré sur leur sort. Le 9, les motifs d'accusation, soulignés par Collot d'Herbois, étaient expédiés, on

attendait les comédiens au tribunal le 13, et on comptait leur faire jouer leur dernière scène le 14, sur la place de la Révolution.

Seulement, dans la nuit du 10 au 11, Labussière avait passé, accomplissant une fois de plus son héroïque manœuvre de sauvetage.

Jamais il ne fut plus près d'être surpris que pendant cette dernière expédition. Quand il se retirait, les poches bourrées de pelotes humides qui étaient la vie de la Comédie-Française tout entière, il entendit plusieurs personnes monter le grand escalier du pavillon de Flore, en même temps que quelqu'un descendait par un petit degré desservant les bureaux. Bloqué des deux côtés, Labussière n'eut d'autre ressource que de se terrer au fond d'un coffre à bois, dans le vestibule où, peu après, tous les nocturnes visiteurs se rejoignaient. A la voix il reconnut Saint-Just, Collot d'Herbois, Fouquier-Tinville, mais il ne put identifier les deux autres.

Du conciliabule, il ne saisit pas grand chose, à moitié étouffé dans son coffre sur lequel s'étaient assis deux des causeurs. Il comprit pourtant que les souverains de la Convention voulaient abattre la superbe des aristocrates par de plus complets massacres, et que les inconnus prêchaient, au contraire, un peu plus de mansuétude. Sans s'être entendus, ils se retirèrent enfin, laissant l'infortuné Labussière en faiblesse, tremblant malgré son courage et très étonné de sortir indemne d'un

traquenard qui aurait pu lui coûter si cher, ainsi qu'à ses protégés. Il lui fallut un instant pour se remettre, retrouver la netteté de ses idées, l'élasticité de ses mouvements, se composer l'honnête figure endormie d'un employé auquel on impose des travaux supplémentaires et, sa carte de service à la main, franchir la porte des Tuileries.

Mais, il n'en avait pas fini avec ses émotions. Comme il était de trop bonne heure pour se rendre aux bains, comme il ne voulait pas non plus rentrer chez lui avec ses dossiers, il s'assit sur les marches du café Hardi, boulevard des Italiens et, fatigué, préoccupé contre son habitude, se mit à réfléchir, la tête dans ses mains. Une halte en pleine voie centrale, à cette heure équivoque entre la nuit et le jour, manquait de prudence. Un membre du club révolutionnaire de la rue Lepelletier le fit comprendre à Labussière en l'interpellant sans la moindre aménité et, peu satisfait de ses réponses, en donnant l'ordre à une patrouille de le conduire au poste.

Le pauvre garçon se voyait bien perdu cette fois, mais heureusement, même à l'aube, il ne se passe rien dans la rue sans qu'aussitôt la foule surgisse, écoute, interroge, commente, prenne fait et cause pour les uns ou pour les autres, et elle ne manqua pas en ce beau matin de juillet qui pouvait être si funeste à Labussière. Parmi les curieux, se trouvait un garçon de bureau du Comité du Salut Public, nommé Pierre. Il connais-

sait Labussière comme un commis modèle, le croyait bien noté, et se moqua d'Aillaume, le trop zélé patriote, qui tracassait un citoyen connu pour son civisme et investi de la confiance des membres de la Convention.

Pour le prouver, Pierre fouilla dans l'habit de Labussière, en tira sa carte d'employé et une enveloppe trois fois cachetée du sceau du Comité du Salut Public. Labussière frémit, car c'était un paquet relatif aux comédiens qu'il n'avait pas eu le temps de réduire en bouillie. Mais sans perdre son sang-froid, trouvant dans la grandeur du danger l'énergie d'y faire face, il ouvrit l'enveloppe et, avec l'adresse d'un jongleur, montra à la ronde des ordres signés Chaumette, Collot d'Herbois, noms prestigieux qui suffirent à remplir tout le monde d'un craintif respect et à enlever aux plus indiscrets l'envie d'en lire davantage.

Interloqué, peu rassuré à son tour, Aillaume fit des excuses à Labussière. Celui-ci, généreux, le félicita sur la manière dont il comprenait son devoir de patriote, lui promit de signaler sa belle conduite aux grands chefs; puis reprit sa route de l'air tranquille d'un homme qui n'a rien à se reprocher, rien à craindre et va au bain pour son seul agrément.

Mais il avoua plus tard avoir encore éprouvé un frisson rétrospectif en faisant naviguer toutes ses boules et en lisant, avant de les envoyer rejoindre les autres, les fameux papiers qui con-

cernaient justement les comédiens si chaudement recommandés à l'encre rouge par Collot d'Herbois.

Toute sa vie Labussière conserva, avec son originalité, la même ardeur à rendre service et la même modestie à s'en cacher. Il lui semblait aussi naturel de se dévouer que de se moquer des gens ; il faisait le bien par plaisir, pour sa propre satisfaction, sans jamais attendre la moindre récompense et ne comptant pas trop sur la reconnaissance. Plus tard, réduit à la misère, il accepta que la Comédie-Française donnât une représentation à son bénéfice. Elle lui devait bien ce remerciement, et les 14.000 francs qu'il reçut n'étaient pas l'équivalent des vingt-cinq têtes qu'il avait sauvées.

Libérés après le 9 thermidor, les acteurs cherchèrent à reprendre pied dans l'existence. La Comédie-Française n'existait plus en fait et les ci-devant comédiens du roi, ruinés, sans théâtre et sans engagements, se trouvèrent au sortir des prisons dans une situation peu enviable. Mais, enfin, ils étaient sauvés, leurs persécuteurs avaient essayé par eux-mêmes l'excellence de l'instrument dont ils avaient fait si terrible emploi contre ceux qui avaient le tort de ne pas être de leur avis, et une évolution nouvelle s'annonçait assez puissante pour les rassurer sur l'avenir, si le présent restait encore sombre.

Bénéficiant de la disparition momentanée de

sa rivale, le théâtre du Palais-Royal, devenu le théâtre de la République, fondé par Talma et les transfuges des Français, avait attiré le public pendant l'emprisonnement des comédiens, mais il avait, malgré tout, subi d'assez fortes bourrasques. Toute la troupe, si bien pensante qu'elle fût, avait dû encore augmenter sa dose de civisme, ne représenter que des pièces animées du plus pur esprit démagogique ; entre autres *Le Jugement dernier des Rois*, de Sylvain Maréchal, prophétie en un acte, d'un style si ordurier, d'une imagination si bassement injurieuse, que par son excès elle répugna à un public qui ne se piquait pourtant ni de délicatesse ni de justice quand il sagissait de ses haines.

Talma et Dugazon, si inféodés à la Révolution, en furent eux-mêmes écœurés. Ils auraient bien voulu esquiver la honte de jouer ça, mais il y eut ordre formel, et ils durent obéir comme on obéissait à cette heureuse époque d'égalité, sans broncher, sachant par l'expérience de leurs ex-camarades comment on devient suspect.

La réception de ce drame fut accompagnée d'un apparat peu ordinaire. L'auteur vint lire sa pièce sous l'égide de trois commissaires de la Convention, qui n'avaient toutefois pas jugé nécessaire d'exhiber pour la circonstance leurs plumets impressionnants. En entendant ce galimatias forcené, le comité s'imagina que les élus de la Nation devaient posséder assez d'intelligence pour

le juger à sa valeur et les laisser libres de refuser une pièce dénuée de tout ce qui constituait une œuvre littéraire, mais personne n'osait attacher le grelot. Grandmesnil s'y risqua par une pantomime expressive, ayant l'air de s'étrangler, d'avoir la corde au cou, et murmura comme dans un rêve terrifiant : « Si *les autres* viennent, nous serons pendus ! »

Les autres, c'étaient les rois de l'Europe si maltraités dans la pièce.

Les conventionnels ne lui laissèrent pas le loisir de filer la scène ; ils se dressèrent, l'un d'eux appuya une lourde main sur l'épaule de Grandmesnil, tout petit, tout fluet, comme s'il voulait le faire rentrer sous terre, et lui dit en martelant les mots :

— Alors, citoyen Grandmesnil, vous préférez tous être pendus pour ne pas avoir reçu cette pièce ?

Le Comité n'insista pas. *Le Jugement dernier des Rois* fut admis à l'unanimité.

Parmi les comédiens libérés quelques-uns s'engagèrent au théâtre de la République, heureux d'y retrouver d'anciens amis ; d'autres essayèrent du théâtre Montansier ; les indécis ne tardèrent pas à être forcés de prendre une résolution, leur inaction n'étant pas pour plaire au gouvernement, toujours également soupçonneux s'il accusait moins vite.

L'ancienne salle de la Comédie-Francaise, dénommée théâtre de la Nation, puis théâtre Éga-

lité, section Marat, restaurée au goût du jour par un architecte ennemi de la séparation des castes, ne présentait plus qu'une série d'amphithéâtres, sans aucune espèce de division entre les spectateurs. De distance en distance seulement se profilaient des colonnes, ornées de bustes engageants comme celui de Marat, promu au grade inattendu d'Apollon révolutionnaire surveillant les Muses de la Liberté. Tout ce qui était rideaux, draperies, présentait les couleurs nationales en raies égales, le cintre même de la salle était peint dans ce goût-là; décoration que le général Boulanger a renouvelé en son beau temps sur les guérites des factionnaires, sans savoir, c'est probable, que ses idées artistiques descendaient en droite ligne de la Convention.

Fleury reparut sur son cher théâtre ainsi modifié. L'aspect bizarre de la salle ne l'empêcha pas d'y retrouver, dans une mélancolique revue, les ombres chères de tant d'amis disparus qui avaient personnifié les mœurs, l'esprit, la gloire d'une époque, et qui gisaient dans les fosses communes, corps sans tête, victimes expiatoires de fautes dont ils étaient souvent innocents.

A la place d'une avant-scène surtout, il revit Mmes de Sainte-Amaranthe, toutes de grâce et de charme, enlevées par la tourmente, sacrifiées à la sécurité de Robespierre qui ne pouvait se pardonner, lui, le cœur desséché, d'avoir faibli sous le regard tendre d'Emilie et laissé échapper quel-

ques paroles qu'on pouvait incriminer. Il n'hésita pas, *l'incorruptible !* Chez ces pauvres femmes que la ruine obligeait à des compromissions de tout genre, il était facile de supposer le complot. La mère, la fille, son mari M. de Sartine, le vicomte de Saint-Pons furent arrêtés sous les inculpations les plus graves, accusés de nombreux crimes de lèse-nation, en particulier d'avoir voulu assassiner Robespierre, et tous furent conduits à l'échafaud revêtus d'une chemise rouge, comme les parricides.

— Nous ressemblons à des cardinaux, dit Emilie dont la douceur s'ennoblissait de courage.

Le mot, répété au dehors, amena une mode. Les élégantes voulurent symboliser les prélats de la guillotine et adoptèrent des châles rouges pendant plusieurs années.

Pour la rentrée, la troupe joua *La Métromanie* et *les Fausses Confidences*, afin de relever d'emblée la bannière de la tradition et retrouva, à sa grande surprise, les spectateurs habituels. Malgré les vides, l'ensemble fut ce qu'il était autrefois : sympathique et prodigue d'applaudissements à ses artistes favoris. Le spectacle devait durer quatre heures, il en dura huit par les acclamations, les vœux, les félicitations qui vinrent consoler les comédiens des longs mois de détention pendant lesquels, chaque jour, le couperet avait frôlé leur cou.

Ce soir-là, Fleury, déjà réconcilié avec Talma

qu'il avait appris à mieux connaître, voulut que toute inimitié disparût entre le tragédien et Mlle Contat entêtée dans sa rancune. Aux compliments de Talma, heureux, disait-il, que tout Paris fût venu leur faire un tel succès, Contat répliqua, avec sa verve caustique pleine d'à-propos, que Talma était bien aimable, mais qu'il pouvait être certain qu'il y aurait eu encore plus de monde pour les voir guillotiner.

Cette allusion aux opinions du tragédien, ce reproche à peine voilé à sa tranquillité de révolutionnaire pendant que les suspects attendaient la mort, frappèrent le tragédien comme un soufflet. Il quittait la loge de Contat sans vouloir répondre, mais Fleury lui barra le passage, verrouilla la porte et, baissant la voix, expliqua à l'actrice combien ils devaient admirer un ennemi capable de la plus grande générosité, à un moment où la plus légère imprudence pouvait provoquer une mise en jugement.

Le tragédien s'était rencontré avec un individu qui cherchait Fleury, alors incarcéré, soi-disant pour lui réclamer le paiement d'une dette, en réalité pour essayer de lui vendre un papier tombé par hasard entre ses mains et qu'il devinait important. Le pratique sans-culotte, plus mercantile que sanguinaire, ne se trompait pas, ce document était la généalogie de Charlotte Corday, le trouble des jours de Fleury, l'éternelle menace suspendue sur sa tête, et valait à lui seul

les cent quatre-vingt-dix-huit griefs accumulés par Collot d'Herbois pour supprimer une vie.

Sans laisser comprendre à cet homme quelle machine infernale était ce chiffon de papier, Talma offrit de se substituer à Fleury et de conclure le marché à sa place. L'autre ne demanda pas mieux, promit de ne tourmenter ni Fleury ni sa sœur puisque le citoyen Talma, un fier patriote, s'intéressait à ces gens-là, et lâcha sa proie contre six cents livres que lui compta le comédien, en écus, bien entendu, car le civisme n'empêchait pas de mépriser les assignats.

Le premier soin de Talma, dès que Fleury sortit de prison, fut de lui remettre son acquisition, sans commentaires.

Le trait était beau, effaçait bien des malentendus, rachetait bien des mauvais procédés, et Fleury avait déjà fait amende honorable, doublement heureux de renouer l'amitié en de pareilles circonstances.

Contat, attendrie, confuse aussi de s'être montrée si agressive trouva le bon moyen de se faire pardonner ; elle tendit à Talma sa jolie tête, et la paix définitive entre le célèbre tragédien et la ravissante coquette fut signée par un baiser.

XVII

Réinstallés glorieusement dans leurs pénates, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui l'Odéon, les comédiens, après l'enthousiasme de la première heure, ne tardèrent pas à constater que la Fortune était capricieuse sous tous les gouvernements. Le faubourg Saint-Germain, de somptueuse mémoire, ne représentait plus que le néant. Ses rues désertes dressaient sur la mousse des pavés la tristesse de hautaines façades aux écussons mutilés, et la poussière des choses finies, le silence des lieux abandonnés, l'envahissaient comme les ronces envahissent un cimetière. Où donc étaient le bruit, le mouvement, les laquais en grande livrée, les carrosses armoriés montrant derrière leurs glaces des femmes en grande parure, des seigneurs chamarrés d'ordres royaux ?... Où donc étaient la gaieté, la vie, le pouvoir, la séduction, la richesse semée avec une insouciante prodigalité ?

Les plus heureux parmi les anciens habitants de l'aristocratique quartier attendaient la fin de l'orage, là-bas, chez l'étranger, mal vus, soup-

çonnés, diminués par la double tare de l'exil et de la ruine. Les autres n'espéraient plus rien en ce monde, ils reposaient, leurs os confondus dans une terre anonyme, et leurs demeures héréditaires n'étaient plus que des tombeaux vides.

De cette suppression presque totale du public noble, et des habitudes prises par l'élément bourgeois de chercher au centre de Paris les distractions qui faisaient défaut ailleurs, il résulta pour les artistes une situation des plus précaires. On se montra fort heureux de les revoir, de les féliciter, puis, cette politesse faite à ceux qui avaient failli mourir on ne jugea plus utile d'effectuer un long trajet, au travers d'une sorte de nécropole, pour goûter un plaisir délicat, sans doute, mais que tant d'autres pouvaient remplacer sans occasionner aucun dérangement.

Passer les ponts n'était pas alors une mince affaire et les comédiens jouèrent bientôt devant le seul buste de Marat, Mécène insuffisant pour stimuler leur entrain. Il fallut reprendre le système des associations. Sageret, directeur de Feydeau, ancien théâtre de Monsieur, traita avec les délaissés. Il leur offrit de jouer chez lui tous les deux jours, la Comédie alternant avec l'Opéra, et la troupe affamée ne fit pas la dédaigneuse. Elle traversa l'eau avec son bagage, mais se cantonna dans le répertoire de Dorat, Gresset, Marivaux, Boissy, ce qui lui valut une veine de célébrité sous l'étendard de la réaction.

Contat et Fleury, surnommé Fleury-Fleuri, devinrent grands favoris. On les trouva d'autant plus charmants qu'ils faisaient revivre le passé. Leur succès était juste l'opposé de celui qu'avait obtenu Talma lorsqu'il répudiait la tradition, et ce jeu de bascule indiquait bien la marche de l'opinion. On était si las des sanglantes vertus pratiquées par les *purs* qu'on revenait aux jolis petits défauts proscrits, aux faiblesses condamnées, au charme réprouvé de la coquetterie et de l'amour dépourvus de carte de civisme. Après avoir affecté un langage beaucoup plus grossier que romain, on tomba dans l'excès contraire, on parla si mollement qu'on fit concurrence aux nègres. Les *Merveilleuses* et les *Incroyables* zézéaient comme des enfants et il ne faut pas s'étonner que tout ce monde, efféminé à plaisir, voulut une littérature appropriée à la prononciation à la mode.

Les acteurs n'allaient pas jusqu'à supprimer les R, les G, les J, les C, pour faire plaisir à leurs auditeurs, mais ils s'arrangeaient du maniéré, du léger, du mousseux des pièces préférées, de façon à faire croire qu'en scène on parlait comme dans la salle, où les fournisseurs enrichis et les Madame Angot en rupture d'éventaire remplaçaient les émigrés et les guillotinés.

Le parterre lui-même, chose rare, était accommodant. Loin d'appeler Azor ou de casser les banquettes, il applaudissait, et sans vacarme, en frap-

pant de l'index et de l'annulaire de la main droite sur les doigts de la main gauche ; il disait : Bavissimo ! ni plus ni moins que la fine fleur des *Incoyables*. Après avoir acclamé des pièces sauvages, il reprenait goût aux idylles, sa bonhommie rassurait la troupe qui, au début, lui regardait dans les mains pour s'assurer qu'il n'allait pas recommencer à faire tomber sur elle une grêle de pommes cuites, comme certain soir dont tous conservaient le poisseux souvenir.

C'était lors des premiers tapages, quand Lafayette régnait du haut de son cheval blanc. Mme de Simiane, ayant reçu dans sa loge un de ces projectiles, le fit porter au triomphateur retour d'Amérique, avec ce message plein d'ironie : « Général, permettez-moi de vous remettre le seul fruit de la Révolution qui soit venu jusqu'à moi. »

Mlle Lange, la fausse innocente, prit son air le plus ingénu, le plus « cruche cassée » pour dire qu'on ne lui avait jamais appris que le fruit défendu fut offert en compote.

Ce renouveau de tendresse avec le public ne donna encore que de piètres résultats, par le fait de la situation qui était imposée à la pauvre maison de Molière. L'anarchie n'avait pas cessé d'exister dans le milieu théâtral. Si la Comédie-Française n'était plus que l'ombre d'elle-même, elle avait en revanche trois sosies ou plutôt trois pastiches qui accueillaient toutes les Muses indistincte-

ment. A Feydeau, suprême asile des ci-devant comédiens du roi, au théâtre de la République où triomphait toujours Talma, au théâtre Louvois que dirigeait Mlle Raucourt et enfin au théâtre Montansier, le répertoire des Français, jadis propriété sacro-sainte, appartenait à qui voulait le prendre.

A droite, à gauche, on donnait les mêmes pièces, et il vint un moment où les acteurs les plus fiers, les plus conscients de leur talent, s'offrirent aussi à qui voulait les employer, allant d'une salle à l'autre, laissant leurs vieux amis sur une scène pour essayer d'un nouveau tremplin et revenant les rejoindre peu après. Les plus fidèles dans la mauvaise fortune, les plus respectueux de leur dignité, furent atteints d'une sorte de crise ambulatoire, tracassin des coulisses dont le microbe n'est pas perdu. Ils voulurent tenter la chance, conjurer l'implacable guigne, agissant par intérêt, par conviction ou par caprice, traînant partout la chlamyde et l'habit pailleté, semant les tirades tragiques et les mots de comédie sans en retirer d'autre profit qu'une lassitude découragée.

Après les comédiens, les théâtres entrèrent par force dans la ronde, fermés à tour de rôle sous des prétextes invraisemblables. Montansier parut suspect malgré la protection de Barras ; Feydeau fut jugé trop poli, ses ouvreuses oubliant que les qualificatifs de citoyen, citoyenne, étaient encore de rigueur ; là-dessus Louvois prit le premier

rang, pour être bientôt mis à l'index et permettre à Feydeau de rentrer en grâce. A ce moment l'ex-Comédie-Française rouvrit ses portes demeurées sous l'égide de Marat, et les artistes du théâtre de la République, chassés de chez eux par la famine, s'adressèrent à Sageret, lequel ne trouva rien de mieux que de les réunir à leurs anciens camarades, et de faire jouer par l'orchestre, le jour où ces frères ennemis se retrouvèrent en présence devant le public, l'air fameux: *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?...* Refrain de circonstance que les spectateurs s'empressèrent de répéter en chœur.

L'habitude des promenades était prise. Sageret ayant réalisé le trust des théâtres Feydeau, de la République et hélas ! de la Comédie-Française, fit continuer les déplacements. Il divisa la Comédie-Française en deux sections : celle du Luxembourg et celle de la rue de la Loi, mais aucune partie de la troupe n'appartint spécialement à l'un de ces théâtres, ce fut le communisme dans toute son horreur. Les comédiens n'étaient plus rien, n'avaient pas voix au chapitre, ils n'habitaient plus, ils perchaient, un jour ici, le lendemain là, constamment en route de l'Odéon au Palais-Royal et vice-versa, souvent en costume pour ne pas perdre de temps quand ils jouaient le même soir dans les deux salles. La dernière réplique jetée, on les entassait dans des fiacres et, fouette, cocher ! ils s'en allaient chercher la gloire et l'argent au

trot cahotant de misérables rosses qu'on rouait de coups pour que la troupe ne manquât pas son entrée.

A ce jeu-là, ils n'arrondirent pas leur bourse et n'augmentèrent pas leur renommée, mais, enfin, ils vivaient à peu près, devenus philosophes en devenant bohémiens, quand l'établissement de la dîme sur les recettes vint faire de nouveau chavirer leur barque. Cet impôt, levé à titre de secours provisoire et qui dure encore, ruina l'association. Sous le coup de la loi de deux sous, comme on la nomma, Sageret en arriva à ne plus pouvoir payer même les fiacres indispensables au bon fonctionnement de sa compagnie, dont la dislocation s'effectua tout naturellement dès que la caisse fut vide. Chacun tira de son côté. Nomades par goût après l'avoir été par nécessité, Contat et Fleury, pauvres comme à leurs débuts, mais entendant toujours chanter la divine espérance, ne cherchèrent rien à Paris. Ils préférèrent se rendre à Bordeaux qu'on leur représentait comme un paradis pour les gens de théâtre.

Les Bordelais, prévenus, attendaient Contat avec impatience. Fleury, lui, partait un peu à l'aventure, se consolant, s'il n'était pas engagé tout de suite, par l'idée de retrouver son cher ami de jeunesse, Paulin Goy, dont l'affection lui était restée fidèle après comme avant leur duel à propos d'une culotte. Il fut pourtant accepté sans retard, grâce à l'effacement généreux d'un confrère

déjà sur les rangs et qui se retira pour lui laisser la place, le sachant assez besogneux à ce moment-là. Fleury n'apprit que plus tard, à la veille de quitter Bordeaux, ce qu'il devait au comédien Martelly, de son vrai nom Richard, de sa première profession avocat, si estimé dans ces deux incarnations qu'on l'avait maintenu au tableau de l'ordre, bien qu'il eût échangé sa toge contre des oripeaux de théâtre.

Pour mieux entourer de mystère son bel acte de camaraderie, l'acteur rencontrant Fleury, soi-disant par hasard, s'était mis à son service et présenté comme un marchand retiré, amateur de théâtre, demeurant rue de la Rousselle, quartier général des salaisons fleurant tellement son fruit que ses habitants étaient reconnus partout à l'odorat. Or Martelly sentait plutôt la poudre à la Maréchale.

Fleury était trop étranger aux mœurs de Bordeaux pour se rendre compte de ce détail, mais il ne pouvait comprendre qu'un négociant en stocfish, si bien élevé qu'il fût, eût de véritables allures de Cour ou de Théâtre, ce qui était presque la même chose au XVIIIe siècle. Il se sentait humilié par la perfection des coups de chapeau de ce saleur, qui avait du reste de fort belles relations et fit accueillir Fleury dans les plus agréables maisons de la ville, sans que jamais il l'invitât à venir chez lui, se disant trop logé en garçon pour recevoir ses amis.

Le secret fut bien gardé, encore qu'il fût celui de Polichinelle. Personne n'eut l'indiscrétion de dévoiler la véritable personnalité de Richard et Fleury fut trompé par délicatesse, ce dont il eut l'esprit de savoir gré à tous les conspirateurs.

Tout d'abord, Contat et Fleury éprouvèrent une désillusion en apprenant qu'ils ne joueraient pas dans le théâtre bâti par l'architecte Louis, monument si vaste, si riche, si superbe que Fleury y voyait une gasconnade réalisée. Aux artistes de passage était réservé un temple secondaire, sans apparence, sans style, baraque du Roman-Comique élevée sur les allées de Tourny, mais dans laquelle Talma, Mme Petit et Larive avaient paru avant eux, ce qui leur permettait d'y passer sans déchoir.

Une seconde déception leur fut plus sensible ; ils souffrirent en n'obtenant pas le succès sur lequel ils comptaient. Célèbres à Paris, les comédiens ne doutaient pas d'être portés sur le pavois à Bordeaux, et ils furent froissés de constater qu'on les accueillait bien, mais sans l'élan admiratif qu'ils espéraient.

Ils ne se souvenaient plus de l'esprit provincial qui place ses petits sentiments, ses petites colères, ses petites préférences au-dessus de tout, et sacrifie parfois à de puériles rancunes ou à de mesquins préjugés son propre plaisir et son réel intérêt. A Bordeaux comme ailleurs, il y avait des castes, des coteries, des Montaigu et des Ca-

pulet évitant de se trouver en contact, même sur un terrain neutre, qui firent des vides dans la salle. Atteints dans leur orgueil, les comédiens se jurèrent de triompher de l'obstination des dissidents. Ils y parvinrent en les comblant de littérature, en les obligeant à quitter leurs tentes par l'attrait de représentations comme on n'en avait jamais vu, de mémoire de Bordelais.

Le public n'y résista pas. Un soir, en particulier, il y eut foule pour entendre *Les Fausses Confidences* de Marivaux, *l'Original* d'Hoffmann et, suprême régal, *la Serva Padrona*, opéra de Pergolèse dans lequel Contat jouait et chantait de *main de maître*, selon la formule extasiée du chef d'orchestre Beck.

La fine diseuse de la Comédie-Française fut éclipsée par son double, la chanteuse d'ariettes, mais elle ne s'en plaignit pas, elle en rit seulement tout à son aise avec Fleury qui, jaloux, regrettait de n'avoir pas cultivé de gracieux entrechats pour rivaliser avec sa camarade.

Une fois arrachés à leur indifférence, les Bordelais ne mirent plus de bornes à un enthousiasme déchaîné par de si justes motifs. Non contents d'applaudir comme des chefs de claque, ils firent la haie du théâtre à l'hôtel des comédiens, lançant des fleurs, débitant des vers élogieux, faisant crépiter les bravos ainsi que les pétards, tant et si bien que Contat, flattée, mais un peu inquiète pour les suites de cet emballement, dit à Fleury,

de l'air gravement comique qui la rendait inimitable : « Mon ami, ces gens-là m'enchantent !... Est-ce qu'il ne faudrait pas appeler la garde ? »

Excessifs dans la haine comme dans l'amour, les Bordelais rendirent la vie dure à une jolie actrice, nommée Lanlaire, redevable de ce nom bizarre aux circonstances qui avaient accompagné sa naissance.

Le roi Frédéric de Prusse n'aimait pas à être ennuyé par les femmes. A une artiste de sa troupe favorite qui l'importunait de demandes d'argent trop souvent réitérées, il avait envoyé ce conseil expressif : « Allez-vous faire lanlaire ! »

Que comprit la pudique Gretchen ?... Mieux vaut ne pas approfondir, mais moins de dix mois après, elle présenta à Frédéric II une jolie petite fille au maillot en lui disant : « Qu'entendre son souverain, c'était obéir. »

Un autocrate comme le roi de Prusse ne pouvait manquer d'être satisfait d'une si complète soumission à ses ordres, fussent-ils incongrus. Il rit, paya les frais de son ordonnance et s'occupa toujours de la fillette qu'il surnomma Lanlaire. Cette enfant de la discipline prussienne marcha sur les traces de l'auteur de ses jours en tant que moralité, sans avoir son penchant à l'obéissance. Piètre comédienne, hardie, capricieuse, elle voulut en prendre à sa guise avec les Bordelais, mais elle trouva à qui parler, les marchands de vin furent moins faciles à manier que le Grand Frédéric.

Ayant par son absence retardé le spectacle d'une demi-heure, Lanlaire se vit mal accueillie. Au lieu de s'efforcer d'atténuer sa faute, elle bouda en scène, jouant en dépit du bon sens. Le public s'irrita, elle riposta par une laide grimace et, en réponse aux impérieuses demandes d'excuses, trouva spirituel d'envoyer les spectateurs juste où madame sa mère avait été expédiée par le roi caporal.

Ce fut une belle séance, suivie de beaucoup d'autres sans que la donzelle voulût céder, forte d'un amoureux appui militaire qui lui donnait le pouvoir de mater les réclamants en les faisant enlever au premier mot malsonnant. Faute de pouvoir parler sans voir poindre les baïonnettes, le parterre devint enrhumé, mais terriblement ! Toute la jeunesse girondine éternuait, toussait, crachait, se mouchait à fendre l'âme dès que Lanlaire apparaissait. C'était si navrant que pour éviter les courants d'air à ces pauvres catarrheux, on en mit les trois quarts à l'ombre des cachots pendant quelques jours.

A peine libres, ils imaginèrent autre chose. Guéris comme par enchantement, ils observèrent un profond silence quand l'ennemie entra en scène, jusqu'au moment où, d'une loge du paradis, s'élevèrent des glapissements de jeune chien, aigus, déchirants, plus lamentables à mesure que l'un des conspirateurs pinçait plus fort les oreilles d'un infortuné caniche, arraché au sein maternel

pour subir ce martyre. A ce signal, d'une seule voix, le parterre réclama l'expulsion de la *chienne :* « A la porte, à bas la *chienne*, faites-la taire ! »

L'allusion était transparente. Cette fois Lanlaire regagna les coulisses pendant que le personnel du théâtre entreprenait de rétablir l'ordre. En fait de manifestant de marque, on ne trouva dans les couloirs que le petit chien, errant, les oreilles chaudes, sans discontinuer ses *cahin*, *cahin* désespérés. Quant aux spectateurs, tous sans exception étaient d'un tel calme, d'une correction si distinguée, qu'il devenait impossible de les rendre responsables de l'incartade du roquet.

Après un speech du régisseur écouté avec une apparente sympathie, Lanlaire se risqua à reparaître. Mal lui en prit, car elle faillit recevoir un soulier lancé à toute volée par un parterrien vraiment trop colérique, et n'eut d'autre ressource que de s'évanouir. Pendant qu'on la ranimait à grand renfort d'eaux de senteur, la force armée se mit en branle, certaine de pincer le perturbateur désigné par son geste brutal et qui paierait pour tous ses complices.

Une seule porte resta ouverte au parterre ; l'officier de service ordonna qu'on sortît un à un. Le premier spectateur qui se présenta n'avait qu'un soulier. C'était le coupable !... On lui mit la main au collet sans y apporter de formes, mais tandis qu'on le secouait pour lui donner un avant-goût

des charmes de la justice, il en surgit un autre,... puis un autre... et dix autres,... et tous,... ayant le pied droit chaussé et l'autre nu !

Trois cents souliers jonchaient le parterre, trois cents Bordelais à demi-déchaux défilèrent en procession, fièrement, devant l'autorité mystifiée, Spartiates d'un nouveau type ayant sacrifié leurs escarpins sur l'autel de la solidarité !

Grâce à Richard, Fleury compta des amis dans la magistrature et le barreau bordelais. Il connut en particulier Duranteau, Buhan, Barennes, Ferrère, Martignac, Lainé, tous d'humeur joyeuse et cultivant les chansons du Caveau en même temps que les Pandectes. Il s'estima fort honoré d'être salué par le vieux M. Lapayre, parent de Bailly, sur lequel les jeunes avocats consciencieux essayaient de se modeler, et fréquenta assidûment chez Lafargue, fanatique d'art après avoir débuté dans le commerce. Spirituel sans méchanceté, Lafargue ne voyait dans n'importe quelles fonctions que la possibilité d'adoucir la rigueur des événements, de tirer un peu de bien d'un mal inévitable et de placer des tampons entre les angles. Nommé député presque malgré lui, il répondit à quelqu'un qui lui disait avec emphase : « Vous allez siéger »... « Non, je vais m'asseoir »... A la fin de son mandat, n'ayant pu faire grand chose de profitable, il résuma sa législature, qui pourrait être celle de beaucoup de ses collègues de tous les temps, par cette phrase dénuée de

prétentions : « Je vins et je m'assis, je bus et je dormis, je me lève et je pars. Vive la République !. »

Leurs représentations terminées, ayant la sécurité d'une bourse mieux garnie, Fleury et Contat regagnèrent Paris après avoir pris quelques jours de vacances, chacun de son côté, chez leurs nouveaux amis. Ils s'aimaient bien, d'une forte affection faite d'estime réciproque, ils comptaient l'un sur l'autre dans toutes les circonstances de leur vie agitée, mais, à part cela, entendaient garder leur liberté absolue.

Dès leur retour, ils éprouvèrent l'inquiétude de vite voir la fin de leurs économies, car les affaires théâtrales allaient de mal en pis. Sageret, écrasé sous le fardeau de ses nombreuses directions, ne comptait plus, et l'incendie de l'Odéon avait mis sur le pavé ceux des artistes des Français qui conservaient encore un asile. Touchés par la même infortune, les adversaires éprouvèrent le besoin de se réconcilier, afin, s'il est vrai que l'union fait la force, de ne plus être obligés de s'en aller, en quémandeurs, jouer par-ci, par-là, sur toutes les scènes qu'on voulait bien leur prêter. Ce n'était plus une existence digne d'un noble passé, c'était une sorte de mendicité tolérable un instant, humiliante à la longue, qui rendait aux artistes ainsi ballottés le pain quodidien fort amer.

Une fois la paix acceptée en principe, les plus conciliants se chargèrent des négociations, très dé-

licates comme toujours lorsqu'il faut compter avec l'orgueil, l'intérêt, la rancune, effacer des souvenirs pénibles ; mais, enfin, l'accord semblait se faire entre les artistes, encouragés dans cette voie par M. Mahérault, commissaire du gouvernement, quand les auteurs, sans pitié, se jetèrent à la traverse de ces beaux projets.

Rien ne pouvait désarmer l'irascible Parnasse, ni les dangers courus, ni les peines supportées par les comédiens errants, ni la nécessité pour ceux-ci de refaire leur vie. Les auteurs ne se souvenaient plus qu'artistes et littérateurs sont indispensables les uns aux autres. Ils n'admettaient qu'une opinion : la leur ; ne comprenaient qu'un avantage : le leur ; et s'opposaient par tous les moyens à ce qu'on rétablît un théâtre unique. Les plus doux à vivre furent du complot. Legouvé lui-même fit trêve à son amabilité pour s'allier contre les comédiens à Beaumarchais qui, mourant, retrouva la force de signer la pétition des auteurs, satisfait de ce dernier acte d'hostilité contre ceux auxquels il devait la moitié de sa gloire.

Heureusement pour eux, les comédiens comptaient un appui capable de balancer l'influence de cette levée de plumes. François de Neufchâteau, parvenu au Ministère de l'Intérieur après de nombreuses traverses, ne demandait pas mieux que de remettre d'aplomb le pauvre théâtre qu'avait contribué à ébranler le succès de sa pièce : *Paméla*. L'incarcération de l'auteur et des acteurs

avait suivi le triomphe. Neufchâteau s'en souvenait, car il avait langui dans la prison du Luxembourg, attendant, comme ses interprètes, de faire connaissance avec Samson, mais plus heureux qu'eux, il avait trouvé le pouvoir au sortir de son cachot.

Le Directoire fit de lui un ministre, puis un directeur pendant un an. Il finit sénateur de par la volonté de César qui le trouvait ainsi moins gênant, cette situation de tout repos calmant les agités. Pourtant, Neufchâteau fit encore de l'opposition, oh ! une opposition bénigne, sans lien de parenté avec Paméla de tapageuse mémoire, mais enfin il fut d'un avis contraire à celui du nouveau faiseur de rois et cela n'eut pas lieu sans lui donner quelque orgueil.

Napoléon avait demandé à Neufchâteau et à une demi-douzaine de sénateurs, un rapport sur le sort qui pouvait être fait à la Comédie-Française. Naturellement ce travail, comme celui de toute commission urgente, traîna en longueur. Il traîna même si longtemps que l'empereur, n'aimant pas plus à attendre que le roi Soleil, réunit les Pères-conscrits trop flâneurs au Louvre et leur fit entendre qu'ils n'en sortiraient pas avant que leur mémoire fût terminé.

Ces messieurs furent alors transportés d'une si incomparable ardeur qu'ils en oublièrent l'heure du dîner. L'empereur, heureusement pour eux, réfléchit qu'une besogne exécutée dans les affres

de la famine ne vaudrait rien. Il leur fit servir un repas copieux, dont la pièce de résistance était un pâté de foie gras entamé par lui et qu'il avait trouvé exquis, bien qu'en général il avalât au petit bonheur ce qu'on lui présentait, sans établir grande différence entre une gelinotte et un homard.

Le lendemain, les convives furent reçus en audience pour la remise du fameux rapport enfin mis au point, et chacun renchérit sur son voisin, vantant de façon hyperbolique le divin pâté qui avait eu l'honneur de plaire à sa Majesté avant de leur être offert. Seul, Neufchâteau, plus inébranlable dans ses opinions culinaires que dans ses convictions politiques, osa dire qu'il était trop salé... Napoléon le regarda de travers. Si bien qu'après avoir frôlé la guillotine comme réactionnaire, Neufchâteau resta convaincu de n'avoir pas fait preuve d'un moindre courage en découvrant du sel dans un pâté, quand l'empereur n'en trouvait pas.

Neufchâteau s'efforça d'aplanir tous les obstacles s'opposant à la renaissance de la Comédie-Française, en désespéra un instant tellement chacun y apportait de mauvaise volonté ; puis, brusquement, alors que Fleury, découragé, allait partir pour la Russie où on l'appelait, tout s'aplanit.

Sous une impulsion féminine dirigée par l'indépendante Raucourt, il y eut accalmie. On com-

mença à discuter sérieusement, sans parti-pris, on étudia le pour et le contre, on évalua la valeur des salles disponibles où la Comédie-Française pouvait reprendre pied. A ce propos, Fleury déclara que la meilleure salle pour établir la suprématie du Théâtre-Français serait toujours celle dont l'accès serait le plus facile pour les carrosses, et qu'il fallait laisser les autres aux théâtres dont les spectateurs vont à pied. Mais ce Fleury a toujours été si aristocrate qu'il ne faut pas prendre son opinion au pied de la lettre, elle serait trop peu flatteuse pour la littérature.

Les comédiens s'offrirent mutuellement des thés pour avoir une occasion facile de se rencontrer. Chacun y vint, d'abord assez gourmé, affectant de rester sur ses positions, affichant ses convictions récentes ou anciennes par le costume ; pour ceux-là tout à la mode nouvelle, pour ceux-ci un peu désuet. Les femmes étaient parées de châles brodés de roses et de lys au milieu desquels se détachaient, par l'arrangement des feuillages, les profils du roi, de la reine et du dauphin, ou s'enveloppaient dans des écharpes constitutionnelles, éclatantes de rayons aux couleurs nationales.

Peu à peu, il y eut davantage de liant, les mains se tendirent plus franchement, les mauvais souvenirs s'atténuèrent, dominés par le rappel des jours passés ensemble et si pleins d'espoirs, d'efforts, de joies ; si palpitants de force et de

jeunesse. A travers l'ombre malsaine le soleil jaillit enfin, les comédiens se reprirent complètement, firent abstraction de leurs sentiments personnels pour relever leur maison, pour redevenir les serviteurs fidèles du Théâtre Sacré.

Un essai d'assemblée générale décida de cette victoire. Michot y fit l'aveu des erreurs de tous et tous applaudirent, surtout Talma qui ne se sentait pas sans péché. Fleury en appela à Molière, leur père, leur guide, leur étoile, conjura ses compagnons de se réunir à jamais sous son égide, et à sa voix affectueuse, à la voix inspirée de Talma, le pacte d'union fut de nouveau conclu, ressuscitant la Comédie-Française déjà à moitié ensevelie.

La sanction de l'autorité couronna la réconciliation des comédiens qui rouvrirent peu après, dans la salle de la Chaussée d'Antin, en donnant *Le Cid* et *L'École des Maris*. Puis, ils reçurent des consuls une subvention de 100.000 francs et s'installèrent définitivement au Palais-Royal.

XVIII

A mesure qu'une nouvelle France s'élevait, aussi fruste de nature que riche des dépouilles de l'ancienne, les ressources des acteurs connus s'augmentaient du produit de leçons données aux parvenues en mal de distinction. Très demandés, ces messieurs choisissaient leurs élèves, mais ils avaient beau n'accueillir que les plus intelligentes, ils avaient fort à faire avec des étudiantes dont les « J'avions, j'étions, Jarnigué ! » ; les cuirs et les pataquès formaient la base du langage. La grande quantité d'illettrés millionnaires surgis du bouleversement général avait fait aussi multiplier les cours publics, les conférences. Les belles madames fréquentaient aux « Rosati », au cours de l'Elysée-Bourbon, et surtout au cours Marbeuf où professait Laharpe, mais un Laharpe assagi, mélangeant la morale à la littérature, l'air d'un capucin pour débiter sa dévote traduction des psaumes de David, et qui recevait comme en esprit de pénitence l'épigramme de Lebrun :

Longtemps anti-chrétien, mais toujours fanatique,
Autrefois possédé du démon dramatique
Le nouveau converti, du diable abandonné,
Expiait le plaisir qu'il n'avait pas donné.

Malgré les railleurs l'ex-philosophe avait du succès, il attirait les jeunes et jolies ignorantes. C'était sa spécialité, à ce vieil incrédule mué en saint homme, et rien n'était plus amusant — Voltaire, son patron en eût bien ri — que de le voir, quand l'éloquence l'avait mis en sueur, se laisser béatement essuyer le visage par un escadron de Merveilleuses chantant sa gloire. Parfois ses disciples ne comprenaient pas grand'chose à sa rhétorique, un peu compliquée pour des débutantes. Certain jour, il leur annonça qu'après avoir expliqué l'Epopée, il commenterait Plaute. Cette communication combla de joie une recrue, encore mal préparée aux beautés de la littérature, qui rentra chez elle ravie, couvrant de louanges le professeur assez gentil pour se mettre à la portée de toutes ses auditrices en leur parlant de pelotes et de poupées.

Une instruction si superficielle, appliquée comme au pinceau, ne pouvait guère changer la mentalité des nouvelles couches. Le public endiamanté, cousu d'or, venu en carrosse de gala avec deux laquais suspendus aux étrières, s'ennuyait franchement à la tragédie classique et trépignait de satisfaction au gros drame, bourré de crimes et de péripéties sentimentales racontées en une langue comprise par tout ce monde-là.

Bon gré, mal gré, il fallait donner satisfaction aux spectateurs, dût la tradition se voiler la face et ses thuriféraires se consumer en regrets super-

flus. De là une orgie de pièces ridicules, tant au regard du style que du sentiment, et qui faisaient dire aux amateurs de l'époque : « Ah ! c'est ben pus mignon que les Horaces ! » Puis, avec l'Empire vainqueur, tout pivota sur quatre rimes : gloire, victoire, guerriers et lauriers ; le théâtre césarien envahit tout, banal à force d'être pareil à lui-même et qu'il fallut le talent des acteurs pour sauver. Napoléon pouvait aimer Talma, car Talma galvanisa maintes pièces en l'honneur du maître qui, loin d'être insensible à ce genre de flatterie, le favorisait tout en paraissant laisser aux littérateurs la plus complète indépendance. De 1804 à 1815, nous dit Fleury, Pégase piaffa en rond autour d'un encensoir, et la tragédie, à l'Institut, aurait pu être classée dans la section de mécanique.

Tout le théâtre d'alors, en dehors du gros mélo, relevait de deux pièces acclamées : *Mme Angot*, qui raillait les travers d'une pseudo-aristocratie fraîche émoulue des Halles, et *Hector*, qui symbolisait l'apothéose du triomphateur et l'héroïsme de ses satellites. Vaudeville de la rue et tragédie du bivouac dont s'enorgueillirent leurs auteurs : Aude et Luce de Lanceval. Ce dernier reçut de l'empereur une pension de 6.000 francs et la Légion d'Honneur.

Dans une note moins aiguë qu'à propos de Talma, mais très tapageuse quand même, la Comédie vit renaître la guerre entre artistes. Mlle Duchesnois

et Mlle Georges se disputaient âprement la première place. Elles la méritaient toutes deux ; seulement, comme elle était occupée depuis juillet 1802, par Mlle Duchesnois, il parut exagéré qu'en novembre 1803, Mlle Georges voulût s'en emparer de haute lutte.

Duchesnois, de sept ans plus âgée que sa rivale, s'était vu d'abord enlever toute espérance par l'acteur Florence qui faisait l'important à la Comédie-Française. Après une audition, Florence avait déclaré à l'aspirante tragédienne qu'elle n'avait aucun moyen et devait renoncer à jamais à franchir le seuil d'un théâtre où l'on exigeait du talent à défaut de génie. En entendant ce verdict, la triste Duchesnois faillit s'évanouir, mais Vigée et Legouvé lui rendirent du courage. Mme de Montesson, mise au courant de ses déboires, la trouva intéressante, la prit sous sa protection toujours prête à s'étendre sur le monde des coulisses, et ce trio fit si bien que celle qui n'avait aucun moyen remporta un triomphe à son premier début, dans *Phèdre*, et fut couronnée sur la scène, quelques mois plus tard, au grand dépit d'ailleurs de presque tous ses camarades.

Mlle Georges n'avait pas seize ans lors de ses débuts. C'était une admirable nature théâtrale, servie par une idéale beauté et une rare perfection de formes. Elle fascina Paris en apparaissant sous le peplum de Clytemnestre, d'Iphigénie en Aulide, et, dès le lendemain, on l'opposa à

Duchesnois dont le talent seulement pouvait lui faire obstacle, car pour la beauté, la Duchesnois n'en possédait pas. Le théâtre et le public ne furent pas longs à se diviser en deux partis aussi combatifs l'un que l'autre et souvent très injustes. Même un critique, Geoffroy, mit tant d'acrimonie contre Mlle Duchesnois que celle-ci aurait été vaincue par la violence de ses attaques sans l'intervention de Chaptal. Le ministre, pour en finir avec ces perpétuelles batailles indignes de la Comédie-Française, fit nommer sociétaires les deux combattantes, mais en leur attribuant des emplois si bien définis qu'il devenait impossible de recommencer les hostilités, chacune d'elles devant réussir dans ses rôles sans empiéter sur ceux de sa rivale.

L'ordre rétabli, Georges trouva le théâtre monotone et s'esquiva à la façon de Mlle Raucourt, son professeur qui, dans sa jeunesse, avait fort cultivé ce genre de voyage impromptu. On soupçonna Georges d'avoir fait ce coup de théâtre pour suivre un danseur de l'Opéra, nommé Duport, mais il semble établi qu'une orageuse discussion avec l'intendant des théâtres fut la cause de son départ.

A Moscou, à Saint-Pétersbourg, elle retrouva ses succès coutumiers. Malgré cela, dès qu'il fut question de guerre avec la France, elle jugea que sa place n'était plus en pays ennemi et manifesta au tzar son désir de quitter la Russie. Elle se heurta à un refus formel, Alexandre se déclarant

prêt à combattre Napoléon rien que pour la garder dans ses États. Si flatteuse que fût cette galanterie, Georges ne céda pas. L'empereur alors lui promit de la reconduire à Paris en y menant ses armées, mais Georges, atteinte dans son orgueil patriotique, riposta vertement qu'elle préférait compter sur l'arrivée des Français à Moscou, pour attendre moins longtemps.

Peu flatté de la réponse, Alexandre la laissa libre. Par faveur spéciale de Napoléon, elle reprit sa place à la Comédie où, sur l'ordre du maître, ses six années d'absence lui furent comptées. Après une seconde fugue, en 1817, elle fut définitivement exclue des Français, la Restauration ne pratiquant pas les indulgences de l'Empire ni de l'ancienne monarchie.

La marche triomphale de Napoléon à travers l'Europe avait sa répercussion dans toutes les âmes. On vivait par la pensée à la suite du conquérant. Aussi le Théâtre-Français fut-il en rumeur quand une lettre de M. de Rémusat enjoignit à la troupe de comédie de se rendre dans le plus bref délai à Dresde, où sa Majesté voulait se parer de ses comédiens ordinaires devant ce qu'on appelle depuis plus d'un siècle : un parterre de Rois. Il n'était question que de la comédie, cependant peu aimée de l'empereur qui lui préférait la tragédie.

Ce fut de la stupeur... Talma et la splendide Georges, les favoris du maître à titres différents, ceux qui incarnaient le grand art et magnifiaient

les hémistiches, frappés d'ostracisme,... c'était inouï !

La troupe tragique fit écho à ses chefs de file, fulmina d'indignation et de chagrin, pendant que les comiques, aux anges, s'empressaient de faire leurs préparatifs. Il n'y avait pas à se révolter. Pourtant, les bannis intriguèrent tellement auprès de M. de Rémusat que celui-ci parvint à obtenir de l'empereur une modification à son ukase. Ils finirent par prendre la poste, un peu en retard, les autres étant déjà à Dresde, mais assez à temps pour avoir leur part de succès.

La Comédie avait dû obéir si vite qu'elle roulait sur la route d'Allemagne sans avoir pu dire adieu à personne. Chacun avait juste eu le temps de rassembler ses costumes, de toucher 3.000 fr. de frais de route et de s'embarquer dans une voiture mise à sa disposition par l'administration impériale. Tout avait marché militairement, sous la conduite d'un organisateur habitué à ne pas discuter les ordres d'en haut et à mener les gens comme des conscrits pour lesquels la consigne remplace l'Evangile. La troupe, loin de s'en plaindre, trouva le procédé commode et le voyage agréable. Aucun ennui, aucun aléa, les relais préparés, les domestiques, les bagages suivant par la diligence, n'était-ce pas un rêve, même pour des comédiens de premier plan ? Tous ou à peu près pouvaient se rappeler des courses d'un autre genre sur les grandes routes, courses des débuts accom-

plies par des moyens de fortune, entre deux représentations souvent aussi désastreuses l'une que l'autre, trajets pénibles pendant lesquels le plus insouciant acteur broyait du noir. En se souvenant, ils estimaient délicieux d'être emportés à bride abattue dans les voitures impériales et, surtout, de se savoir attendus avec impatience par les héritiers de monarchies séculaires asservies au caprice du petit Tondu.

A Dresde, tous les logements étaient retenus à l'avance, plus ou moins importants suivant la situation des occupants, et chaque chef d'emploi reçut 1.500 francs pour ses dépenses particulières.

Résolus d'abord à faire table commune, par mesure d'économie, dans une ville où la réunion de tant de princes et tant de curieux décuplait le prix des moindres choses, il leur fallut bientôt se séparer. Il y avait là trop de femmes séduisantes pour s'entendre longtemps. Elles voulurent, de leur côté, se partager l'Europe en la personne des monarques présents à Dresde et posèrent leurs prétentions avant de se mettre en campagne. Dans ce congrès imprévu, on délimita les frontières du cœur. Une fois posées, il fallait par conscience professionnelle s'en tenir là, ne pas risquer d'incursions sur le royaume voisin. C'était logique, cela épargnait les pertes de temps, les fausses manœuvres, mais il paraît que ces dames ne furent pas esclaves de la parole jurée et il s'en suivit une scission.

Fleury, en bon camarade, assure que tout cela fut calomnies et qu'à Dresde, comme partout, les étoiles de la Comédie restèrent des astres sans tache.

En dehors de quelques irréductibles qui s'obstinèrent, au milieu de l'enthousiasme général et surtout de la duplicité ambiante, à poser pour des Allemands de la vieille roche, ne voulant rien avoir de commun avec les Français, les Saxons firent bon accueil aux comédiens. Ceux-ci furent de toutes les fêtes, de toutes les réunions, si désirés qu'ils allaient rarement deux par deux dans la même maison. Les plus notoires de la ville se contentaient d'une unité artistique, trop heureux encore de posséder pendant une soirée, comme un phénomène rare, un des comédiens de leur vainqueur. Cela n'agréait pas toujours aux artistes, un peu perdus au milieu de tous ces Teutons, mais ils devaient accepter ces politesses que le prince de Neufchâtel et le maréchal Duroc étaient chargés de rendre somptueusement.

Il y eut une fausse note dans le concert. Napoléon en fut l'auteur, ce que l'on s'explique mal, étant donné son besoin de paraître magnifique jusque dans les détails. La Comédie ne jouait que trois fois par semaine. L'empereur en prit texte pour l'autoriser à donner pour son propre compte des représentations sur le théâtre de la ville.

Un peu surpris de recevoir une permission qu'ils n'auraient jamais songé à solliciter, les comédiens

hésitaient à en profiter. L'avis de Fleury fixa les opinions flottantes. Il déclara qu'étant à Dresde sur l'ordre de l'empereur, pour son service particulier, il se regardait comme faisant partie de sa maison et n'irait pas jouer la comédie pour de l'argent... Gratis, oui, tant qu'on voudrait, mais la ville de Dresde n'avait pas à payer les personnes attachées à la maison de l'empereur.

La réponse fut rapportée à Napoléon sans qu'on lui en nommât l'auteur. Il se douta néanmoins qu'elle venait de cette mauvaise tête de Fleury... balança un moment s'il se fâcherait ; puis, fort simplement, reconnut que le protestataire avait raison.

— C'est bien, dit-il, mais, oui, c'est très bien.

Et pour le prouver, il ordonna que le dimanche suivant une représentation gratuite fût donnée au théâtre de la ville.

Si Napoléon accusa tout de suite Fleury de faire l'indépendant c'est qu'il savait déjà de quoi il était capable lorsqu'on le blessait. Sa conviction datait de quelques années, au moment de l'arrestation de Georges Cadoudal et de Pichegru.

Après la mort de Molé qui faisait partie de l'Institut, ainsi que Grandmesnil, la Comédie aurait désiré qu'un comédien remplaçât le défunt, mais les temps étaient changés. Le Napoléon du Directoire pouvait être le collègue d'un acteur à l'Institut, le Napoléon de l'Empire n'en éprouvait pas l'envie ; de sorte qu'en haut lieu on protégeait

d'autres candidatures que celles de Talma et de Saint-Prix, présentées par la Comédie. Fleury vota pour ses camarades, sans jamais songer à se hisser lui-même dans un fauteuil académique en face du souverain. Il ne s'aveuglait pas assez sur sa propre valeur pour regarder si haut, ce qui n'empêcha pas qu'il eut à discuter sur ce point avec M. de Rémusat qui le trouvait entêté, cassant, dans une question d'intérêt général de la Comédie.

L'administrateur des théâtres finit par lui dire que les comédiens s'estimaient trop, que cela devenait ridicule, que lui, entre autres, visait à l'Institut, ...peut-être même à la Légion d'Honneur.

Le mot porta. Fleury avoue qu'*il sentit crever sa poche à fiel*, il lui fallut faire effort pour ne pas s'emporter, mais il y réussit et ce fut de sa voix de théâtre, avec son plus aristocratique jeu de scène qu'il répondit :

— M. le comte, si j'étais espion de police et si j'avais arrêté Cadoudal, vous me la donneriez à l'instant.

Puis il sortit après un beau salut.

Bien que M. de Rémusat eût laissé tomber l'incident, l'empereur le connut et tint depuis Fleury pour un monsieur désagréable.

Il ne le lui fit pas sentir à Dresde. Au contraire, il le comprit dans le nombre de ceux qui recevraient la plus forte gratification : 10.000 francs.

Pressé de recommencer la guerre, poussé à sa perte par l'implacable Destin, Napoléon brusqua

la dernière période du séjour à Dresde. Il fit célébrer sa fête le 10 août au lieu du 15, avec un apparat incroyable, entouré par la cohorte des souverains que Georges appelait : les chambellans de l'Aigle. Puis, le rideau tomba sur l'éblouissante comédie, apothéose sans pareille qu'allait suivre l'ombre douloureuse de la campagne de Russie.

Comme l'empereur montait à cheval, les comédiens retournaient à Paris aussi vite qu'ils en étaient venus, tous de belle humeur, surtout les comiques, car Napoléon, pour la première fois, s'était déclaré satisfait de *sa* Comédie. Jamais encore, il ne l'avait ainsi faite sienne, réservant toutes ses grâces pour le cothurne si bien porté par Talma et Mlle Georges.

Ce succès les suivit en France. Ils rapportèrent sur la scène du Palais-Royal un prestige nouveau, tant la voix de l'empereur semblait être celle d'un dieu incapable de se tromper, tant sa volonté s'imposait. Plus que jamais, ils connurent l'ivresse des applaudissements. Fleury put continuer à se croire le Fleury d'antan malgré l'âge qui le marquait peu à peu, craquelant son visage sous le fard, ne laissant d'éternellement jeune en lui que son regard vif, spirituel, éclair jaillissant des prunelles étincelantes. Il restait un digne partenaire pour Mars, si ravissamment jolie, dans tout l'éclat de son talent, glorieuse élève de Louise Contat qui l'avait léguée au Théâtre-Français pour combler le vide que sa disparition allait faire.

Disparition prématurée, car Mlle Contat quitta le théâtre dans la plénitude de ses moyens, arrachée à la scène par l'atroce maladie, un cancer au sein, qui devait l'emporter peu après. Sa retraite d'abord, sa mort ensuite, furent des coups cruels pour Fleury. L'amie des mauvais jours, la compagne des heures de gloire, emportait en s'en allant si vite comme une partie de lui-même. C'étaient ses souvenirs de jeunesse, d'espoir, d'ambition qui disparaissaient avec le rire de Suzanne, la séduction de Célimène, la hautaine vertu d'Elmire, ces rôles qu'avait tenus Contat de si personnelle façon.

Certes, Mlle Mars pouvait la remplacer, mais elle avait aux yeux de Fleury un immense défaut : elle était de la nouvelle génération, elle allait en avant tandis qu'il était retenu au passé. A son insu, il subissait l'invisible étreinte qui ramène en arrière, rend désirable ce qui s'éloigne et fait redouter ce qui s'approche. Il vieillissait, c'est tout dire !

La chute de l'empereur, le retour des Bourbons ne troublèrent pas beaucoup la maison de Molière, sinon qu'il fallut remplacer les abeilles par des fleurs de lys et épurer le répertoire trop entaché de bonapartisme. Les comédiens étaient habitués à ce genre de transformation depuis un quart de siècle. A chaque changement de régime on les accusait de regretter le gouvernement tombé, ça devenait de tradition, aussi n'était-ce plus pour

les inquiéter. Ils en avaient entendu bien d'autres, sous *la fraternelle* direction du Comité du Salut Public, et quand on a joué sous la Terreur, aux hurlements d'un public de *tape dur*, on reste assez froid devant les querelles suscitées par messieurs les gardes du corps aux violettes impérialistes de Mlle Mars.

Le temps marchait. Par la mort des uns, par la retraite des autres, Fleury était arrivé au doyennat. Il était toujours aimé du public, mais il avait trop de bon sens pour ne pas comprendre qu'à moins de se survivre à lui-même, pâle image du brillant comédien qu'avaient encouragé trois rois, un empereur, et tout ce que la France comptait d'illustre, il lui fallait se retirer. Les jeunes le poussaient comme il avait poussé les anciens, il se sentait accusé d'égoïsme comme il avait accusé ceux qui lui barraient autrefois la route en prolongeant une carrière déjà assez longue. Il partit donc, applaudi jusqu'à son dernier mot, ayant retiré du théâtre tout ce qu'il avait pu rêver dans ses plus folles ambitions.

Sans la moindre instruction, brouillé en particulier avec les plus simples règles d'orthographe, usant parfois de mots vulgaires ou plutôt rendus tels par une prononciation défectueuse, ressouvenir de ses débuts dans la matelasserie, Fleury était arrivé à la perfection comme élégance et distinction. Il avait poussé l'art de dissimuler ses défauts de croquant sous l'apparence des qualités

du gentilhomme à un point qui fut rarement atteint. C'était déjà bien, mais il avait voulu être un honnête homme dans toute la force du terme, et c'était mieux. Pendant ses soixante-deux ans de théâtre, il sut conserver une droiture, une franchise, un respect de sa parole, une dignité dans sa profession qui lui assurèrent l'estime générale et l'affection de presque tous ses collègues.

Il quitta la Comédie en 1818 et se retira à Orléans où habitait, avec son mari, sa fille Joséphine, la gentille enfant dont le sourire avait éclairé les obscurs cachots des Madelonnettes. Là, pour vivre encore avec son théâtre adoré, il mit en ordre ses mémoires, commencés depuis longtemps et qui avaient failli lui attirer une méchante affaire quand le roi Ferdinand VII d'Espagne, détrôné par Napoléon, était interné à Valençay avec les princes de sa famille, dans la propriété du duc de Talleyrand.

Fleury était alors à sa campagne, dans le Blaisois, car il réalisait déjà l'idéal de l'heureux bourgeois, ayant maison de ville et maison des champs. Curieux de voir de près le monarque déchu, il demanda au gouverneur du château, M. Barthémi, qu'il connaissait, l'autorisation de visiter le domaine réputé merveilleux. Elle lui fut accordée sans peine. Fleury, accompagné de sa fille, put tout à son aise parcourir le château et le parc pendant que les princes faisaient une longue promenade.

Il vit les prisonniers le soir même au théâtre

établi pour eux dans l'orangerie. A Valençay, il y avait un train royal, une étiquette inflexible, on exécutait tous les désirs des exilés, sans doute pour leur donner l'illusion qu'ils étaient les maîtres chez eux, mais comme ils étaient chez M. de Talleyrand, par ordre de Napoléon et entourés des espions de M. le duc d'Otrante, il leur était difficile de beaucoup se leurrer.

En tout cas, ils ne désespéraient pas de recevoir des nouvelles du dehors plus intéressantes que celles qui pouvaient leur parvenir par voie officielle, et Fleury leur apparut au théâtre comme un messager de bon augure. Le roi Ferdinand demanda quel était ce visiteur. Sur la réponse de M. Barthémi, il ne quitta plus le comédien des yeux et lui envoya des rafraîchissements. Le lendemain, à la chapelle, il fit mieux. Tout en surveillant son entourage dont il se méfiait à juste titre, il étudiait Fleury, froissait les feuilles de son livre de prières en les tournant pour attirer son attention et, du bout des doigts, faisait le simulacre d'écrire.

Fleury ne répondit rien et pour cause, mais il comprit à ce manège que le roi le prenait pour un émissaire des partisans qui voulaient le faire évader. Ne tenant pas le moins du monde à paraître conspirer, l'acteur fit ses adieux au gouverneur et regagna ses pénates où, quelque diligence qu'il fît, il n'arriva guère avant un agent chargé de perquisitionner chez lui.

Fleury en resta abasourdi. Il ignorait tout des agissements espagnols, il n'avait pas approché des princes, n'avait pas fait mine de voir les signes du roi et apprenait qu'on l'inculpait de complicité avec des gens dont il ignorait l'existence. L'accusation s'appuyait aussi sur ce fait qu'il veillait très tard dans la nuit, qu'il écrivait à l'heure à laquelle on dort. En conséquence de quoi on venait saisir tous ses papiers, deux gendarmes étant de planton à la porte pour le réduire à l'obéissance s'il ne comprenait pas la nécessité de se soumettre.

Fleury connaissait trop les procédés de la police qui voyait rouge au mot : complot, pour ergoter avec cet alguazil. Il le mit en face d'un monceau de papiers, représentant sa correspondance et les notes pour ses mémoires auxquels il travaillait chaque soir avec tant d'ardeur, puis il lui tira sa révérence pour aller s'habiller, car on l'avait appréhendé au saut du lit.

Il croyait bien ne jamais revoir son fatras littéraire et, par un sentiment naturel, il le regrettait beaucoup plus qu'il n'y avait tenu jusque-là. On le volait, on le dépouillait des souvenirs de toute sa vie, on sapait par la base son futur talent d'écrivain, c'était une indignité, un déni de justice ; jamais la Convention n'avait fait pis ! Dans sa colère, le cher Fleury exagérait un peu. Entre prendre des paperasses et prendre des têtes, il y a de l'écart, mais il ne voulait pas en

convenir et s'apprêtait à en référer à M. Réal, conseiller d'État, adjoint au Ministère de la police générale, quand il reçut enfin son bien.

Une lettre accompagnait le paquet. Elle vaut la peine d'être reproduite, car elle démontre que les « mouches » de Fouché ne dédaignaient pas à l'occasion d'agrémenter leurs fonctions d'une aimable ironie.

Mon cher Monsieur Fleury,

Il y a eu erreur : la justice du Ministre veut qu'on répare promptement un malentendu. Voici vos précieux documents. J'ai été chargé de les visiter, et vous les trouverez maintenant en ordre ; vous aviez rangé cela comme un joueur qui bat les cartes. Je vous ai rendu deux services dont vous me saurez gré : le premier, d'avoir mis la lumière dans votre chaos ; et l'autre, d'avoir ôté plusieurs détails sur l'Empereur, qui vous porteraient tort si vous vouliez imprimer ; vous ne brillez pas trop par le respect que vous devez à votre maître, entre nous. Maintenant que cela est épuré, vous avez un livre que le public aimera à lire, et que je serai un des premiers à acheter.

Votre dévoué

M. D. L.

Homme de lettres, chevalier de plusieurs ordres.

Fleury passa sur la raillerie en faveur de la surprise qui lui était faite et parcourut anxieusement ses chers papiers. En effet, un amateur adroit les avait mis en ordre, classés avec soin ; c'était déjà presque un volume auquel une main profane avait arraché des feuillets. Tout ce qui parlait du premier consul, du consul à vie, de l'empereur avait disparu ; il ne fallait pas toucher à l'Aigle.

Sans vouloir profiter de la leçon, Fleury, en qui se dressait un auteur irritable à côté d'un comédien susceptible, n'eut pas de repos qu'il n'eut comblé les lacunes. Que dis-je, comblé !... Il revit, il augmenta ; il augmentait encore quinze ans après quand la mort le surprit, en 1822, avant qu'il se fût décidé à faire imprimer ses Mémoires qui ne virent le jour, expurgés des fautes d'orthographe, qu'en 1836.

A l'inverse de Fleury, j'ai coupé, j'ai élagué, je n'ai pris dans son œuvre touffue que ce qui touchait à sa profession et pouvait intéresser les fervents de la Comédie-Française. J'ai laissé de côté des histoires compliquées, plus vieillottes que de raison, trop spéciales à Fleury et à ses contemporains. J'ai négligé quantité de développements dont l'attrait s'est évanoui, d'anecdotes devenues mornes ou amphygouriques pour notre mentalité, de répliques qui ne pétillent plus, de souvenirs sur lesquels le temps a jeté une poussière si épaisse que leur exhumation ne pourrait

rappeler la vie... Et maintenant que cette mutilation est achevée, j'avoue ne pas être tranquille, car je me demande si je n'ai pas, malheureusement, supprimé ce qu'il fallait conserver pour le plaisir de mes lecteurs et ma satisfaction d'écrivain consciencieux.

Janvier 1913

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt et un mars mil neuf cent quatorze

par

CH. COLIN

A Mayenne

pour

BERNARD GRASSET

Author Bourgogne, Jean de 140229. Art Drama.B F
Title Un comédien d'autrefois.

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU